PQ
2330
L44
A17
1878
v.3

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

VICTOR DE LAPRADE

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

VICTOR DE LAPRADE

[V.3]

PERNETTE

LE LIVRE D'UN PÈRE

1023
13/6

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

PQ
2330
L44A17
1878
v.3

PERNETTE

DÉDICACE

AUX AIEUX

Esse quam videri.

Ce livre et le portrait de mon héros rustique,
L'histoire de ces cœurs simples, forts et pieux,
Je viens les dédier, sur l'autel domestique,
Aux auteurs de mon sang, à mes humbles aïeux ;

A ces chers inconnus sources de ma famille,
A vous dont je suis fier, sachant vos nobles morts,
Au martyr dont ma mère était la noble fille,
A mon vénéré père, à tous ceux dont je sors.

Je leur offre ce chant où leur âme résonne,
Ces fruits de leur vieil arbre et de mon renouveau;
Et, tressant de mes vers une agreste couronne,
J'enlace au tronc les fleurs que porta le rameau.

J'ai pris d'eux le souci des vertus que je rêve;
Je sais qu'ils furent bons, s'ils ne furent diserts.
Rien n'éclôt dans les fleurs sans venir de la sève;
Leur vie a contenu tout l'esprit de mes vers.

Je leur dois le plus pur de ce feu qui m'enflamme,
L'ardeur de la justice et le mépris de l'or.
De tous ces hauts désirs je n'aurais rien dans l'âme,
S'ils n'avaient longuement amassé ce trésor.

Si mon livre a parfois, reflétant leur image,
Suscité dans un cœur des pensers généreux,
Et parlé du devoir dans un noble langage...
Mon livre est un témoin qui dépose pour eux.

Autant que de la mienne il sort de votre veine,
Recevez-le du fils, de l'arrière-neveu,
Aïeux obscurs! lutteurs qui fûtes à la peine...
Et soyez à l'honneur, si j'en acquiers un peu.

Grâce à mes vers, peut-être, une courte mémoire
Va tirer ici-bas notre nom de sa nuit;
Mais s'il s'inscrit, là-haut, dans la solide gloire,
C'est grâce à vos vertus qui s'exerçaient sans bruit.

Je ne suis point de ceux que l'orgueil d'un vain livre
Pousse à l'impiété contre leur vieux blason;

Bien dire ne vaut pas bien agir et bien vivre;
C'est par le cœur qu'un homme ennoblit sa maison.

En vous offrant ces vers je n'ai rien fait encore;
Une seule action vous eût contentés mieux;
Et ce n'est pas le don de la rime sonore
Que je voudrais transmettre à vos petits-neveux.

O mon père, ô ma mère, ô mes aïeules saintes,
Voici toute ma joie et tout notre avenir,
Ces enfants que j'amène, objets de tant de craintes,
Ces enfants à genoux que vous allez bénir !

Ils vivront, à leur tour, en des temps pleins d'orages;
Je ne sais quel vent noir s'élève à l'horizon.
Obtenez à ces fils vos paisibles courages,
Et, mieux que le génie, une droite raison.

Qu'ils vivent satisfaits du toit le plus modeste,
Sachant se dominer pour dominer le sort,
Fiers d'un travail obscur, si la liberté reste,
Et prenant l'honneur seul pour but de chaque effort.

Que leurs ambitions s'exercent sur eux-mêmes,
Dans l'amour du devoir et dans l'horreur du mal;
Soulevant leurs désirs vers les beautés suprêmes,
Qu'un guide intérieur leur montre l'idéal.

Qu'ils évitent ainsi toutes les servitudes;
Un joug nouveau se forme et s'étend de partout;
Après les rois, voici les viles multitudes...
Humbles devant Dieu seul, qu'ils se tiennent debout !

Qu'ils sachent résister sans colère et sans haine,
Patients, comme on l'est appuyé sur sa foi :
Qu'ils atteignent l'azur de la vertu sereine,
Et, semblables à vous, qu'ils vaillent mieux que moi !

Montbrison, septembre 1868.

PERNETTE

CHANT PREMIER

LES FIANÇAILLES

« Si l'on peut des moissons augurer les vendanges,
L'année aura rempli nos celliers et nos granges,
Et—narguant le dicton—quoique riche en beaux foins,
En beaux blés, en beaux fruits, ne le sera pas moins.
Voyez mes quatre chars ployant sous leur faix d'herbes!...
Et les seigles voisins sont déjà mis en gerbes.
Et sur la tige épaisse et haute du froment
L'épi laiteux et vert s'incline pesamment.
Dans la vigne, à nos pieds, se montrent, par centaines,
Les promesses des ceps, hélas! trop incertaines;
De noyaux duveteux les pêchers sont couverts;
Mes jeunes cerisiers sont plus rouges que verts.

Chère vigne! c'est moi, tout seul, qui l'ai plantée!
Si vous les aviez vus, du bas de la montée,
Mes pêchers, en avril, par un jour de soleil!
Le sol gris en était tout jaspé de vermeil.
Pour admirer ce champ, qui brillait entre mille,
Chaque samedi soir, au retour de la ville,
Pernette m'arrêtait, là-bas, sur le sentier
D'où l'on voit le manoir et le domaine entier.
Car j'ai su m'arrondir ma petite province,
J'y suis maître, et j'habite au milieu, comme un prince,
J'ai tout ce qui s'étend de la vigne au ruisseau:
Ces trèfles, ces froments, ces prés bien pourvus d'eau,
Ces chanvres près du bord courant le long des aunes,
Et là-haut, sous les pins, ces seigles déjà jaunes.
Ma forêt qui verdoie, au nord de la maison,
Avec ces rochers noirs, finit à l'horizon.
Jadis un taillis maigre, un fourré de broussailles,
Prolongeait au couchant le bois jusqu'aux murailles;
Que j'ai mis là d'argent, de sueurs et d'ennui!
Mais cent tonneaux de vin en coulent aujourd'hui,
Et ma vigne, si haut sur les monts reculée,
Y mûrit sans subir ni brume ni gelée,
Tant l'héritage entier, sur un sol attiédi,
Reçoit un bon soleil du levant au midi. »

Ainsi parla, joyeux de lui vanter sa terre,
Le père de Pernette à la mère de Pierre;
Autour d'eux, les parents, les voisins familiers,
Montaient vers la maison le long des groseillers.

Et, disant ce que tous avaient dans la pensée,
La mère du garçon vantait la fiancée :

« Oui, le sol est fécond, plaisant est le manoir;
Vos fruits, bons à goûter, sont radieux à voir;
Mais l'or de vos froments et vos pêches vermeilles,
Les grappes de rubis enchâssés dans vos treilles,
N'ont pas plus de rayons et de fraîches couleurs
Que les yeux de Pernette et que sa joue en fleurs.
Le bord de vos étangs n'a peuplier ni frêne
Si souples et si droits que sa taille de reine.
Plus joyeux et plus doux que son âme sans fiel,
Vos nids n'ont pas d'oiseaux et vos ruches de miel;
Et vos prés, votre vigne, enfin tout l'héritage,
Rien ne vaut ce trésor caché dans le ménage.
Jamais dans la maison plus d'ordre et moins de bruit
N'ont si bien témoigné du soin qui la conduit.
Tout abonde et reluit sous les doigts de Pernette;
On dirait qu'une fée a prêté sa baguette.
Chaque heure est bien remplie : on voit, dès le matin,
Briller sur le dressoir la faïence et l'étain;
Le soir, près du foyer, lorsque l'on s'agenouille,
La plus lente ouvrière a fini sa quenouille.
Les coffres ont du drap et du linge à foison :
La basse-cour suffit à nourrir la maison.
L'art de la ménagère a fait entrer, peut-être,
Plus d'écus au tiroir que le travail du maître.

— Bonne femme au logis vaut son poids de bon or,
Dit Jacque, et ma Pernette y vaudra plus encor;
Mais Pierre n'aurait pas la fillette et ma vigne,
Si de la plaine aux monts j'en savais un plus digne.
C'est un cœur, celui-là! chaud comme le soleil;
Un rude laboureur, qui n'a pas son pareil
Pour tracer un sillon aussi droit qu'une règle,

Et porter en riant ses dix boisseaux de seigle.
Quels bras de fer, quels reins et quels jarrets nerveux !
Il faut le voir lier et délier ses bœufs,
Soutenir du poignet un char à la montée,
Et presser du talon sa cavale indomptée !
Puis c'est un clerc, lisant, calculant, écrivant,
En mille inventions expert, un vrai savant !
Moi, je veux qu'aux anciens croyance soit gardée,
Mais que chaque jeunesse apporte son idée.
Les livres me sont clos, je n'en fais pas le fier ;
Mais, puisque enfin j'en sais aujourd'hui plus qu'hier,
J'espère que demain, aidés les uns des autres,
Nos fils ajouteront leurs trouvailles aux nôtres.
Dans l'œuvre du labour, dans le soin du bétail,
Pierre est de bon conseil, comme de bon travail;
Et je ne connais pas, du village à la ville,
De plus fort ouvrier, de maître plus habile. »

Heureuse, et sans trahir tout son cœur triomphant,
Madeleine reprit :

« Hélas ! ce pauvre enfant,
Si Dieu ne l'avait fait robuste autant que sage,
Qu'adviendrait-il de nous, n'ayant plus d'héritage ?
J'ai tout vendu, les prés, les terres et le bois :
Ce fils, il m'a fallu le racheter trois fois !
Trois fois, vous le savez, ces hommes, sans m'entendre,
Malgré le prix payé, me l'ont voulu reprendre,
Pour l'envoyer mourir sous le fer, sous le feu.
Il vit, il ne sera point soldat, grâce à Dieu !
Mais, hormi le verger, la maison que j'habite,
Il n'a plus que ses bras, son esprit, sa conduite.

Et certes, vous montrez, compère, en l'acceptant,
Qu'à vos yeux le bon cœur passe l'argent comptant. »

Alors un des voisins, riche et de bon lignage,
Un de ceux qu'on écoute au conseil du village,
Hocha la tête et dit :

« O Jacques, fin matois,
On te loue... on t'envie encor plus pour ton choix !
Va ! si les deux enfants ne s'aimaient d'amour tendre,
J'en sais qui feraient tout pour te souffler ce gendre.
N'en trouve pas qui veut, des pauvres comme lui !
Où les chercher, hélas ! nos gendres, aujourd'hui ?
Tout notre plus beau sang s'est perdu dans ces guerres ;
Fillettes et parents, nous ne choisissons guères,
Un père a du bonheur, qui saisit, riche ou non,
Pour sa fille un beau gars, brave et de bon renom,
Promettant à l'aïeul une forte lignée
Et robuste à mouvoir la bêche et la cognée.
La vigueur d'un sang pur est le premier des biens.
Brave Pierre ! un enfant, humble avec ses anciens,
Timide, et tout à coup l'âme la plus hardie !
Ah ! je le vois encore, au jour de l'incendie,
Sur les toits enflammés courir, porter les seaux...
Le voilà qui revient chargé de deux berceaux,
Rouge, entouré de feux sur quelques planches frêles,
Ses longs cheveux au vent, rapide, ayant des ailes,
Tel que, dans le tableau, sur le seuil de l'enfer,
Le saint Michel posant son pied sur Lucifer !
Et, vraiment, il ressemble à celui de l'église ;
Pernette, ce jour-là, le disait à Denise.
Ah ! le vaillant garçon ! au travail toujours prêt,

Et qui jamais ne perd une heure au cabaret !
Son crayon, le dimanche, ou son livre en cachette,
Ou le bras de sa mère, et maintenant, Pernette,
Voilà tout son repos, les seuls jeux à son goût.
Aussi, qu'on l'interroge, on croirait qu'il sait tout !
Que notre cher pasteur, de qui vient sa science,
Si je l'ai trop loué, dise ce qu'il en pense ! »

Le bon prêtre sourit ; il aimait comme sien
L'enfant que ses leçons firent homme et chrétien.
Grand vieillard encor vert, austère et plein de grâce,
Et, sous son humble habit, sentant sa noble race,
Dans l'exil, en prison, Dieu l'avait visité ;
Une fleur de tendresse ornait sa charité.
Ayant souffert beaucoup, il aimait plus encore.
Il était de ces purs que le savoir décore.
Instruit des arts, des mœurs, des lois de l'étranger,
De toute sa science utile à propager,
Il faisait concourir, dans son heureux domaine,
La sagesse divine à l'industrie humaine ;
Et, pasteur patriarche, il réglait, tour à tour,
L'œuvre de la prière et l'œuvre du labour.
Il répondit :

« Jamais terre mieux préparée
N'a reçu de mes mains la semence sacrée.
Nul fonds ne m'a produit un semblable trésor.
L'âme de cet enfant est une mine d'or ;
J'en reviens ébloui chaque fois que j'y plonge.
Nul plus exempt de fiel, de ruse, de mensonge,
Plus naïf, moins ouvert aux calculs d'aujourd'hui,
Ne suit plus fermement la voix qui parle en lui.

Des devoirs qu'il s'est faits, dont il rêve en silence,
Rien ne peut détourner son ardente innocence ;
Et je songe, à le voir si pur, si plein de feu,
A nos premiers parents sortant des mains de Dieu.
Le père est fortuné qui fonde une famille
Sur ce noble garçon, Jacque, et sur votre fille;
L'active et douce enfant, belle, et qui n'en sait rien,
Et qui vaut par le cœur plus que tout votre bien.
Que l'ombre d'un souci ne trouble pas ces fêtes !
Je puis bénir le joug qui va lier leurs têtes,
Sûr qu'il sera porté par deux amis joyeux
Et que leur double nom est écrit dans les cieux.
Comprenez, ce jour-là, quand vous verrez peut-être
Rayonner le pasteur et pleurer le vieux maître,
Que je vous réponds d'eux, que ce sont mes enfants !
Rien, là-haut, n'émeut plus les anges triomphants
Et le Dieu paternel qui lit au fond de l'âme,
Que la sainte union de l'homme et de la femme. »

Or, devisant ainsi, parents, voisins, curé,
Arrivaient au manoir de treilles entouré,
Sous les quatre tilleuls d'où le regard embrasse
Et mesure les champs, au loin, sous la terrasse.
Jacques se retourna vers ces prés, son orgueil;
Comme il les saluait d'un suprême coup d'œil,
Il aperçut là-bas, au bout de la prairie,
Errer encor le couple heureux que l'on marie.

« Ah ! nos enfants, dit-il, les montrant de la main,
Ces alertes coureurs font durer le chemin;
Se voyant tous les jours, ils ont tant à se dire ! »

Et les vieillards émus échangeaient un sourire.

Il reprit :
« De nos jours les vieux sont indulgents :
On attend, on prévient messieurs les jeunes gens !
Soyons, puisqu'il le faut, des parents à la mode.
D'ici la vue est belle et ce banc est commode ;
Il est bon de s'asseoir sous l'ombrage léger ;
Respirons à l'odeur des foins et du verger.
Je crains pour vous, après ces heures enflammées,
La soudaine fraîcheur des salles bien fermées.
Reposons-nous avant que le dîner soit prêt,
Et jugeons en conseil mon petit vin clairet. »

On s'assit : les propos joyeux, parfois sévères,
Se croisaient sur la table où l'on choquait les verres.

Or, sans mot dire, et toute à son fils adoré,
La mère regardait, là-bas, au bout du pré.

Le couple radieux s'isolait dans sa joie,
Marchait avec lenteur, sans suivre aucune voie,
Sans rien voir que lui-même, ayant pour horizon
Deux ombres à ses pieds et des brins de gazon ;
Sans parler, ou disant quelque parole brève
Qu'un serrement de main, qu'un long regard achève.
Les mots n'expriment pas ce qu'ils avaient au cœur :
Le vase retenait sa divine liqueur,
Et parfois une perle ou le soleil se joue
Tremblait au bord des cils sans rouler sur la joue.

A fixer ces transports dans l'âme ou dans les sens,

Ainsi que les bergers les rois sont impuissants,
Et pour peindre à l'esprit cette rapide fête,
Les sons et les couleurs échappent au poète.
Le ciel s'ouvre, et tout homme en cet éclair béni
Aspire à l'éternel et conçoit l'infini.
Les simples et les purs, mieux que les grands du monde,
Sont admis à goûter cette extase profonde,
Et le Dieu qui la donne aux cœurs dignes d'aimer
Connait seul le vrai nom dont il faut la nommer.

Quand de ces régions du rêve et du mystère
S'arrachant tous les deux ils revoyaient la terre,
Quand du divin silence ils remontaient le cours
En reprenant le fil de leurs jeunes discours,
C'étaient mille projets gracieux et champêtres
Pour la vie en commun sous le toit des ancêtres;
Comme en font deux amants, la veille d'être époux,
En parlant d'avenir ivres de dire NOUS,
De faire à deux le plan de leur double existence
Et de mêler ainsi leurs destins par avance.

Pierre disait comment, par ses soins redoublés,
Une friche lointaine abonderait en blés;
Comment l'eau du ruisseau, plus savamment conduite,
Des prés mieux abreuvés étendrait la limite;
Comment il accroîtrait, par un mélange heureux,
La race des troupeaux plus gras et plus nombreux;
Comme on verrait là-haut verdir, en peu d'années,
Un bois de pins couvrant ces roches décharnées;
Combien d'outils nouveaux, décuplant le travail,
Allégeraient l'effort de l'homme et du bétail;
Comme il saurait enfin, dans la maison prospère,

Servir de ses labeurs l'autorité du père.

Pernette achevait l'œuvre et ne tarissait pas ;
Agneaux, poussins, chevreaux pullulaient sous ses pas ;
Le laitage et les œufs remplissaient les corbeilles ;
L'or coulait à longs flots du logis des abeilles ;
D'espaliers abondants les murs étaient couverts ;
Mille fruits bien gardés égayaient les hivers ;
Le fin linge odorant s'empilait dans l'armoire ;
Les nappes au grand jour brillaient comme la moire ;
Et, pour ces soins divers, on s'inspirait en tout
De la mère de Pierre, et l'on suivait son goût.

C'est ainsi qu'attestant leur ardeur mutuelle
Ils adoptaient, tous deux, leur famille nouvelle,
C'est ainsi qu'entourés, dans l'arrière-saison,
Les vieux parents sont rois d'une heureuse maison.

Tandis qu'ils échangeaient si saintement leurs rêves,
Oublieux du retour et des heures trop brèves,
Ils virent tout à coup, là-haut, sous les tilleuls,
Le groupe vénérable... On n'attendait qu'eux seuls.
Tous deux rouges, confus de ce long tête-à-tête,
Honteux de leur lenteur aux apprêts de la fête,
A travers champs et prés, par le plus droit chemin,
Ils partirent d'un bond, se lâchant de la main.
Et ce fut — ô bonheur de la verte jeunesse ! —
Une lutte joyeuse, un assaut de vitesse :
Entre les hauts épis, courbés légèrement,
On les voyait glisser dans l'or du blond froment :
Les rubans dénoués, les plis des longues manches,
Sur les jaunes moissons semblaient des ailes blanches ;

Et l'oiseau blanc fuyait devant un sombre oiseau
Comme un ramier suivi de près par un corbeau.
Moins prompts, déjà, montaient, parmi les ceps de vigne,
Le noir chasseur, la vierge en sa candeur de cygne.
On touche au but, voici le perron familier...
Et Pierre, on le comprend, arrivait le dernier.

Lorsqu'on eut, à grands coups de joyeuses paroles,
Châtié les retards de ces deux têtes folles,
On s'assit dans la salle au rustique banquet;
Et Jacques, se plaignant de l'ami qui manquait :

« Où donc est le docteur? Un jour de mariage,
Ne saurait-on mourir sans lui dans le village?
Oublieux du contrat que nous signons gaîment,
S'en va-t-il, quelque part, causer un testament?
Il nous aime si fort! Quel cas pressant l'arrête?
Adieu la bonne humeur, s'il n'est pas de la fête! »

Et chacun d'ajouter au nom du cher absent
Un regret, un éloge, un mot reconnaissant.

« Mais commençons, dit Jacque, il l'a prescrit lui-même,
Laisser le rôt languir, c'est le crime suprême!
Et, dans son saint respect pour l'ordre du repas,
Le sévère docteur ne nous absoudrait pas. »

La table invitait l'œil ; l'ardeur des francs convives
S'aiguisait d'un bon rire au sel des phrases vives;
Car chez ces braves gens au sang pur, aux cœurs droits,
L'émotion réserve à l'appétit ses droits.
Fêtant les plats exquis ordonnés par Pernette,

Tous, jusqu'aux amoureux, faisaient faïence nette.

Et la veuve louait, avec juste raison,
L'art de sa belle-fille à tenir la maison,
Le repas bien dressé, les recettes savantes,
Le ton respectueux des dociles servantes,
Le linge éblouissant, la salle toute en fleurs,
Les meubles, les rideaux de si fraîches couleurs,
Et, chacun à l'envi flattant la jeune reine,
Ajoutait un éloge à ceux de Madeleine.

Et le sage pasteur répondit doucement,
Afin que cette fête eût son enseignement.

« Il faut tenir paré le logis de famille;
C'est l'œuvre de l'épouse et de la jeune fille.
L'homme à ses durs labeurs reviendra plus dispos,
Si dans l'ordre et la grâce il a pris son repos;
Si de frais vêtements, la table bien pourvue,
Ont réparé sa force et réjoui sa vue;
Si, par les soins discrets et le riant accueil,
La modeste maison lui sourit dès le seuil.
Voyez nos champs, nos bois! Comme la Providence
Près de l'utilité mit partout l'élégance,
Et, sans nuire aux doux fruits du travail de vos mains,
Comme elle orna de fleurs le séjour des humains!
Ainsi, prêtant son charme au foyer domestique,
Un art peut embellir le toit le plus rustique,
Et Dieu garde au moins riche un merveilleux trésor
La sainte propreté qui change tout en or. »

Le dessert finissait; déjà, sur la terrasse,

Fumait le noir café débordant de la tasse,
Lorsque entra le docteur. Un cordial bonjour,
Des baisers, des regrets exprimés tour à tour,
De gais propos, l'aspect des deux jeunes visages,
Rien de ce front aimé n'écartait les nuages.
A peine voulut-il, soucieux et distrait,
Goûter au fin moka... tout ce qu'il adorait!
En vain on provoquait sa douce raillerie;
Il laissait voltiger l'errante causerie,
A peine il s'y mêlait d'une phrase, au hasard;
L'abeille avait rentré ses ailes et son dard.

Enfin, le soir venant, il parle, il se résigne :

« Mes amis, on annonce une victoire insigne,
Vingt mille prisonniers, des princes, de grands noms,
Des fusils, des chevaux, des drapeaux, des canons!...
En un mot, l'empereur, outre de fortes sommes,
Décrète qu'il lui faut cent ou deux cent mille hommes;
Exemptés, libérés, anciens, nouveaux conscrits,
Tout ce qui peut marcher, dit-on, sera repris. »

Avez-vous vu, parfois, sous un ciel sans nuage,
Moutons, brebis, agneaux dans un vert pâturage,
Dispersés, trois à trois, groupés, errant au loin,
Trottant, bêlant, broutant le trèfle et le sainfoin?
Tout à coup un vent sombre à l'occident s'élève,
Un point noir apparaît, vole, grossit et crève;
Et, dans la nuit subite où vient à manquer l'air,
Roule un tonnerre affreux, luit un sanglant éclair.
Stupide, haletant, le front contre la terre,
Sous quelque grand noyer le troupeau se resserre;

Des moutons effarés qui se pressent entre eux
Les cous ont disparu sous les ventres laineux.

Ainsi, lorsqu'à travers leur fête souriante
La sinistre nouvelle éclata foudroyante,
Pâles, muets, autour du triste messager,
Ces pauvres bonnes gens vinrent tous se ranger.
On lui fit répéter la formidable annonce;
Mais nul ne se permit un geste, une réponse.
Car chacun, sous la loi de l'illustre empereur,
Sentait contre sa bouche un bâillon de terreur;
Les âmes se taisaient, la franchise était morte,
Et l'espion veillait, dans l'ombre, à chaque porte.

Après quelques moments, le groupe étant resté
Lugubre de silence et d'immobilité,
Voisins, amis, parents, chacun prétextant l'heure,
Abrégeant les adieux, courut à sa demeure;
Et du logis, désert comme un jour de trépas,
Le curé, le docteur, seuls, ne partirent pas.

Devant ces vieux amis les sanglots éclatèrent,
Et, dans un doute affreux, maints projets s'agitèrent.
Et, la porte étant close, on osa, tout le soir,
Maudire ces décrets, sans perdre encor l'espoir.

La nuit vint, séparant, hélas! Pierre et Pernette.
Madeleine et son fils gagnent leur maisonnette.
Les deux chers conseillers, le bon Jacque auprès d'eux,
Suivaient; ils marchaient tous prompts et silencieux.
La veuve avait son toit sous la tour du village;
Là, quelque avis formel en dirait davantage;

Pierre serait exempt... au moins c'était son droit.

Ils longeaient les froments par un sentier étroit,
Sombres, foulant les fleurs que des bandes si gaies
Répandaient, le matin, en chantant sous les haies.

Et quand s'ouvrit pour eux le seuil de la maison,
Une lune sanglante éclairait l'horizon.

CHANT DEUXIÈME

LE SOLDAT DE L'AN II

Soyons forts, dit le prêtre en posant sur la table
L'affreux papier marqué de l'aigle redoutable :
C'était vrai, voici l'ordre, et Pierre doit partir.
Nous étions trop heureux, Dieu veut nous avertir :
Pauvre mère ! acceptons cette croix méritée ;
Imitons humblement celui qui l'a portée ;
Prions ce divin Fils de veiller sur le tien.
Toi, Pierre, mon enfant, sois homme et sois chrétien.
Mon disciple chéri, pars, béni de ton maître !
La trempe de ton cœur va se faire connaître.
Certes, l'épreuve est rude à ton âge, et c'est peu
De subir la misère et d'affronter le feu ;
Voici qu'il faut encor vivre seul, des années,
Et voir jusqu'à la paix tes amours ajournées,

Quitter Pernette, enfin, sans être son époux.
Mais qui sait l'avenir? Vous avez Dieu pour vous.
Sage, instruit, plein d'honneur, de bravoure certaine,
Un conscrit comme toi peut faire un capitaine,
Passer de l'épaulette à la ceinture d'or...
De beaux jours, mes enfants, peuvent nous luire encor.
Allons, mère, il nous faut raffermir ce cœur tendre :
César nous prend ce fils, Dieu saura nous le rendre. »

Mais, refusant son cœur à tout espoir humain,
La mère en pleurs cachait ses yeux avec sa main :
Ses sanglots parlaient seuls dans la commune angoisse.

Pierre, à la fin, saisit le papier et le froisse,
Et se dressant d'un bond rapide, impétueux,
D'un mouvement du cou rejetant ses cheveux,
Il fit sous ses deux poings trembler la table lourde.

« Quelle est donc cette loi, dit-il d'une voix sourde,
Qui m'ôte mon amour, m'ayant pris tous mes biens ?
De qui sommes-nous donc les esclaves, les chiens,
Si je n'ai plus le droit, dès qu'un papier me nomme,
D'être époux, d'être père, enfin de vivre en homme ?
Pernette m'appartient, à la vie, à la mort ;
J'aime et je suis aimé, nos parents sont d'accord ;
Il n'est contre ce droit ni droit, ni loi, ni maître ;
Dieu même à nous unir forcerait ce saint prêtre.
S'il faut m'armer ensuite et partir, j'y consens.
Mais où sont nos périls, nos ennemis pressants ?
Tous ces récits d'exploits affichés avec pompe,
Moi, je les comprends mal et je sens qu'on nous trompe.
J'ai vu combien d'enfants notre bourg a pleurés,

Et je n'ai pas de goût pour les habits dorés.
Certes, j'aime autant qu'eux, et plus qu'eux tous, peut-être,
La terre des aïeux, les champs qui m'ont vu naître,
Le clocher qui sonna mon baptême, et qui doit
Sonner mon mariage, ainsi que c'est mon droit.
Qu'on ose y faire injure aux hommes de ma race,
Vienne des étrangers m'y disputer ma place!
On verra s'il me faut tout un vain attirail,
Ma hache et mon fusil feront un fier travail.
Je suis prêt! Mais avant, pourquoi briser mon âme?
Pourquoi n'aurais-je pas ma Pernette pour femme?
Tous ces héros qu'on vante et tous ces triomphants
N'avaient-ils derrière eux d'épouses ni d'enfants?
Pour quel devoir, pour qui veut-on que je sois brave?
Pour ce chef inconnu qui me traite en esclave.
Défendrai-je donc moins ce sol, ces murs sacrés,
Quand ils me garderont plus d'êtres adorés;
Et si je laisse, autour de l'âtre héréditaire,
Des fils à mes aïeux et des bras à ma terre?
Pourquoi m'armer, verser mon sang, donner mes biens,
Mourir, sinon pour ceux que j'aime et qui sont miens?
Avant tout, que Pernette ait mon serment suprême,
Que je suive la loi de mon cœur, de Dieu même,
Que je sois libre!... Et puis je deviens, s'il le faut.
Soldat, et mon vieux sang prouvera ce qu'il vaut. »

On se tut un moment devant cette colère;
Et toujours éclataient les sanglots de la mère.

Alors le vieux docteur, chéri dans la maison
Pour sa gaieté sereine et sa verte raison,
Redouté des trembleurs pour sa franchise rude,

S'exprima hardiment selon son habitude,
Comme nul ne l'osait sous ce joug rigoureux :

« Tu parles comme au temps des Romains ou des preux,
En fils de la nature, en guerrier d'un autre âge,
Croyant que le soldat se mesure au courage,
Qu'il marche en liberté, père, époux, citoyen,
Pour défendre les lois, sa famille et son bien.
Dans la main d'un César, et dans l'ère où nous sommes,
Les soldats ne sont plus des citoyens, des hommes :
Rangé sous le drapeau de ce fatal vainqueur,
On n'est qu'un bras sans âme, on abdique son cœur.
Moi, je t'offre un moyen d'éviter cette honte :
C'est de faire au César la guerre pour ton compte
Et de braver tout seul, à l'abri de nos bois,
Ce bandit couronné qui fait trembler les rois.
Ils appellent cela déserteur, réfractaire;
Propos de chambellan !... Toi, fais ce qu'il faut faire
Pour rester homme libre et pour t'appartenir;
Et va dans la montagne attendre l'avenir. »

Or, toujours sans mot dire et de pleurs inondée,
La mère sanglotait sur le lit accoudée.

De ses deux forts poignets, croisés sur son bâton,
Jacques le laboureur appuyant son menton,
Écoutait avec calme, en père, en homme sage,
Riche, et dont les avis comptaient dans le village.
Rien sur son front n'avait trahi son sentiment,
Lorsqu'on vit le vieillard se lever lentement;
Il étendit la main, et, la tête dressée,
Comme le bon docteur, dit toute sa pensée :

« Je suis d'un autre temps, sans être encor bien vieux.
Je labourais en paix le champ de mes aïeux,
Lorsqu'un grand vent souffla, messager de tempête;
Nos montagnes tremblaient de la base à la crête;
L'air de tous les côtés nous jetait en courant
Des mots où respirait quelque chose de grand.
Un immense frisson de crainte et d'espérance
A travers tous les cœurs circulait par la France.
Tout sillonné d'éclairs le ciel semblait plus beau.
Chacun sentait en soi naître un homme nouveau ;
Et, durant ce travail plein d'ardente liesse,
Chaque douleur plus vive apportait sa promesse.
Tout à coup retentit le pas de l'étranger.
Et grondèrent ces mots : La patrie en danger !
Alors il se passa je ne sais quel prodige :
Le souvenir encor m'en donne le vertige :
Des villes, des hameaux, des forêts, des sillons,
Les hommes surgissaient, volaient en tourbillons,
Jeunes et vieux ; c'était la nation entière.
Un fleuve humain roulait ses flots à la frontière.
Nous partions, nous courions en chantant, en pleurant :
La *Marseillaise* en feu planait sur ce torrent.
On se ruait pieds nus, sans pain, à l'arme blanche;
Les canons se taisaient noyés sous l'avalanche.
Moi, je fis comme tous ; et, sans tarder d'un jour,
Je quittai ma maison, ma vigne, mon amour,
Celle qui dans ses flancs portait déjà Pernette,
Et je passai le Rhin, croisant la baïonnette.
Je marchais hardiment, fier, presque sans émoi,
Comme si les boulets ne pouvaient rien sur moi ;
Tant nous avions au cœur une ivresse héroïque !
Et cinq ans je servis ainsi la République.

Rentré dans le manoir dont j'avais hérité,
J'ai repris le labour et ne l'ai plus quitté.
J'entends venir, depuis, maint récit de bataille,
Mais nul ne sait pourquoi l'on saigne et l'on travaille;
Une âpre ambition met les pays en feu,
Et l'on meurt pour un homme adoré comme un dieu.
Tous les ans nous voyons de sinistres visages
Compter tous les berceaux, tous les feux des villages.
On fauche tous les ans nos robustes garçons
Comme l'orge ou le seigle au moment des moissons;
On prend tout ce qui vaut! Et l'on nous laisse à peine
Les impotents marqués pour une fin prochaine;
Deux bras forts sont d'un prix qu'on ne peut plus payer.
Chaque jour le canton voit s'éteindre un foyer.
Nos filles sans maris et nos terres en friches,
C'est notre lot à tous, aux pauvres, même aux riches.
Et toi, que j'avais cru sauvé de ces hasards,
Espoir de deux maisons, soutien de deux vieillards,
Toi qui payas trois fois, et de ta terre entière,
Le droit de consoler les vieux ans de ta mère,
Voici le noir boucher qui te saisit encor!
Mais, puisqu'au lieu de sang il prend aussi de l'or,
Certes, tu t'appartiens, ayant triplé la somme...
Et moi, je te déclare affranchi de cet homme!
Moi, vieux soldat du Rhin, je connais le devoir;
C'est de ne plus aider à ce sanglant pouvoir.
Moi, père et citoyen, je t'interdis de faire
Pour fabriquer des rois ces guerres de corsaire.
Suive qui le voudra son aigle triomphant;
Toi, combats s'il le faut pour rester notre enfant!
Nos forêts des hauts lieux sont encore insoumises,
Un conscrit peut y fuir et sauver ses franchises.

Tout ce qui reste au sol de garçons vigoureux
Se garde au fond des bois... Eh bien, pars, fait comme eux.
S'il te manque un fusil, prends le mien, l'arme est bonne,
Nous avons fait tous deux nos preuves dans l'Argonne ! »

Les yeux du fils brillaient, approuvant ce discours ;
Et la mère pleurait, pleurait, pleurait toujours ;
Et, ne pouvant parler, elle invoqua du geste
Le vénéré pasteur, le vrai juge qui reste,
Le juge du devoir par le Ciel inspiré.

« Mes amis, mes enfants, dit le sage curé,
Mon cœur vous est ouvert ; vous savez bien si j'aime
La sainte paix, vous tous, notre Pierre lui-même ;
Si je demande à Dieu, quand je prie avec vous,
Qu'il nous donne des chefs plus justes et plus doux :
Si tous les ans je lutte, au risque qu'on me broie,
Pour que le recruteur lâche un peu de sa proie.
Mais je ne puis, moi prêtre, en nulle occasion,
Appuyer du conseil une rébellion.
La loi reste la loi, même injuste et cruelle ;
Sa force vient d'en haut : nul n'est au-dessus d'elle.
Tout un peuple obéit, nous devons obéir ;
Dieu jugera plus tard et saura qui punir.
Pour nous, suivons l'exemple et le sort de nos frères ;
Nul n'a droit de marcher par des sentiers contraires.
Celui qui, sans orgueil, fait ce que fait chacun,
Et, soumis à la loi, subit le sort commun,
Eût-il le moins bon lot et les plus sombres chances,
Il échappe au remords, la pire des souffrances.
Mais celui qui, rebelle et marchant à l'écart,
Dans les devoirs de tous veut se choisir sa part,

Qui se croit, sans nul titre, excepté du vulgaire,
Et seul contre son peuple ose se mettre en guerre,
Qui des lois et des mœurs veut remonter le cours,
Haï souvent, flétri parfois, vaincu toujours,
Ne sachant plus se prendre à rien de légitime,
Se condamne au malheur..., hélas ! peut-être au crime !

Tous restèrent saisis, le prêtre ayant parlé.
Le vieux Jacque hésitait, dans son cœur ébranlé ;
Nul n'osait plus jeter un mot dans la balance ;
Pierre baissait les yeux ; mais, rompant le silence

« Curé, dit le docteur, assez de sang humain !
Être aujourd'hui soldat, c'est être mort demain.
Et pourquoi ? Pour qu'un homme affamé de tueries
Alimente à plaisir ses longues boucheries.
Ce fils, on en ferait de la chair à canon !
Si vos lois disent oui, la nature dit non.
Otons-leur cet enfant, notre unique espérance.
Ce Corse a desséché les veines de la France !
Pour repeupler nos champs, comment feront vos lois?
Comment reverdira le grand chêne gaulois ?
Moi, le vieux médecin, j'ai souci de la race ;
Et nul remords au cœur, certes, ne m'embarrasse,
Quand j'arrache au boucher des gars intelligents
Qui puissent faire encor souche de braves gens.
Toi, va dans nos forêts nous garder ta jeunesse,
Afin qu'un joyeux clan sous ce clocher renaisse.
La montagne offre encor, malgré les bûcherons,
Un asile, un rempart à de vaillants lurons.
Courage et bon espoir ! le dénoûment s'achève.
Ce trône fait de sang va crouler sous le glaive ;

Encore un *Te Deum* comme ceux d'aujourd'hui...
Nos vieux sapins branlants dureront plus que lui. »

Or, sans attendre un mot de prudence ou de blâme
Qui rompît ce conseil adopté par son âme,
Pierre, à d'autres qu'à lui sans plus avoir recours,
D'un coup de volonté trancha tous les discours.
Par les pleurs de sa mère exalté davantage,
Il lui prit les deux mains, baisa ce cher visage.
Puis, d'un ton qui ne veut plus être contredit,
Il parla, le front haut, fermement, et leur dit :

« Je ne servirai pas ! je n'aurai pas de maîtres ;
Je vivrai, je mourrai sur le sol des ancêtres ;
Je vais dans la forêt joindre les insoumis,
Et j'y ferai la guerre à mes vrais ennemis.
Mon corps ne quittera pas plus que ma pensée
Le pays de ma mère et de ma fiancée.
Si chacun doit s'armer et combattre toujours,
Je serai le soldat de mes propres amours.
Voyez ce vieux fusil, à cette cheminée ;
Je le prends, nous ferons tous deux ma destinée.
Dans les murs de Lyon, contre d'autres bourreaux,
Mon père le porta, libre et fier, en héros.
Blessé, proscrit, caché sous ce vieux toit de chêne,
Il est mort sans fléchir dans l'amour, dans la haine.
Je ne le vaudrai pas..., mais je l'imiterai.
Mère, que Dieu vous garde, et je me garderai ! »

Et la mère, achevant son muet sacrifice,
Pleurait sans écarter l'un ou l'autre calice ;
Entre ces deux périls, n'osant former un vœu,

Elle ne savait plus que demander à Dieu.
L'arrêt porté rendit à son âme hésitante
La flamme et le ressort qu'usait la pâle attente;
Debout, elle embrassa son fils, et par trois fois
Elle arma le proscrit du signe de la croix,
Et lui dit à voix basse, au bout d'une prière,
Quelques mots... de ces mots comme en trouve une mère,
Et dont l'or pur étend sur le cœur filial
Une armure d'honneur impénétrable au mal.

Et nul ne parla plus; et tous, cachant leurs larmes,
L'aidaient à préparer des vivres et des armes.
Et, par le bon docteur, Pierre emmené sans bruit,
Gagna le bois propice au milieu de la nuit.

CHANT TROISIÈME

LES RÉFRACTAIRES

Encor chargé du lit, des coffres, de la table,
Au milieu de la cour, le timon sur le sable,
Le char était penché; les bœufs au poil fumant,
Déliés au soleil, ruminaient lentement.
Et du maïs en tas, près de l'étable ouverte,
Broutaient la feuille épaisse et la tige encor verte.

Servantes et valets, du char sur l'escalier
Transportaient les débris d'un humble mobilier;
Et, mesurant aux bœufs l'herbe et la paille fraîche,
Le prudent maître errait du fenil à la crèche.

Là-haut, par le vitrail, une figure en pleurs,
Écartant le jasmin, s'encadre dans les fleurs:

C'est Pernette !... Elle ouvrait la chambre hospitalière
Où l'asile est offert à la mère de Pierre.

Bientôt, sur le plancher et dans chaque recoin,
Meubles, paquets étant déposés avec soin,
Tout fut mis en sa place et l'ordre vint à naître,
L'ordre élégant qui veut l'œil et la main du maître.

Pernette s'empressait, active à reployer
Habits et linge au fond des bahuts de noyer.
La veuve, alerte encore, aidait la jeune fille.

« Nous sommes, dit l'enfant, une seule famille;
Mère, reposez-vous! c'est moi, dès aujourd'hui,
Moi qui vous servirai, comme si c'était lui.
Malgré leur loi méchante, et qui vous a chassée,
Suis-je pas votre fille, étant sa fiancée?
Je sais quel fut, chez vous, l'ordre qui vous plaisait,
Par quel art chaque meuble à sa place luisait;
Tout sera fait selon vos avis, votre usage,
Et je tiendrai de vous la règle du ménage.

— Agissons, la douleur nous en fait un besoin,
Dit la mère, et pleurons toutes deux sans témoin. »

Et, marchant de concert, le travail et les larmes
Redoublaient d'heure en heure et se prêtaient des charmes,
Car les champs gardent l'homme en sa pleine vigueur,
Ses bras n'y tremblent pas des secousses du cœur;
Nul œuvre n'y languit, rien ne s'y perd en rêve;
La passion subsiste et le labour s'achève.

Ainsi, dans ce manoir, rien ne trahit un deuil;
L'abondance et la grâce éclatent sur le seuil;
Partout brille et sourit, sous la main des deux femmes
La propreté, miroir où se montrent les âmes.
Des soins promis au père, à l'enfant, à l'époux,
Tout ce logis témoigne, avec un art jaloux.
L'ordre en joyeux palais transforme un toit de chaume,
Et la reine s'y peint dans son petit royaume.

Or, tandis que cet art des cœurs simples et purs
D'un luxe à peu de frais égayait ces vieux murs,
Dans la cour retentit une voix claire et ferme
Et le pas d'un cheval bien connu dans la ferme.
Et chacun d'accourir : c'était le cher docteur!
On s'empressait; le maître aidait le serviteur,
Versait la fraîche avoine et tendait l'auge pleine
Au bon trotteur couvert d'un chaud tapis de laine.

Mais là-haut, chez la veuve, et loin des indiscrets,
Pernette a du goûter achevé les apprêts.
Près des fruits, du gâteau, retirés de la planche,
Le reflet du vin blanc dorait la nappe blanche.

Et l'hôte aimé de tous, de plus près entouré,
Ne laissa pas languir le récit désiré :

« Tout va bien; nos forêts ne vendront pas leurs hôtes,
Et sur ces braves cœurs portent leurs têtes hautes.
Ah! l'on peut, libre encor, sous nos sapins gaulois,
S'abriter des sergents et des mauvaises lois!
Vrai! si j'étais moins vieux, j'aimerais cette vie :
D'un nid au fond des bois j'ai toujours eu l'envie.

J'arrive et j'ai tout vu : on ne manque de rien.
Or, vous savez que moi, mon bidet et mon chien,
Sachant tous les sentiers, ne craignant gens ni bêtes,
Passons à travers tout, malgré vents et tempêtes...

— On vous aime partout, voilà votre secret,
Dit la mère... Et que font nos gars dans la forêt?

— Certes, dit le docteur, leur existence est douce :
On chasse, on pêche, on dort, même on boit sur la mousse ;
On sculpte le tilleul et l'on tresse l'osier;
On visite, au dessert, l'airelle et le fraisier.
Les bergers des chalets, peu soumis à la règle,
Dans les creux des rochers cachent des pains de seigle,
Des fromages, du lard; et, malgré la saison,
On ne se prive pas d'un peu de venaison.
Là-haut, il est aussi des chevreuils réfractaires,
Nos derniers sangliers y vivent solitaires.
Quand le pain se fait dur, on va se promener,
Un bon coup de fusil complète le dîner;
On sait tendre un lacet juste au gîte du lièvre;
La grive au crin fatal se prend sur le genièvre.
Puis le docteur, trottant là-bas dans le ravin,
N'est-il pas accusé d'aimer fort le bon vin?
N'a-t-il pas au logis quelques vieilles bouteilles
— Comme on dirait en vers — du pur esprit des treilles?
S'il met dans chaque fonte un armement complet,
Deux flacons d'élixir au lieu d'un pistolet;
Si, parvenu là-haut, et débridant sa Grise,
A travers les sapins ce savant herborise;
Si, sous quelques rochers des chasseurs très connus,
Il dépose en grimpant les flacons bienvenus;

Si même, à quelque gars qui peut être un malade,
Il tâte le poignet et donne l'accolade
Et devise avec lui jusqu'au prochain sentier,
Où donc serait le mal? il a fait son métier!
Nuit et jour un docteur, muni de son remède,
Ne doit-il pas à tous ses conseils et son aide?
C'est ainsi que je traite et guéris à la fois
Mes clients des châteaux et mes clients des bois;
Et de ceux qui pour garde ont pris dame Nature
La santé me fera quelque honneur, je vous jure. »

Mais, dans les yeux distraits et fixés vaguement,
Le vrai souci des cœurs éclatait par moment.
Pernette, sans rougir, le trahit la première,
A voix haute et disant ces simples mots : « Et Pierre? »

« Enfin! ce pauvre Pierre, on pense à lui! D'honneur,
J'ai cru qu'on l'oubliait! — dit le malin docteur.
Eh bien! comme partout, Pierre est roi de la fête;
Et notre cher curé fut vraiment un prophète,
Quand il nous exhortait et d'un œil paternel
Voyait Pierre officier, peut-être colonel.
Il est mieux que cela! chef élu d'une armée;
Il est prince, il est roi, là-haut sous la ramée,
Par de gais lieutenants obéi sans terreur,
Moins flatté, moins volé que n'est un empereur.
Dans la libre forêt il arrivait à peine,
Que par droit de nature il était capitaine.
Un plus brave, un plus beau, dans tout notre canton,
— Demandez à Pernette — où le trouverait-on?
Son ferme esprit s'impose aux têtes les plus chaudes;
Dès lors tout est correct là-haut, plus de maraudes,

De querelles, de coups; et jamais le soleil
N'a vu pour la sagesse un régiment pareil.
Mais parlez-moi de vous, Madeleine! A l'avance,
Je sais trop ce qu'annonce ici votre présence.

— Oui, docteur, je n'ai plus de pain, plus de maison.
Tout un mois j'ai nourri, payé la garnison;
Hormis mon pauvre linge, il m'a fallu tout vendre.
Ces hommes sont partis n'ayant plus rien à prendre;
Et je me croyais quitte; un ordre est arrivé
De me jeter, mon lit et moi, sur le pavé.
La vengeance des lois, pour ces crimes suprêmes,
A défaut du conscrit frappe les murs eux-mêmes.
Je suis seule et sans force, et rien ne me défend...
On est à démolir le toit de mon enfant;
Comme d'autres parents, près d'ici, l'ont vu faire,
Coupables de cacher leur fils, un réfractaire;
Comme on l'a fait là-bas, chez le pauvre Simon,
Qui deux ans réussit à sauver son garçon.
Trahi plus tard, jugé, condamné par surprise,
On fusilla l'enfant sous les murs de l'église.
A tous les insoumis promettant même sort,
On affiche partout des menaces de mort;
Et ce soir le préfet, pour dernière infortune,
Vient, dit-on, semoncer et taxer la commune.

— Lui! dit le médecin. Que vont-ils faire encor
Pour nous tirer du sang, des larmes et de l'or?
Ah! moi, je le connais, et d'une date ancienne,
Ce baron-là, ce chien couchant croisé d'hyène!... »

Et le bras du vieillard tremblait, le poing serré;

Une flamme brillait sur son front empourpré.
Et dans les traits si doux, si francs de ce visage,
Une sainte colère imprimait son passage.
N'étant pas de ces cœurs au sourire banal
Dont la bonté n'est rien qu'indifférence au mal,
Ardent, généreux, pur d'ambitions humaines,
Un vif amour faisait en lui les vives haines.
Mais quand sa voix tonnait, grondant comme l'airain,
De sa haute raison l'azur restait serein.
Donc, il reprit :

« J'ai vu dans son club, dans son bouge,
J'ai vu ce sénateur coiffé du bonnet rouge,
Effréné, dénonçant les lenteurs du couteau
A frapper sur le noble et les gens à château,
Sur ceux enfin dont lui, le citoyen Antoine,
Avait hier mangé le pain et bu l'avoine.
Car — on peut en juger à ses belles façons —
Il débuta valet de fort grandes maisons;
De là, tribun poussé par son ardeur civique,
L'Empire le reçut chaud de la République.
Nul mieux que ce laquais, ancien tueur de rois,
Ne sait l'art d'être esclave et tyran à la fois;
De ses anciens métiers il garde quelque chose,
Il est le même au fond, servant une autre cause,
Insolent et servile... aussi, point de pitié!
Cet homme à deux tranchants ne fait rien à moitié.
S'il nous fallait fléchir chez quelque vieux stoïque
L'orgueil républicain ou la foi monarchique,
Même un homme tout neuf dressé par le pouvoir,
Que nul passé ne gêne et strict à son devoir,
Qui n'a jamais hurlé de phrases libérales

Et tonné pour les droits du peuple dans les halles,
Peut-être nous pourrions espérer, par hasard,
D'être un peu moins, nous peuple, immolés à César.
Mais, malheur! nous voilà, bonnes gens, sous la patte
D'un préfet, d'un baron ci-devant démocrate;
Craignons tout! il n'est pas de plus âpre tyran
Qu'un Brutus en sabots devenu chambellan.

— Hélas! dit Madeleine, en l'état où nous sommes,
Fût-il le plus méchant ou le meilleur des hommes,
Que craindre ou qu'espérer? Je renonce à mon bien.
Me rendra-t-il l'enfant?... Tout le reste n'est rien.
C'en est fini pour nous de la paix, de la joie;
Jamais ce bras de fer lâche-t-il une proie! »

Tandis qu'elle parlait et pleurait en parlant,
Un pas sur l'escalier résonna grave et lent.
On ouvre, et le soleil entre à pleines murailles:
C'était le bon pasteur visitant ses ouailles;
Il paraît sur le seuil, et tous, jeunes et vieux,
Se lèvent devant lui pleins d'un respect joyeux.

« Mes enfants, dit le prêtre, à chaque jour sa peine;
Le besoin de pleurer avec vous me ramène.
Pour adoucir le mal, hélas! je puis bien peu;
Que j'aide au moins vos cœurs à se tourner vers Dieu!
Et que mon humble amour vous rappelle et vous nomme
Cet amour tout puissant veillant, là-haut, sur l'homme. »

En leur parlant ainsi, le pasteur bien aimé
Leur indiquait le ciel d'un geste accoutumé.
Il reprend :

« Madeleine, ici, chez votre fille,
Vous aurez un appui, vous vivrez en famille,
Dieu vous donne un doux gîte et des jours mieux remplis
Au lieu des murs déserts par la loi démolis.

— Curé, dit le bouillant docteur, je vous renie,
Si vous appelez loi pareille tyrannie.
Contre un joug aussi dur, dès qu'on peut le briser,
La révolte est de droit! Il s'agit de l'oser. »

Alors, s'étant assis sur le fauteuil antique,
L'homme de Dieu leur dit de sa voix pacifique :

« Oui, d'une loi trop dure et d'un maître inclément
Naît la sédition, d'où naît le châtiment :
Affreux cercle d'airain qui, du chef implacable,
Roule au peuple en démence, et tous deux les accable !
Mais comment rompre, hélas! sur cette terre en deuil,
L'enchaînement fatal des haines à l'orgueil,
Et qui nous retiendra, courant à notre perte,
Entre l'injure à rendre et l'injure soufferte,
Si nul homme au pardon, de Dieu même enseigné,
N'ouvre une fois son cœur, doucement résigné;
Si nous rendons toujours offense pour offense;
Si nous n'essayons pas de l'oubli pour défense;
Si l'humble charité n'efface un peu des cœurs
Et l'orgueil des vaincus et celui des vainqueurs?
Ceux qui sèment le vent récoltent la tempête;
Notre faute d'hier gronde sur notre tête.
Pour nos fils insoumis qui peuplent ces forêts
Le terrible chasseur dresse de nouveaux rets :
Voici que des soldats, sous un chef dur et sombre,

Vers le bourg, me dit-on, marchent en très grand nombre.
Comment feront, là-haut, pour éviter leurs coups,
Tous ces pauvres enfants, traqués comme des loups?

— Pour ces chères brebis sans guide et sans apôtre,
Mon cœur s'effraye un peu, mais bien moins que le vôtre,
Cher curé, — répondit le médecin des bois,
Dans le péril toujours clairvoyant et narquois : —
J'ai ma nouvelle aussi, plus sûre et moins notoire.
César va, je le sais, de victoire en victoire;
C'est affiché!... Pourtant je crois qu'il a besoin
De porter ses soldats loin de chez nous, fort loin;
Et nos vieilles forêts, riant de vos alarmes,
Sont faites à narguer longtemps les bons gendarmes.
Mais il faut qu'un avis parte, et sans plus tarder
Enjoigne à nos enfants, là-haut, de se garder.
J'y vais par le plus court; garnissant mes sacoches...
Ma Grise a le pied sûr, et bondit sur les roches,
Et vole infatigable à travers vaux et monts,
Quand je pique des deux vers ceux que nous aimons.

Mais le pasteur, plus sage, avec un fin sourire
Répondit :

« Toute armure a son défaut; j'admire
Un général expert, à ce point endormi
De se croire invisible aux yeux de l'ennemi!
S'il est quelqu'un, chez nous, qu'on guette et qu'on soupçonne,
C'est l'homme au franc parler, vous, docteur, en personne.
Entrer ici le soir, et remonter après
Vers les bois, c'est trahir nos gens et vos secrets;
Il faut pour ce message, où l'on risque sa vie,

Un obscur envoyé dont nul ne se défie. »

Or, sans quitter l'ouvrage et sans rompre une fois
Le fil du lourd tricot sous ses agiles doigts,
Sans qu'un geste, un regard trahît son âme tendre,
Pernette écoutait tout, rapide à tout comprendre.
Tenant ses yeux baissés, calme et sans s'émouvoir,
Elle dit ces deux mots :

« J'irai, c'est mon devoir.

— Toi, mon enfant ! là-haut, dans les bois, toute seule,
Comme un noir bûcheron, comme une antique aïeule ?
Je t'ai cru plus de sens. Renonce à ton dessein ;
Crains le diable et les loups ! » dit le vieux médecin.

Alors se redressant et posant son ouvrage,
D'une voix haute et ferme, et sans trouble au visage,
La noble jeune fille, honneur de la maison,
Parla selon son cœur et selon sa raison :

« Par le choix de mon père et le don de mon âme,
Devant Dieu, devant vous, ne suis-je pas sa femme ?
Nous aurons même sort ! j'ai droit de partager,
A défaut de son nom, sa peine et son danger.
Je sais pour quels devoirs, femmes, nous sommes faites ;
Je sais que de soucis et combien peu de fêtes
Deux cœurs associés pour ce voyage humain,
Même bénis du ciel, trouvent sur leur chemin.
Une femme chrétienne et noblement jalouse,
Dans le péril surtout, songe à ses droits d'épouse :
Car nous venons, hélas ! dans ce monde fatal,

Moins donner le bonheur que consoler du mal.
Vous m'avez dit cela, vous, mère, et vous, saint prêtre;
Et mon cœur me l'eût dit, à défaut de tout maître.
Donc, vers l'homme avec qui je dois vivre et mourir
J'irai seule : et, s'il est des risques à courir,
Me voyant femme forte et digne de lui-même,
Il m'en aimera plus, sachant mieux que je l'aime.
Que je parte, il m'attend! Fille de ces forêts,
J'en connais les sentiers et les abords secrets.
Que de fois, tous les deux, sous le chêne ou le tremble,
N'avons-nous pas gravi ces sommets! Il me semble,
Allant le retrouver, que nos bois, s'il le faut,
Tels que de vieux parents me défendront là-haut;
Et, comme sous ce toit, à l'ombre de mon père,
Dieu parmi ces déserts me suivra, je l'espère. »

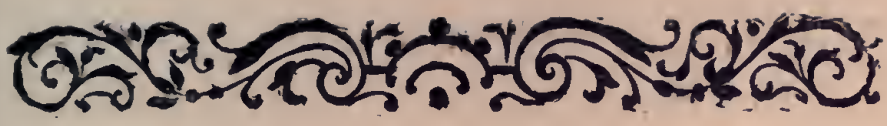
Et la vierge au grand cœur suppliait du regard
Son père et ses amis hésitants. Le vieillard
Troublé se recueillait; le médecin rebelle
Allait darder son mot et pousser la querelle,
Quand le sage pasteur ajouta doucement:

« Respectons le désir qui parle en ce moment!
C'est le cri d'un cœur chaste et d'une âme intrépide.
Laissons à cette enfant son noble instinct pour guide.
Oubliant les périls, voyons mieux le devoir.
Laissons sur nos terreurs cette foi prévaloir.
La foi, sur l'Océan, au bord du précipice,
Pose un pied qui jamais ne s'enfonce et ne glisse;
Dieu, pour franchir l'abîme et planer sur les eaux,
Dieu prête au ferme espoir les ailes des oiseaux.
Moi, je le sens, pas un des dangers qu'on redoute

N'osera t'assaillir, vierge, sur cette route.
Celle qu'un amour pur arme de son acier
Sait marcher sans se prendre à nul piège grossier.
Va donc! Tu braveras rôdeurs et sentinelles;
Annonce à l'hôte aimé des forêts paternelles
L'orage qui s'avance et le flot débordé.
Va! Tout ce que Dieu garde, enfant, est bien gardé. »

Le conseil du pasteur fit loi dans la famille;
Le bon Jacque en pleurant bénit sa noble fille,
Et chez ces gens, plus prompts aux actes qu'aux discours,
Du voyage permis les apprêts furent courts.
Elle partit, ayant un compagnon fidèle:

Vainement écarté, le chien nourri par elle
Revenait, s'élançait et flairait le chemin,
Muet, la regardait et lui léchait la main;
Comme si du départ subit et solitaire
Son instinct eût compris la route et le mystère.
Par un étroit sentier, vers le but hasardeux,
La nuit étant sereine, ils montèrent tous deux.



CHANT QUATRIÈME

PIERRE ET PERNETTE

Sur les monts dentelés un trait de feu serpente
A l'orient; la nuit règne encor sur leur pente.
Entre les sommets noirs et le ciel qui rougit
Le sillon d'or au loin s'élance et s'élargit.
Tout à coup, émergeant d'une cime encor sombre,
Laissant la plaine immense et les coteaux dans l'ombre,
Par-dessus les brouillards, le disque du soleil
Darde aux monts opposés des teintes de vermeil.
La tête des sapins s'embrase la première;
Toute la forêt baigne, enfin, dans la lumière;
Aux angles des rochers la flamme en se heurtant
Fait jaillir du granit un rayon éclatant.

Un homme assis là-haut, immobile, en extase,
Comme un bronze au soleil brille sur cette base;

Le torrent lumineux s'écoule devant lui,
Et bientôt à ses pieds toute la plaine a lui.

Le regard du songeur descend avec l'aurore
Vers un petit clocher dont la flèche se dore;
Et les toits entrevus d'un village lointain
Rougissent à travers les vapeurs du matin.
C'est Pierre, et chaque jour il vient sur cette roche,
Aux confins de ce bois d'où la plaine est plus proche.
Loin de ses compagnons, là, rêveur, sans témoins,
Il voit les deux manoirs, ou les devine au moins,
Et, poursuivant du cœur une double chimère,
Il cherche à l'horizon et Pernette et sa mère.

Un bruit dans les genêts, un joyeux aboiement,
A ce demi-sommeil l'arrachent vivement.
Il regarde : un chien fauve, aussi prompt qu'une flèche,
Jusqu'à ses flancs bondit, flaire ses mains, les lèche.
A ses transports, l'ami bien vite est reconnu.
Mais quel hasard? Si loin! Comment est-il venu?
Lui qui ne quittait pas l'ombre de sa maîtresse.
Et Pierre longuement le flatte et le caresse,
Ému d'un vague effroi pour ses chères amours,
Et d'un rêve plus vif croyant songer toujours.

Mais est-ce un rêve? Au coin de ce bouquet de hêtre,
Sous sa forme élégante il la voit apparaître
Sur les rochers légère et svelte, et s'élevant
Comme un joyeux fantôme apporté par le vent.
Ébloui de surprise, enchaîné dans son gîte,
Il sourit au signal du mouchoir qu'elle agite.

Sans faire un pas vers elle... il craindrait de troubler
La vision furtive et prête à s'envoler.
A peine, en l'éveillant, au long cri qu'elle pousse,
La chère voix l'arrache à cette erreur si douce.
Muet, les bras ouverts, il hésite et ne croit
Qu'au milieu du baiser qu'il donne et qu'il reçoit,
Quand tous deux, enlacés comme l'orme et le lierre,
Eurent bien dit les noms de Pernette et de Pierre!

Et ce furent des pleurs, des mots à demi-voix,
Brisés par les sanglots et renoués vingt fois,
Des cris et des soupirs, la douleur, l'amour tendre...
Ineffable concert, hymne qu'on ne peut rendre;
Pas plus qu'en de vains sons, en des mots sans couleur
On n'exprime la sève et l'arome des fleurs,
Qu'on ne fait circuler dans l'image inutile
Les clartés de l'aurore et sa chaleur subtile,
Qu'on ne peint le bruit vague et les rythmes secrets
Et la fraîcheur du souffle émanés des forêts.

La sainte explosion du cri de la nature
Entre ces cœurs vaillants fut brève autant que pure.
De leur ivresse austère ils sortirent joyeux:
La trace de ces pleurs s'effaça de leurs yeux.
Tous deux redevenaient maîtres de leur courage,
Et Pernette, en ces mots, accomplit son message:

« Ami, je ne viens pas t'apporter de l'espoir;
Le motif est amer de notre doux revoir,
Hélas! et ce n'est point pour ce charme d'une heure
Que j'ose ainsi laisser mon père et ma demeure.
Rien ne présage encor notre lune de miel;

C'est l'éclair qui nous luit, et non pas l'arc-en-ciel.
Sur vous, sur ces forêts, sur notre cher village
S'amasse et va gronder un formidable orage.
Notre sage pasteur n'agit pas au hasard;
Je te parle en son nom et je viens de sa part;
Voici que des soldats, sous un chef dur et sombre,
Vers le bourg, disait-il, marchent en très grand nombre.
Comment feront, là-haut, pour éviter leurs coups,
Tous ces pauvres enfants, traqués comme des loups? »

Pierre sourit et dit: « Viennent l'homme et sa bande!
La montagne est bien haute et la forêt bien grande!
Fussent-ils plus de mille à fouiller dans nos bois,
Nos sapins sont encor plus nombreux mille fois.
Nous y pourrons braver les hordes qu'on nous lance,
Rien qu'en leur opposant cette ombre et ce silence.
Vers nos derniers sommets, s'ils nous suivent trop loin,
Nos rocs, pour les broyer, descendront au besoin.
Chaque arbre des sentiers recélera sa foudre.
N'avons-nous pas, comme eux, du plomb et de la poudre?
Partout, n'avons-nous pas d'invisibles amis?
Un aide nous viendra des échos endormis;
Les vents nous parleront une langue secrète,
Conseillant aux bannis l'attaque ou la retraite.
Pâtres et bûcherons, les forêts, les oiseaux,
Tout conspire avec nous, jusqu'aux chiens des hameaux.
Je ne crains sur ces monts soldats ni capitaines;
Une force m'y vient du granit et des chênes.
La terre où je suis né ne me trahira pas;
Je me sens secouru par elle, à chaque pas.
Tant que ces vieux rochers se tiendront sur leur base,
J'y resterai debout, si le ciel ne m'écrase!

Mais qu'un seul jour, traîné dans un exil fatal,
Je respire un autre air que ce bon air natal,
Que je cesse de voir, là-bas, nos plaines grises,
De compter par leurs noms ces bourgs et ces églises,
De me dire, en songeant à ma mère, au manoir,
J'y serai, s'il le faut, et j'y mourrai, ce soir;
J'entendrai dans mon cœur si Pernette m'appelle,
Je veillerai d'ici sur son père et sur elle...
Qu'on m'arrache au pays, à ma vieille maison,
Qu'on me donne un palais, un camp, une prison,
Alors, chef ou soldat, que la mort me délivre,
Je ne suis plus un homme, et je ne veux plus vivre! »

Heureuse de le voir, dans ces lieux faits pour lui,
Si ferme à supporter le péril et l'ennui,
La vierge résolut, en s'armant de courage,
De lui dévoiler tout, la ruine et l'outrage;
Elle commença donc :

« Si, du haut des rochers,
Tu vois jusque chez nous, en comptant ces clochers,
Sache que sous mon toit la famille est complète;
C'est là qu'il faut chercher ta mère avec Pernette;
Nous n'aurons qu'un foyer pour mieux parler de toi.
Le tien était tombé sous leur méchante loi;
Car, ne pouvant saisir, tuer le réfractaire,
On chasse les parents du chaume héréditaire.
Les murs sont démolis, le sol est ravagé,
Et, s'il perd un soldat, l'empereur est vengé! »

Pierre entendit : ses yeux d'un fauve éclair brillèrent
De son front, de son cou les veines se gonflèrent;

Entre ses doigts crispés trembla légèrement
Son fusil; il garda le silence, un moment.
Puis, d'une voix tranquille et sans parole amère :

« Béni soit Dieu qui donne une fille à ma mère,
Et, bornant de mon cœur l'inquiet horizon,
L'enferme tout entier dans ta seule maison !
Ma mère avec orgueil vit chez ma fiancée;
Nous n'aurons plus qu'un toit n'ayant qu'une pensée;
Et, quand je t'y suivrai, j'y serai tout joyeux
D'y voir naître mes fils où naissaient tes aïeux.
Un jour nous reviendrons à des labeurs prospères.
Je veux faire œuvre d'homme ainsi qu'ont fait nos pères;
Heureux ou malheureux, je me sens assez fort
Pour aider de ma main ou combattre mon sort.
C'est un lâche, il n'est bon qu'à servir sous des maîtres,
Celui qui laisse choir le toit de ses ancêtres;
Qui ne sait ajouter, par son propre travail,
Un arbre à leur forêt, un bœuf à leur bétail;
Qui d'un arpent de pré n'élargit pas leur terre
Et s'assied sur leur mur sans y mettre une pierre.
Mon toit s'est écroulé sous les coups des méchants;
Pour me racheter d'eux j'ai dû vendre mes champs;
Mais je rebâtirai plus solide et plus grande
Notre antique maison, afin que j'y commande.
Je veux être un aïeul et fonder à mon tour,
Et les fils de nos fils me béniront un jour. »

Pernette rayonnait! Admirer ce qu'on aime,
N'est-ce pas un triomphe, une fierté suprême!
Elle dit :

« Je savais, ami, ce que tu vaux
Lorsque je t'ai choisi parmi tant de rivaux.
Mon Pierre est un vaillant! Bienheureuse est la femme
Qui trouve en son époux honneur et force d'âme;
Qui, soumise à sa loi, peut, en obéissant,
S'appuyer sur un cœur si juste et si puissant!
Je t'ai pris à jamais pour maître; et je me vante
D'être mieux qu'une reine en restant ta servante.
Je t'aime d'un amour et de fille et de sœur
Dont je ne puis sonder l'ivresse et la douceur.
Toi, le gai compagnon de mes jeunes années,
A travers tous ces jeux où nos amours sont nées,
Toi, si joyeux, si jeune et de si doux aspect,
Tu me remplis souvent de crainte et de respect!
Lorsqu'à ton bras, feignant quelque frivole envie,
J'ordonne en souriant et je me vois servie,
Dans la folle gaîté qui s'échange entre nous,
Parfois, je me sens prête à tomber à genoux.
Peut-être que mon cœur, plus soumis à l'usage,
Devrait, même à tes yeux, se voiler davantage;
Mais, si je me taisais, dans tes jours attristés,
Quelle voix te dirait ces douces vérités,
Écarterait d'un mot tout le fiel qui t'abreuve?
Qui donc viendrait en aide à cette longue épreuve?..
Mais laissons le malheur s'épuiser dans son cours
Et restons enlacés fermement, pour toujours. »

Debout, en plein soleil, sur une roche étroite,
Pierre vers l'orient étendit sa main droite,
Et, prenant les forêts et les cieux à témoins,
Il dit :
« Va, de ton cœur, je n'espérais pas moins;

Dieu me l'a grand ouvert et je l'ai su connaître.
J'y lis mieux qu'en moi-même et plus avant peut-être;
Et, comme il n'en est pas d'aussi doux, d'aussi pur,
Nul ne sait mieux aimer et d'un amour plus sûr.
Mon exil peut durer; mon errante existence
Fatiguera ces monts sans lasser ta constance.
Attisant le foyer, ou filant sur le seuil,
Pernette m'attendra, près de ma mère en deuil.
Je compte sur sa foi, plus solide et plus forte
Que le granit sacré du rocher qui me porte.
La terre où je suis né me fermera ses bois,
Leurs feuilles tomberont et renaîtront cent fois,
Les sources tariront ou fuiront de ma lèvre,
Avant que de son miel ton amour ne me sèvre;
Et ce sol, pas à pas repris par un vainqueur,
Me manquera plutôt que ton cœur à mon cœur. »

C'était un de ces jours de lumière si pure
Que l'œil jusqu'à Dieu perce à travers la nature;
On respire avec l'air l'espérance et la foi,
Sur ces vives hauteurs où l'homme se sent roi.
Le vent léger et frais, l'odeur de la résine,
Les intimes rumeurs de la forêt voisine,
Les lointains entrevus, là-bas, à l'orient,
Un éclair d'infini qui passe en souriant,
Tous ces flots de musique et de couleur intense
Dans nos flancs élargis centuplent l'existence.
On se sent un pouvoir égal à tout désir;
On tendrait vers les cieux la main pour les saisir;
Et l'on croit, dans son cœur qui se gonfle et ruisselle,
Que l'on va concentrer la vie universelle.

Or, planant au-dessus des splendeurs de ce jour,
Dans cet autre infini qui se nomme l'amour,
Puisant l'oubli des maux à ces deux sources saintes,
Ces âmes de vingt ans firent trêve à leurs craintes;
Sans nul souci des lois et des hommes pervers,
Ils ne voyaient qu'eux seuls et Dieu dans l'univers.
Tout leur semblait ami, tout de joyeux présage.
L'espoir se fait si vite accueillir à cet âge,
Et le cœur, appuyé sur un amour certain,
Se croit si sûr de vaincre et l'homme et le destin!
Les soldats menaçants et les luttes prochaines,
Tout fut vite effacé par la mousse et les chênes,
Par les petites fleurs qu'ils cueillaient autrefois,
Par les rochers témoins de leurs jeunes exploits;
Et, se livrant à Dieu sans nulle défiance,
Ils revinrent aux jours de leur paisible enfance.

Ils erraient à loisir sur les monts sinueux,
Tout leur passé riait et s'éveillait en eux,
Pierre disait :
« C'est comme à l'un de nos dimanches,
Je te revois petite avec tes jupes blanches,
Quand nous jasions tous deux, à l'abri des buissons,
Parlant de nos oiseaux, des chiens, de nos leçons.
Ton père nous menait visiter ses récoltes;
Nous essayions, parfois, de joyeuses révoltes,
Grimpant au loin, pillant, sur le bord du sentier,
Et la blanche aubépine et le rouge églantier. »

Pernette poursuivait :
« Et plus tard, grande et fière,
Je suivais mon chasseur des prés à la bruyère,

Non sans un peu trembler des coups que j'admirais.
Tous ces pauvres oiseaux, comme je les pleurais!
Et nous allions ainsi, par nos deux héritages,
Entraînés chaque jour vers de plus hauts étages,
Jusqu'aux bois de sapins jadis fermés pour nous
Par la vague terreur des lutins et des loups.

— Mais la douce saison est enfin commencée
Où la petite sœur devint la fiancée,
Et se promit à moi dans un aveu charmant,
Dit Pierre, en la baisant sur le front, tristement.
Et nous allions plus haut tenter nos escalades;
Nos deux amis, souvent, guidaient ces promenades.
Et le savant docteur, mêlant l'étude au jeu,
Nous enseignait à lire au grand livre de Dieu,
Nous disait les amours et les vertus cachées
Des plantes dans l'herbier avec art desséchées,
Et comment on applique à mille soins divers
Le bienfait de leurs sucs gardés de longs hivers.

— Quels bouquets, dit Pernette, ou plutôt quelles gerbes
Nous rapportions tous deux, rameaux, fleurs, longues herbe
C'était à qui ferait la plus ample moisson,
Mêlerait plus de rire à la grave leçon;
A qui d'un œil plus vif et d'un pied plus alerte
Pousserait plus avant, là-haut, sa découverte;
Et c'était souvent moi — nous avons un témoin —
Qui trouvais la fleur rare et grimpais le plus loin. »

Et Pierre en souriant :
« Oui, le plus beau trophée
Ornait ce front de reine et cette main de fée,

Grâce au vaincu joyeux qui s'empressait encor
D'apporter son tribut pour grossir ton trésor...
Mais voici les rochers que nous ne passions guères,
Et nous avons franchi nos anciennes frontières.
Dans mes États nouveaux entrons; viens sans effroi,
Et connais ces hauts lieux dont le proscrit est roi. »

Sous les sapins, d'abord, ils virent les retraites,
Les huttes de rameaux et les grottes secrètes
Où campaient sous leur chef ses libres compagnons,
Tous enfants du pays, tous connus par leurs noms.
Et, propice à chacun, la jeune messagère
Louait les vieux parents, la promise, la mère.

Puis ils montèrent seuls à ce plateau désert,
Ondulant sur nos monts comme un océan vert.
Tels que de noirs clochers au-dessus des bruyères,
Là, des volcans éteints surgissent les cratères,
Et les blocs de basalte en leurs entassements
Simulent, tout à coup, d'étranges monuments.
Là, dominant au loin la déserte étendue,
Pierre-sur-Haute * en fleurs lève sa tête ardue,
Réservoir des torrents et des ruisseaux discrets
Où s'abreuvent tes fils, cher pays de Forez!
Qui montera là-haut verra tout un royaume,
Tout le pays gaulois du mont Blanc au mont Dôme.

Des aigles au grand vol ce lieu reste ignoré,
Mais l'alouette et moi le tenons pour sacré;
C'est vers lui qu'éveillé par l'humble cornemuse,

* La plus haute cime des montagnes du Forez.

Enfant, je m'élançai pour adorer la Muse.
Viens, ô Muse sans nom qui fais là-haut ton miel,
Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel,
Vierge au front ceint d'airelle et de bruyère rose,
Muse iuvisible à tous et qui vois toute chose!
Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,
Les larges horizons qu'embrasse ton regard,
Et, pour voler plus près des antiques modèles,
Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'ailes.
Le premier je t'invoque en ces chastes déserts;
Que ta virginité s'atteste dans mes vers.
Fais circuler, toujours, à travers ma pensée,
L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,
Et la salubre odeur des pins de nos sommets
Qui suscite la vie et n'enivre jamais.
D'autres iront cueillir, sous des soleils torrides,
Les savoureux trésors des jardins Hespérides,
En des lieux où l'aspic rampe sous les gazons,
Où les fruits éclatants cachent de vils poisons;
Moi, sur le maigre sol de tes âpres domaines,
Je ferai des moissons plus pauvres, mais plus saines;
Rien de bas et d'impur ne me suivra chez toi
Et j'y marcherai seul et libre, comme un roi.
Viens! et donne à mes vers, à mes sobres images,
Un solide support fait de maximes sages;
Que le parfum en fasse oublier les couleurs;
Qu'on devine le roc sous le velours des fleurs;
Que dans l'érable ou l'or, selon ta fantaisie,
De l'antique sagesse ils cachent l'ambroisie;
Qu'enfin, dans tout ce livre, honnête et bienfaisant,
L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent!
C'est lui qui, ce jour-là, sous un ciel tout de flammes,

Ravivait la candeur de ces deux fraîches âmes;
Et, dans ce beau désert, loin de tout œil humain,
Les guidait l'un par l'autre et leur donnait la main.
Ils allaient, ignorant quels radieux complices
Mêlaient au doux revoir ces intimes délices,
Goûtant, à leur insu, la haute volupté
De se parler d'amour devant l'immensité.
Et Pernette disait :
« Sommes-nous sur la terre?
Est-ce toi que je vois, toi que j'écoute, ô Pierre?
Je t'aime en ce désert d'un amour tout nouveau;
Jamais je ne t'ai vu si puissant et si beau;
Jamais je n'ai senti, comme sur ces bruyères,
Mon cœur tout débordant d'espoir et de prières;
Jamais, jusqu'à ce jour, Dieu dans notre amitié
Ne m'a si bien paru s'être mis de moitié.
Par moments, je me crois à l'église : il me semble
Que nous y sommes seuls, agenouillés ensemble;
Que les cierges, pourtant, l'illuminent encor;
Que l'encens fume au pied du tabernacle d'or;
Que le prêtre est absent, et, sous la voûte antique,
Que d'invisibles voix achèvent le cantique. »

Pierre lui répondait :
« Nous sommes devant Dieu
Enchaînés l'un à l'autre, à jamais, en tout lieu!
Il ordonne à nos cœurs, bénis de sa rosée,
L'éternelle union par les lois refusée.
Ici-bas, ni là-haut, quel que soit l'avenir,
Rien n'aura séparé ce qu'il voulait unir.
Nous sommes mariés comme le sont les anges;

Ce contrat nous invite à des douceurs étranges;
J'oublie avec ardeur, sur ce chaste sommet,
Ce qu'il nous interdit dans ce qu'il nous permet.
J'ai droit de m'enlacer à ton âme immortelle,
De l'attirer sur moi, de m'appuyer sur elle,
D'entrer dans ses douleurs et de les partager;
De l'avoir pour refuge à l'heure du danger;
De cueillir, sans remords, ses pleurs ou son sourire;
De tout entendre d'elle, heureux de tout lui dire :
Et, dans cet infini, comme au ciel les élus,
Ayant tout, j'ai le droit d'espérer encor plus!

— Oui, Dieu nous a donné, dit sa vive compagne,
Un jour de paradis dans ce coin de montagne.
Notre plaine est si loin qu'on se croirait aux cieux;
Tout un monde nouveau se révèle à mes yeux,
Et je sens, aux rayons de cette clarté pure,
Comment l'on ressuscite et l'on se transfigure. »

Pierre ajoutait :
« Ce lieu si sévère et si doux,
Nous voudrons le revoir quand nous serons époux.
Fiers de nous reporter au temps de nos épreuves,
Nous y retremperons nos amours toujours neuves;
Et dans l'heureux désert plein de ce souvenir,
Sous les regards de Dieu nous viendrons rajeunir. »

Ainsi, l'air des hauteurs, et l'amour et leur âge
Avec l'oubli du mal leur donnaient le courage;
Ils s'emparaient tous deux de l'avenir lointain,
Comme si le présent, hélas! était certain.
Les hommes et le monde et ses lois insensées,

Disparus de leurs yeux, sortaient de leurs pensées.
Ils marchaient seul à seul et, durant tout un jour,
Rien n'exista pour eux qu'eux-mêmes et l'amour.
Un tel jour brille au loin, à travers les ans sombres,
Comme un lac pur au sein des forêts pleines d'ombre,
Aux fentes d'un cachot, comme un pan de ciel bleu,
Porte ouverte à l'espoir pour voler jusqu'à Dieu.

Tandis que leur amour, promené sur les cimes,
Aux splendeurs du dehors mêlait ses voix intimes,
L'heure au pied trop rapide et maintes fois trop lent
S'éloignait de midi sur l'horizon brûlant ;
Aux promeneurs lassés faisant, après leur course,
Désirer le repos, l'ombre et l'eau de la source.

Au bord d'un large puits qu'abrite un rocher noir,
Sous les pins et les ifs ils revinrent s'asseoir;
Et tandis que Pernette un moment s'y repose,
Vers le camp, bien muni de pain, de toute chose,
Il court ; de ses amis l'art joyeux et frugal
Avait du jeune chef préparé le régal.
Bientôt près de la source il vida la corbeille.
Or, durant ce temps-là, Pernette, active abeille,
Butinait sur le sol sans épargner ses pas :
Fraise, airelle et noisette égayaient le repas.
Et le petit panier aux deux anses légères
Qui court si loin, au bras des bonnes ménagères,
En quittant la maison, porté sous le manteau,
N'avait pas oublié conserves et gâteau :
Ce fin gâteau, plié d'une blanche serviette,
Que Pierre aime si fort, que fait si bien Pernette!
Pétillant comme un vin, fraîche comme un glaçon

La *Fonfort* * leur offrait sa piquante boisson,
Qu'aiguisent mille sels qu'un léger gaz amorce,
Eau propice à la soif et réparant la force.

Ainsi coula pour eux, dans ce vert paradis,
Le goûter, aussi long, aussi gai que jadis.
Rire, projets charmants, douces taquineries
Brodaient, comme autrefois, les longues causeries;
Si bien qu'à ce soleil, dans leurs cœurs éblouis,
Les sinistres pensers s'étaient évanouis.

De larges blocs moussus, d'où l'eau filtre et s'échappe,
Leur offraient et le banc et la table et la nappe,
Et de la source heureuse encadraient le miroir,
Les conviés souvent s'y penchaient pour s'y voir;
Le ciel s'y reflétait tout bleu, pur de nuages,
Et de son vif azur bordait ces deux visages.
Des lèvres et des yeux mille signaux charmants
Couraient sur ce cristal entre les deux amants.
Tout à coup, le miroir s'agite : une tempête
Dans l'étroit océan frémit sous chaque tête;
Un fluide animé, montant du fond de l'eau,
Efface en bouillonnant le gracieux tableau.
Alors, on s'écriait ! L'œillade et le sourire
Se disaient de plus près ce qu'ils avaient à dire;
Les deux fronts se touchaient, mieux que sur le flot clair;
Et les baisers cessaient de se perdre dans l'air.

Quand le soleil, doublant l'ombre qui se projette,
Ordonna le retour à la sage Pernette,

* Nom populaire des sources d'eau minérale et gazeuse très communes dans le Forez.

Ils partirent légers, sans larmes, pleins d'espoir ;
Comme s'ils étaient sûrs, demain, de se revoir,
Comme s'ils avaient là, près de cette fontaine,
Leur pain de chaque jour et leur table certaine,
Comme s'ils avaient vu, sous ces arbres heureux,
Un autel nuptial déjà dressé pour eux.

Jusqu'aux chemins frayés, bornes de son empire,
Pierre s'aventura, heureux de la conduire;
Il dépassa les champs perdus le long des bois
Où le seigle aux genêts succède quelquefois;
Puis, l'ornière des chars lui marqua les limites
Des douces régions au proscrit interdites.

Ils laissaient le soleil et les monts derrière eux.
L'astre, à demi couché, jetait ses derniers feux;
L'ombre des voyageurs, oscillant sur le chaume,
S'allongeait à leurs pieds comme un vague fantôme.
Pernette, l'ayant vu, s'arrêta brusquement,
Tressaillit et serra le bras de son amant.
Pierre sentit au cœur quelque chose de sombre,
Mais sourit, et lui dit : « As-tu peur de ton ombre? »
Et, la baisant au front, ajouta « C'est le lieu
Où sera le revoir que nous promet l'adieu. »

L'adieu se fit, profond, muet, dans une étreinte.
Sous les fleurs de ce jour avait dormi la crainte;
Mais chez la douce enfant elle éclatait soudain,
Dès qu'ils eurent franchi le seuil de leur Éden.
Les périls oubliés, les ennemis sans nombre
Se dressaient à ses yeux épouvantés d'une ombre.

Il fallut que l'ami, prêt lui-même à pleurer,
Souriant, suppliant, la forçât d'espérer;
Lui montrât, de partout, d'infaillibles présages,
Et, conscrit de vingt ans, parlât comme les sages.
Il finit par ces mots :

« J'ai maint avis secret,
On en sait moins au bourg que nous dans la forêt.
Partant de loin, des lieux où notre sort s'agite,
De bannis en bannis les nouvelles vont vite.
L'homme qui tient sous lui le peuple gémissant
Et qui change l'Europe en une mer de sang,
Celui dont les limiers, chasseurs de chair humaine,
Me traquent dans ces bois et m'ont pris mon domaine,
Chancelant sur ce trône où d'autres vont s'asseoir,
S'écroulera demain, et peut-être ce soir.
Alors, libres et fiers dans le village en fête,
Nous qui l'avons bravé nous lèverons la tête;
Et ses camps, nos forêts, ses cachots noirs et sourds
Rendront leurs fiancés aux filles de nos bourgs;
Les cloches sonneront, et Pierre, sans remise,
Conduira triomphant sa Pernette à l'église. »

Que la joie est facile aux âmes de vingt ans,
Et qu'un triste horizon s'égaye en peu d'instants
Quand parle un amoureux, lui qui sait toute chose,
Et qu'il peint l'avenir, et qu'il voit tout en rose!
Comme on admire en lui l'esprit supérieur,
Et combien ses raisons s'imposent vite au cœur!
Pernette, en l'écoutant, accueillit la lumière;
Elle crut, elle vit tout ce que voyait Pierre.
Souriant de sa peur, elle essuya ses yeux.

Les baisers du départ furent presque joyeux,
Comme ceux que le soir, au hameau, sur la porte,
Donne, et que le matin fidèlement rapporte.

Le retour au manoir s'acheva promptement,
Dans le foyer joyeux flamba le gai sarment;
Bien avant dans la nuit, à sa clarté légère,
Chacun voulait ouïr la vive messagère.
Laissant le coup du soir dans son verre oublié,
Attentif, à son banc Jacques semblait lié;
Pour la première fois, la douce Madeleine
Achevait sans pleurer son écheveau de laine;
Et, malgré maints récits, maints avis différents,
L'espoir contagieux gagna les vieux parents.

Toi, maintenant, sommeil, sur la blanche couchette,
Viens, en un rêve heureux, dans l'âme de Pernette,
Prolonger cet espoir que tu sais embellir;
Quand luira le soleil, peut-être il doit pâlir!
Toi, dont le bras, souvent, pèse aux flancs qu'il caresse,
Sommeil, parfois si dur à la triste vieillesse,
Toi qui, dans les palais, ou les humbles réduits,
De tant de jours cruels fais tant d'atroces nuits,
Ouvre à cette jeune âme un horizon paisible,
Sommeil de l'âge heureux qui rends le ciel visible!
En tableaux pleins de grâce et de sérénité,
Peins-lui les souvenirs de ce jour enchanté.

Sur la place, à travers un peuple qui l'assiège,
Fifres et violons précèdent le cortège.
Il fait soleil : partout des fleurs et des rubans;
Dans la rue, à l'église, on monte sur les bancs;

De fleurs et de rameaux les dalles sont chargées;
Le large plat d'étain verse à flot les dragées;
Le gai carillonneur sonne ses plus beaux airs,
Cloches et pistolets, des cierges, des cieux clairs,
L'encens, l'odeur des pins, le souffle de la brise,
Lès troncs de la forêt, les piliers de l'église,
Hier et demain, mêlés en tout confusément,
Lui versent dans ce rêve un même enchantement.
Pierre est là, sérieux, lumineux, haut de taille,
En costume à la fois de noce et de bataille,
Armé de son fusil, fleuri de son bouquet.
L'autel est un rocher, l'église est un bosquet.
On se met à genoux sur un banc de bruyères.
Des cantiques d'oiseaux terminent les prières.
Mêlé d'azur, de fleurs, de neige et de soleil,
S'étend sur les époux un poêle sans pareil;
Nulles visibles mains ne portent ce nuage;
Le bon curé paraît, des pleurs sur le visage,
Dans une chape d'or, sans poser sur le sol.
Des ramiers a l'entour se croisent dans leur vol.
Il parle, et de ses voix un torrent l'accompagne.
Le soleil va passer derrière la montagne;
Le prêtre étend sur eux ses mains et les bénit;
Le couchant rougit l'herbe et l'autel de granit;
Les cierges sont éteints, le rocher devient sombre,
L'église et la forêt, tout s'efface dans l'ombre,
Le sommeil s'épaissit... Et, du rêve joyeux
En s'éveillant, Pernette avait des pleurs aux yeux.

CHANT CINQUIÈME

L'INVASION

Salut aux fiers sapins, hôtes des lieux rebelles,
Des incultes hauteurs superbes sentinelles,
Seuls vivants, seuls debout sur ces rochers hardis,
Derniers jardins du rêve au labour interdits!
Salut! rocs abrités des tempêtes civiles,
Où n'atteint pas le flot des multitudes viles,
Où dorment les proscrits des peuples et des rois,
Et d'où la liberté s'élança tant de fois!

Là, rangés en conseil, comme leurs aïeux celtes,
Autour des troncs sacrés, non moins forts, non moins sveltes,
Nos conscrits entouraient, dans l'ombre et sous le vent,
Leur vieux docteur pareil au druide savant.
De son grand cœur, troublé de sentiments contraires,

Ses paroles sortaient moins vives et moins claires :
Il annonçait des jours prévus et souhaités,
Mais le rire avait fui de ses yeux attristés.

« Mes enfants, disait-il, vos mères sont en joie :
Du sanglant recruteur vous n'êtes plus la proie :
Vous n'irez pas mourir, loin du pays natal,
Écrasés sous le char de cet homme fatal.
Ses sauvages décrets tombent avec lui-même ;
Vos fronts ne portent plus son cruel anathème ;
Rentrez dans vos maisons, vous n'êtes plus proscrits ;
Rendez votre labeur à nos champs appauvris.
Quittez ces fusils vains ! reprenez vos charrues.
Dieu ramène chez nous des fêtes disparues.
Nos hameaux vont revoir leurs enfants dispersés,
Et l'autel tout joyeux attend les fiancés.
Des paroles de paix volent de bouche en bouche.
Des soldats sont venus, qui n'ont rien de farouche ;
Étrangers et vainqueurs, ils s'offrent pour amis ;
Opprimés comme vous, comme vous insoumis,
Délivrés comme vous de l'oppresseur du monde,
Leur victoire est la vôtre ; elle sera féconde.
Donc, sous nos toits exempts de honte et de dangers
Supportons sans orgueil ces hôtes passagers. »
Il dit ; puis il ajoute, ému dans son langage,
Maints détails, maints conseils dictés par un cœur sage,
Sur les signes du temps, sur ces fils de nos rois
Oui nous rendaient la paix et de plus douces lois ;
Sur l'avenir que nul n'entrevoyait naguères
Et qui s'ouvrait au monde après ces lourdes guerres.

Pierre, ayant écouté, restait silencieux.

Dans l'immobile aspect de son corps, de ses yeux,
Son esprit tourmenté qui creuse et se consulte
Trahissait les efforts d'un grand travail occulte,
Et le ferme vouloir d'accomplir, malgré tout,
Son dessein, quel qu'il fût, et d'aller jusqu'au bout.

C'était, pour lui, l'instant où s'ouvrent les deux voies,
L'une d'âpres combats, l'autre de molles joies;
Nul devoir absolu n'ordonnait de choisir
La route ardue au lieu du facile plaisir.
Libre, enfin, il pouvait tenir la foi promise :
Pernette l'attendait, souriante, à l'église.
Sans doute, à de moins fiers, à de moins généreux,
L'honneur lui-même aurait conseillé d'être heureux.

Mais il est de ces cœurs naïfs et magnanimes
Portés à leur insu vers les fautes sublimes :
Au prix de maints dangers, quand, proscrit, pauvre, errant,
Pierre avait refusé ses bras au conquérant,
De nos soldats nombreux forçant la lassitude
Cet homme répandait au loin la servitude;
Ses drapeaux triomphaient; les enfants du pays
Étaient envahisseurs et non pas envahis.
Voilà que le torrent, refoulé dans sa course,
Porte chez nous la guerre et remonte à sa source;
Et Paris étonné voit, sans croire à ses yeux,
Le Scythe impur campé sur le sol des aïeux.

Pour nous tous, ô Français, souvenir plein de rage,
La terre maternelle a subi cet outrage!
C'est le crime d'un homme, il n'en subsiste rien;
Mais la haine en doit vivre au cœur du citoyen.

Que d'affronts au foyer sous l'ardoise ou le chaume.
Après ce grand affront fait à tout le royaume!
Faudra-t-il donc subir, muet, pâle et tremblant,
Les caprices hautains du Barbare insolent?

Mais Pierre avait au cœur, exaltés dès l'enfance,
Tous les nobles orgueils qu'un tel servage offense;
Il avait respiré deux âmes à la fois,
Les leçons du vieux prêtre et la fierté des bois.
Chez lui, l'amour du sol et du clocher rustique
S'ornait des souvenirs de l'héroïsme antique.
Il avait lu, transcrit de ses robustes mains
Vos sublimes conseils, précepteurs des humains!
Ces grands vers qui, trouvant quelques âmes dociles,
Nous poussent du côté des vertus difficiles.

Un rapide combat se livra dans son cœur;
Il en sortit navré, mais il était vainqueur;
Et d'un accent profond :

« Certes, je hais cet homme
Comme je hais le mal, de quel nom qu'il se nomme;
Et, de mes faibles mains, je voudrais ardemment
Être pour quelque chose en son écroulement!
Aussi, c'est pour moi-même une injure soufferte
De voir d'autres que nous triompher de sa perte,
D'avoir des alliés dans l'œuvre d'aujourd'hui...
Sa chute est une affaire entre la France et lui!
Lui l'insolent orgueil, nous la fierté rebelle,
Nous devons seul à seul vider notre querelle,
Arrière l'étranger, ce vainqueur de hasard!
De ma juste vengeance il me prend une part.

Cet homme doit tomber! mais soyons-en la cause!
Du sort de mon pays que mon peuple dispose.
Nous seuls du Corse impur sommes les vrais vainqueurs;
Son joug était brisé déjà dans tous les cœurs,
Il régnerait encor, malgré vous, invincible,
Si nous l'avions voulu de ce vouloir terrible
Dont l'Europe a subi l'indomptable vertu,
Quand pour la liberté la France a combattu!
La guerre a fait ce trône, elle peut le défaire;
Il n'a pas dans le sol sa force héréditaire;
Qu'il en soit rejeté par le peuple en courroux,
Mais que nul étranger ne commande chez nous!
Cette terre est à nous, faite par nos ancêtres;
Nous y devons, comme eux, vivre et mourir en maîtres;
Nous seuls avons le droit d'en barrer le chemin,
D'y marcher librement, les armes à la main;
Nous n'y devons souffrir, debout à cette place,
De chefs et de soldats que ceux de notre race;
Et nul dans nos maisons ne doit trouver accueil
Sans déposer, d'abord, son glaive sur le seuil.
Savons-nous quel dessein, de leurs cités lointaines,
Pousse vers nos hameaux ce flot de capitaines?
Ce n'est pas notre honneur qu'ils y viennent venger;
S'ils se disent amis, leur dire est mensonger.
Moi, je n'accepte pas cette alliance altière;
Je leur tendrai la main, mais hors de ma frontière,
Quand ma terre écartant des voisins mal venus
Ne verra plus flotter ces drapeaux inconnus.
Tant qu'ils osent camper sur le champ de mes pères,
Je maudis, je combats ces hordes étrangères!
Souffrirez-vous, amis, des hôtes oppresseurs
Dormant sous votre toit et servis par vos sœurs?

Moi, plutôt que de voir, au foyer qui s'indigne,
Pernette leur verser le vin de notre vigne,
Et ces chefs lui sourire, et ma mère, humblement,
Pétrir pour leur festin le beurre et le froment,
J'irais seul assaillir l'odieuse cohorte,
Du logis profané je briserais la porte,
Et, la torche à la main, de ces maîtres impurs
Par le fer et le feu j'affranchirais nos murs.
Si vous sentez au cœur quelque chose qui vibre,
Une haine, un amour, le besoin d'être libre,
Si nous voulons prouver qu'à l'abri de nos bois,
Lorsque nous avons fui, bravant d'injustes lois,
Fiers entre tous, bien loin que le cœur nous défaille,
Nous avons craint l'exil et non pas la bataille,
Rentrons dans nos hameaux, les armes à la main;
Envers et contre tous frayons-nous un chemin,
Et chassons l'étranger qui prétend faire grâce
En nous laissant chez nous reprendre notre place. »

Maints avis commençaient de jaillir à la fois;
D'un geste le vieillard contint ces jeunes voix;
Il dit :
« Sachons mêler clairvoyance et courage,
Et regardons, amis, plus loin que le village.
C'est là-bas que se forme, en de noirs horizons,
L'essaim d'envahisseurs qui remplit nos maisons :
Avant notre humble bourg ils ont soumis la ville.
Qu'on écrase un frelon, il en reviendra mille,
Ardents à nous punir de ce coup généreux
Que la grande cité n'osa tenter contre eux. »
Alors le jeune chef :

« Eh bien, qu'on nous imite!
L'insolent visiteur disparaîtra bien vite.
Qu'on s'indigne avec nous de cet affront commun,
Et tous seront sauvés par l'effort de chacun.
Que le moindre clocher sonne le glas d'alarmes;
Que chacun sous son toit se dresse avec ses armes;
Que tout hameau lointain vierge de l'étranger
Coure au-devant du flot qui nous veut submerger;
Que dans un mur vivant bloc à bloc on se serre;
Qu'un grand orage humain se soulève de terre,
Et, comme nos aïeux l'ont su faire autrefois,
Qu'il pousse devant lui les rochers et les bois!
Que tout homme jaloux d'une sœur, d'une femme,
Ayant à lui son champ et sa fierté dans l'âme,
Que tout chef d'une race et tout enfant pieux
Qui sait sous quel gazon reposent ses aïeux,
Jurant de recouvrer cette place usurpée,
Frappe un coup de sa faux, s'il manque d'une épée!
Et, certes, nous verrons ces torrents d'ennemis
Des villes et des bourgs promptement revomis,
Et nous redeviendrons, d'insultés que nous sommes,
Libres, maîtres chez nous, comme il sied à des hommes. »

Les yeux du vieil ami brillèrent un moment;
Puis, secouant la tête, il reprit tristement :

« Quels vengeurs reste-t-il aux campagnes désertes?
La terre sera longue à réparer ses pertes.
Est-ce avec des vieillards, des femmes, des enfants,
Que vous repousserez ces soldats triomphants?
La guerre a dévoré toute notre jeunesse.
D'où crois-tu qu'un essaim de vaillants nous renaisse?

Épuisant notre sève en ses longues fureurs,
Le Corse nous a pris nos derniers laboureurs.
Quels bras armerez-vous du fer de nos charrues,
Contre ces légions incessamment accrues?
Quand tu soulèverais, des fermes aux châteaux,
Tout ce qui peut brandir la massue ou la faux;
Quand les rochers, contre eux, jailliraient de la terre,
Opposant vainement ta fronde à leur tonnerre,
Tu n'entamerais pas l'airain de leurs canons...
Vous seriez brisés tous, sans que l'on sût vos noms. »

Le jeune homme éclata, s'écriant : « Que m'importe
Si, ma cause étant juste, une autre est la plus forte!
Je vais mon droit chemin, je ne veux rien prévoir.
Mon âme, en moi, me dit que je fais mon devoir.
Qui sait? un coup frappé par une main hardie
Peut des plus vils cailloux tirer un incendie.
Peut-être un feu sacré, dans le sol endormi,
Doit, en s'y réveillant, dévorer l'ennemi!
Si j'ai su l'allumer, qu'importe que j'en meure!
Un affront a souillé ma race et ma demeure;
Tout mon cœur a frémi de voir sur notre seuil
Un hideux étranger debout dans son orgueil.
Je ne souffrirai pas, moi vivant, que l'on dise
Que j'ai laissé servir ma mère et ma promise,
Qu'un maître ou qu'un rival m'a causé de l'effroi,
Et qu'un soldat stupide a commandé chez moi.
Aux armes! que l'issue en soit heureuse ou triste,
Mon cœur parle trop haut pour que je lui résiste,
Il m'ordonne d'agir et d'aller où je vais...
Sentez-vous comme moi, faites comme je fais! »

Les cœurs avaient reçu l'étincelle guerrière
Et ce cri s'éleva :
« Nous ferons comme Pierre !
Nous vivrons, nous mourrons sous son commandement. »

Et tous les bras levés confirmaient ce serment.

Et le vieillard se tut, sachant qu'il est des heures
Où le cœur en remontre aux têtes les meilleures;
Et, gardant ses conseils pour une autre saison,
Au cri venu de l'âme il soumit sa raison.

Il connaît bien d'ailleurs, l'ayant formé lui-même,
L'indomptable vouloir du jeune chef qu'il aime.
Puis il goûte en secret le dessein qu'il combat;
Des mêmes passions il sent son cœur qui bat.
Car, sous les jougs divers que la foule tolère,
Lui, toujours, a frémi de honte et de colère;
Et, le despote à bas, il s'agit de venger
L'affront qu'imprime au sol la main de l'étranger.

Or, sans autre discours — la parole étant vaine
Quand l'âme est résolue et l'action prochaine, —
Mais, longs à s'embrasser, à se serrer la main,
Pierre et le bon docteur se dirent : « A demain ! »

Guettant l'heure propice au grand coup qui s'apprête,
Le jeune chef veillait dans la forêt discrète.

L'ardent vieillard, béni du peuple des hameaux,
Reprit sa course active à soulager les maux;
Semant sous chaque toit ses paroles habiles,

Il disposait les cœurs à des œuvres viriles.

Le foyer des amis l'attendit tout le soir,
Et son retour, hélas! y trompa leur espoir.
Il rentrait seul!... Pourtant il avait, ô chimère,
Promis l'époux, le fils, à l'amante, à la mère!
Il prédisait à tous la paix, un âge d'or!...
L'homme au sceptre sanglant régnerait-il encor?
Quel danger imprévu, quelle entrave nouvelle
Retient l'absent chéri loin du seuil qui l'appelle?
Les questions volaient autour du vieil ami.
Lui, contre leur assaut par avance affermi,
Grave, mais d'un ton fait pour écarter la crainte,
Vanta le jeune chef et leur dit tout sans feinte,
Annonça le combat contre les étrangers.
Ne cachant ni l'honneur du coup ni ses dangers.

Un cœur de mère en vain comprime ses alarmes,
Rien n'est plus claivoyant que ses yeux sous leurs larmes ;
D'un regard infaillible, en l'acceptant de nous,
Elle juge un espoir qu'elle implore à genoux.
Hier, tous étaient joyeux, la paix était certaine...
Un indicible effroi durait chez Madeleine.
De sa longue douleur, plus légère un moment,
Elle reprit le poids sans nul étonnement,
Et son deuil, sous le coup que le sort lui renvoie,
Resta silencieux comme l'était sa joie;
Forte et pieuse, au fond de son cœur qui se fend
Elle ne blâma point son téméraire enfant.

Dans l'âme de Pernette un aussi grand courage
S'exaltait dans l'espoir compagnon de son âge.

Fière de ce vaillant qui possédait son cœur,
Elle ne doutait pas de le revoir vainqueur :
Pierre est toujours certain d'accomplir ce qu'il ose ;
Dieu ne saurait faillir à cette juste cause !
Et la vierge au front pur, debout comme un guerrier,
Semblait prête à combattre au sortir de prier.

Le soldat rayonnait aux ardeurs de sa fille.
Lui seul, depuis trois jours, attristait la famille;
Sombre, le vieux coursier rongeait tout bas le mors;
L'espoir de ce grand coup l'allégea d'un remords.

« Enfin, dit-il, voilà que nos fils sont des hommes !
Ils sentent comme moi cet opprobre où nous sommes.
Des soldats étrangers sont maîtres du pays !
Non, je ne veux plus voir, dans nos bourgs envahis,
Ces habits odieux, ces sabres qu'on y traîne !
Ils fuyaient devant nous, conscrits armés à peine !
Marchons ! donnons la chasse à ces vils animaux;
Il suffira contre eux des fourches et des faux.
Qu'on sonne le tocsin, que Pierre nous commande;
Moi, soldat de Moreau, je serai de la bande ! »

Le sort était jeté, chacun de nos amis
Aux soins accoutumés se fut bientôt remis.

Offrant la lourde broche au sarment qui pétille,
Veillant à tout, passant du rosaire à l'aiguille,
La mère au coin du feu, sobre de longs discours,
Travaillait et priait, triste comme toujours.

Prompt à suivre son cœur, malgré sa tête grise,

Le médecin jugeait au fond leur entreprise,
Mais, tout heureux d'agir, retrouvait à la fois
Sa bonté joviale et son esprit narquois;
Et, pour rompre le cours de toute sombre idée,
De mille mots piquants harcelait l'accordée.
Pour son office à lui, dans l'œuvre de demain,
Il dispose à l'écart ce qu'il a sous la main;
Et, par lui, la maison voit s'envoler loin d'elle
Les noirs pressentiments que sa gaîté flagelle.

Jacques, prêt à l'assaut du Cosaque hideux,
Fourbissait dans un coin son fusil de l'an deux.

Pernette offre à chacun son aide intelligente
Et va de l'un à l'autre, accorte et diligente,
Portant son vif esprit, son cœur que rien n'abat,
Des travaux du ménage aux apprêts du combat.

C'est ainsi, chaque porte étant bien verrouillée,
Qu'entre ces vieux amis se passait la veillée;
Le bon docteur disait:
« Mon poste est près de vous.
N'ayant femme au logis dont le cœur soit jaloux,
N'ayant fille ni fils dont le sort m'inquiète,
Je suis jusqu'à demain l'amoureux de Pernette. »

La nuit marchait; déjà, sur le toit d'à côté,
D'un ton strident et fier le coq avait chanté;
Un taureau matinal mugissait dans l'étable,
Quand le clocher lança le signal redoutable.
Un coup de feu partit... Tous quatre, à ce moment,
Se levèrent d'un bond dans leur tressaillement.

Sur les yeux enflammés les sourcils se froncèrent,
Sans dire un mot le père et l'enfant s'embrassèrent.
Pernette au vieux soldat présenta, d'un bras sûr,
Le fusil consacré debout contre le mur;
Un grand signe de croix arma ces fortes âmes,
Et Jacques s'élança vers le bourg.

Les deux femmes
Tombèrent à genoux; bientôt, se relevant,
L'ouvrage entre elles deux se pressa comme avant.
Fil à fil, sous leurs doigts d'où la neige s'échappe,
La charpie en flocons s'entassait sur la nappe;
Et du rosaire ami le récit alterné
Murmurait vivement sur leur lèvre égrené.

Dans la salle à grands pas, distrait, baissant la tête,
Le docteur songe et va, puis tout à coup s'arrête,
Baise Pernette au front ou lui serre la main,
Répond à leur prière et reprend son chemin,
Scrute, l'oreille au guet, comme au lit d'un malade,
Les bruits et les détours que fait la fusillade.
Il combine, il s'efforce, en maints calculs divers,
D'augurer le succès des siens, ou leur revers.
Enfin, il n'y tient plus! le brave homme s'élance,
Pour le champ du combat déserte l'ambulance;
Car il veut du péril rapprocher le secours.

Or les coups devenaient plus lointains et plus sourds.

A peine il disparut, que la porte rouverte
Rendait un ami sûr à la maison déserte :
Dans le trouble commun le pasteur en éveil

Savait bien où porter et l'aide et le conseil,
Et, contre l'ardeur vaine ou l'effroi des batailles,
Il venait raffermir ses plus chères ouailles.

Là-bas tout allait bien : habilement surpris,
Les étrangers cédaient le bourg à nos conscrits,
Laissant plus d'un cadavre étendu sur la route.
Je ne sais quel fantôme achevait leur déroute;
Ils doutaient de leur force, eux, vaincus tant de fois,
Ils tremblaient de marcher sur le vieux sol gaulois.

Le château regorgeait de captifs pris au piège.
Sur la place du bourg, rentrés à grand cortège,
Les vainqueurs, les proscrits, doublement délivrés,
Des parents, des voisins s'avançaient entourés.
Dans le bruyant orgueil d'un triomphe rustique,
La foule grossissait devant l'église antique.
L'aurore flamboyait sur le clocher vermeil;
Et, sur sa croix de fer, doré par le soleil,
L'oiseau sacré, le coq joyeux de cette gloire,
Semblait battre de l'aile et chanter la victoire.
La jeunesse acclamait son chef aux longs cheveux.
C'étaient de toutes parts des cris, des chants, des vœux :
« Pierre avait tout conduit, aussi vaillant que sage!
Pierre est le capitaine et le roi du village! »
Et, comme en souvenir du sacre d'autrefois,
Tous les bras enlacés lui faisaient un pavois.

Or, quand il descendit de ce trône éphémère,
C'était sur le sol même où le toit de sa mère,
Où les murs des aïeux rasés par l'empereur
De l'homme impitoyable attestaient la fureur.

On reconnut la place, et, du cœur populaire,
Un cri partit mêlé de joie et de colère:
On tenait la vengeance au bout de tant d'affronts!
« Pierre, disaient-ils tous, nous la rebâtirons. »

Mais l'orgueil du combat ayant jeté ses flammes,
De plus tendres besoins s'emparèrent des âmes;
Sous le toit de famille activement orné
Chacun des chers proscrits fut bien vite entraîné.
Les nappes de Noël par les sœurs étaient mises;
Le vin vieux fut versé par les jeunes promises.
Partout c'est triple joie, et l'on fête, à grand bruit,
Les amis restaurés et le tyran détruit,
Et l'étranger vaincu, dans sa terreur subite,
Laissant le pays fier et libre par sa fuite.

Muse des grands sommets et des petits manoirs,
Qui sur le vieux tilleul te poses tous les soirs.
Oiseau des vieux jardins et des vieilles tonnelles,
Muse des prés, des champs, des ruches maternelles,
Si doux que soit ton miel fait des fleurs de nos bois,
Si généreux le sang de la vigne où tu bois,
Si purs que soient tes vers notés sous les charmilles,
Pris aux souffles du ciel, aux voix des jeunes filles,
Devant ce cher logis, avec tous tes trésors,
Tu te sens inégale à peindre ses transports,
Quand Pierre sur le seuil, arrivant hors d'haleine,
Embrassa tout en pleurs Pernette et Madeleine!
L'hymne en nous qui se chante à de pareils instants,
La page qui s'écrit dans les cœurs palpitants,
Nulle main, nulle voix, nul effort du génie,
N'en traduiront jamais l'ineffable harmonie;

Tu peux en esquisser à peine un léger trait,
Car l'âme d'une mère en garde le secret.

Dans le foyer, fêtant le retour d'un convive,
Jaillissait des vieux ceps une clarté plus vive.
Que de joyeux sarments s'étaient là consumés
Sans tirer un rayon des visages aimés!
Ce matin, la splendeur du brasier qui flamboie
N'égale pas des yeux la lumière et la joie:
Le soleil au vitrail éclate en ce moment;
Chaque angle du manoir a son rayonnement;
On lit sur chaque meuble et sur chaque muraille,
Le retour de l'enfant et l'heureuse bataille.

Pas un ami ne manque au toit hospitalier,
Nul anneau n'est rompu du cercle familier;
On se retrouve enfin! Ah? l'épreuve était rude!
Chacun reprend sa place et sa chère habitude.

Jacques, tout fier encor, les regards enflammés,
Suspend son vieux fusil aux clous accoutumés.

Sous son rire gaulois, cachant de grosses larmes,
Le jovial docteur est déjà sous les armes,
Et darde aux jeunes gens, avec un trait moqueur,
Les mots les plus amis et les plus doux au cœur.

Des soins multipliés occupent Madeleine.
Forte à dompter la joie aussi bien que la peine,
Laissant aux fiancés l'ivresse du retour,
Elle a pris pour sa part les travaux de ce jour.
Sous sa main la maison, fêtant le jeune maître,

Donne tout ce qu'elle a de rustique bien-être;
Et devant le festin les heureux combattants
Purent s'asseoir bien vite et discourir longtemps.

Après l'épanchement des intimes pensées,
Les milles questions par l'absent adressées,
L'histoire du logis, des champs et des travaux,
Les détails répétés qui sont toujours nouveaux,
Il fallut, sérieux comme en conseil de guerre,
Discuter et juger la victoire de Pierre,
Et prévoir et parer les coups de l'ennemi,
Et ne pas s'endormir à le croire endormi.

De son premier combat, salué par l'aurore,
Au cœur du jeune chef l'orgueil vibrait encore;
En mille ardents projets, pour affranchir le sol,
Son généreux esprit se lançait à plein vol;
Et tous, à l'écouter, dans l'indulgent cénacle,
Même le vieux docteur, croyaient à ce miracle.

La pâle inquiétude attristait cependant
La beau front du pasteur vénérable et prudent,
Qui, sans un mot de blâme ou de mauvais présage,
Parla selon son cœur et dit d'une voix sage:

« Hélas! l'horrible guerre envahit nos hameaux;
Mieux que par des récits nous en savons les maux,
Et les balles, déjà, les menaces infâmes,
Ont effleuré la chair des enfants et des femmes.
L'homme insultera donc toujours au cœur humain!
Toujours son propre flanc saignera sous sa main,
Et l'image de Dieu, son fils, celui qu'il aime,

Sera percé du fer comme ce Dieu lui-même!
Un soldat agit bien, qui meurt pour ce qu'il croit,
Qui s'arme faible et seul pour l'honneur et le droit,
S'arrache pour combattre à ses moissons prospères,
Et frappe l'agresseur du tombeau de ses pères.
Pourquoi ce noble orgueil verse-t-il tant de sang,
Tant de sang inutile et surtout innocent?
Dans la plus juste cause, il faut être économe
Des morts et des terreurs et des larmes de l'homme,
Et ne porter de coups que dans les rangs épais,
De ces coups forts et sûrs qui décident la paix.
Qu'importe à tout l'État que notre humble village
Ait, à l'écart, son jour de gloire et de carnage?
Tout se décide ailleurs! Et nous avons frappé
Un hôte indifférent, pour une nuit campé,
Qui dans nos champs a peine eût laissé quelque ornière
Disparue au matin sous l'herbe printanière.
Qui sait, après ce coup de ton bras généreux,
S'ils ne reviendront pas irrités et nombreux,
Craignant l'exemple, ardents à l'effacer bien vite,
D'autant plus forts, hélas! que nul ne nous imite? »

Prompt à juger les cœurs d'après son cœur vaillant,
Pierre étendit la main et dit en tressaillant,
Comme s'il engageait le sol par sa promesse
Et s'il prêtait serment pour toute la jeunesse :

« Tous feront comme nous, cher pasteur, je le sais!
Tous ont frémi de voir souiller le sol français.
Chacun se lèvera qui peut tenir une arme!
Nous avons ce matin poussé le cri d'alarme,
Et, des plus hauts clochers jusqu'aux plus humbles toits,

Le vigilant honneur l'a répété cent fois.
Nul n'accepte ce joug, ne veut, plus que moi-même,
Voir sa ville et sa mère et la vierge qu'il aime
Servir docilement le barbare odieux,
Et s'allumer pour lui le foyer des aïeux.
Non! La cité, les champs, ces bois dont j'ai le culte,
Du pas de l'étranger rejetteront l'insulte.
Le sol tremble! Et, plutôt que souffrir cet affront,
Les monts d'où je descends sur nous s'écrouleront.

— Amis, dit le docteur à la franche figure,
Gai convive, toujours, et favorable augure,
Pas de si noir présage, assez de grands combats!
Tout va plus simplement aux choses d'ici-bas.
Moi, j'en lève la main, sans me croire prophète,
La paix entre les rois, la paix est déjà faite.
J'ai comme vous l'horreur du soldat étranger;
Mais nos coups de fusil n'y peuvent rien changer.
Qu'un paysan de plus se révolte et qu'il meure,
Nos destins, malgré nous, sont réglés à cette heure.
Donc, plus de ces terreurs et de ces fiers courroux!
Nos vaincus, j'en suis sûr, ne songent plus à nous,
Et tout le régiment, replié sur la ville,
Les chefs étant d'accord, y va dormir tranquille.
Faisons comme eux! Et puis, de la même façon,
Célébrons les exploits de ce vaillant garçon
Qui rentre, aimé de tous, dans son pays en fête,
Et par droit de naissance et par droit de conquête.
Puis, comme tout roman, dès lors qu'il finit bien,
Se clôt par un hymen où l'on n'épargne rien,
Prodiguant les lauriers, les myrtes en trophée,
Marions dès ce soir le prince avec la fée. »

On sourit : la gaîté du rayonnant vieillard
S'insinuait au cœur avec son franc regard :
Et l'on accepta vite, après tant de secousses,
Le repos de l'esprit sur ces images douces.

Ainsi, dans les douleurs, prompte à se décevoir,
L'âme aspire ardemment une lueur d'espoir,
Comme la fleur trempée un rayon qui l'essuie,
Comme la terre sèche une goutte de pluie,
Après ce long exil, l'un près de l'autre assis,
Ces braves gens voulaient oublier leurs soucis :
Les amis retrouvés avaient tant à se dire ;
On avait tant pleuré, qu'il fallait bien sourire !

A son grave discours, le prêtre aux cheveux blancs
N'ajoutait que des mots tendres et consolants.
Tel, sous un front serein rêvant au sort contraire,
Au milieu de ses fils, heureux de les distraire,
Gardant pour lui tout seul, dans le joyeux manoir,
L'austère ennui du doute et le soin de prévoir,
Propice à tous les jeux, de sa voix douce, un père
Leur montre à l'horizon quelque étoile prospère ;
Tel l'aimable curé, sans donner de conseil,
Prenait sa bonne part de ce jour de soleil,
Mêlant aux longs espoirs quelque sage pensée,
Et louant tour à tour Pierre et la fiancée.

Mais, tout en le gardant sur ce sentier fleuri,
Le bon pasteur tremblait pour son troupeau chéri.
A ses yeux prévoyants l'horizon restait sombre ;
Proche ou lointain, l'orage était là-bas, dans l'ombre,
Et malgré lui, hanté de lugubres tableaux,

Son cœur rêvait de guerre et de hasards nouveaux.
L'homme de noble sang applaudissait; le prêtre
Se répétait au fond les paroles du Maître :
« Qui du glaive se sert, par le glaive périt. »
Et le doute anxieux rentrait dans son esprit.
Tremblant des fiers desseins de ce fils de son âme,
A ses propres leçons il en jetait le blâme,
Et sentait à la fois l'orgueil et le remords
De l'avoir fait pareil à nos plus vaillants morts.

CHANT SIXIÈME

LES FRANCS-CHASSEURS

Vers les bois, à travers champs et chemins en pente,
Des hommes, du bétail, la foule au loin serpente ;
Les bâtons et les cris, le fouet des conducteurs,
Pressent les longs troupeaux du côté des hauteurs.
Tout se hâte et si bien, par les prés, par les landes,
Que vaches, ni brebis, ni les chèvres gourmandes
N'ont pu même, en longeant les ravins sinueux,
Tondre ou l'herbe odorante ou le bourgeon mielleux.

Chargés des fardeaux lourds, sur ce sol difficile,
Les mulets au pied sûr se suivent à la file ;
Les ânes, harcelés par de bruyants garçons,
Bercent dans leurs paniers mères et nourrissons.
Montés d'une fillette et d'un vieux patriarche,

Les chevaux écumeux trottent fermant la marche.
Sur les flancs, quelques chars à quatre forts taureaux,
Criant sur leurs essieux, contournent les coteaux.
Jusqu'au fond des forêts, nos bûcherons sauvages
Savent par où guider ces fauves attelages;
Par les plus durs sentiers, ces bœufs aux cous tendus,
Traînant les longs sapins, sont souvent descendus.
Mais aujourd'hui, plus haut, vers les grottes celtiques,
Montez, tirez nos chars et leurs trésors rustiques,
Allez servir encore, ô nobles animaux!
Dans sa fuite au désert, le peuple des hameaux.

Voici près des manoirs le meurtre et l'incendie!

Résolus d'étouffer la révolte hardie,
Furieux, rugissant par la voix du tambour,
D'innombrables soldats marchent contre le bourg.

Hélas! le fier tocsin n'a réveillé personne!
Aux pas de l'étranger la terre s'abandonne;
Nul volcan ne jaillit de nos vieux monts gaulois.
Des proscrits, des enfants frappés d'injustes lois,
Seuls de l'antique honneur ont entendu la plainte,
Et sur le sol natal tenté la guerre sainte;
Attirant par ce coup sur leurs pauvres maisons
L'ennemi rassemblé de tous les horizons.

Alors, il fallut fuir; vers nos cimes ardues
Par les noirs défilés, par les bois défendues.
On courut, on refit le chemin des aïeux,
Emmenant les troupeaux, les meubles précieux.
Ainsi qu'aux anciens jours, la race émigrait toute;

Tout ce qui peut combattre, et tout ce qui redoute
Plus cruel que la mort un outrage insolent;
Tout ce qui peut marcher d'un pas ferme ou tremblant.

Il ne demeure au bourg, dans les maisons sans maitre,
Que d'infirmes vieillards sous la garde du prêtre,
Quelque être sans famille et qui veut mourir seul,
Quelques petits enfants soignés par un aïeul,
Tous ceux dont la faiblesse innocente et les larmes
A la fureur des forts ôtent parfois ses armes.

Or, nos braves d'hier, protégeant le départ,
Couvrent les fugitifs d'un mobile rempart.
Le fusil sur l'épaule et le front sans cocarde,
Pierre et ses compagnons forment l'arrière-garde.
Pâtres et laboureurs marchent à côté d'eux.
Jacque, enfin, retrouvait les hommes de l'an deux.
Un vouloir obstiné se lit sur leurs visages;
La gloire n'est pour rien dans ces mâles courages.

Aux périls de ton clan tu n'aurais pas manqué,
Brave docteur! c'est là que ton poste est marqué.
Comme un vieux général qui de rien ne s'étonne,
Au galop de la Grise il parcourt sa colonne,
Inspecte, ordonne et gronde. A chacun paternel,
Il va, tantôt railleur et tantôt solennel,
Masque de gais propos le souci qui l'accable,
Et soutient les esprits par sa verve indomptable.

Prêt à porter encor conseils, ordres urgents,
Entre ses deux amis, parmi les jeunes gens,
Il rentrait, il marchait à pied, de verte allure;

Le cavalier prudent soulageait sa monture.
Alors la causerie allait son plus grand train;
Le vieux Jacque entonnait son magique refrain,
Et tous deux suscitaient dans l'âme populaire
Tantôt la bonne humeur et tantôt la colère.

« Bien, disait le docteur, nous avons du jarret!
En trois pas nous serons chez nous, dans la forêt.
Nos vrais remparts sont là, sous ces vertes murailles;
Nous pouvons, à coup sûr, y livrer nos batailles;
Que l'étranger y monte, il n'en reviendra plus.
Défendons ces créneaux en hommes résolus.
Là, contre des soldats dressés dans une ville,
Aux mains du franc-chasseur un fusil en vaut mille.
Au bord de ces ravins où l'on rampe à genoux,
Chaque arbre nous connaît et combattra pour nous.
Bois sacrés, chemins verts, défilés des montagnes,
Où nous avons tous fait nos premières campagnes,
Où joyeux, oublieux du froid et de la faim,
Menant la chasse ardente ou les rêves sans fin,
Nous avons dans l'air vif trempé nos jeunes fibres
Et connu le bonheur d'être seuls, d'être libres!
Tant que vous prêterez votre ombre à ces sommets,
L'étranger contre nous ne prévaudra jamais,
Et nul homme de cœur ne subira de maîtres,
S'il a pour vieux amis vos sapins et vos hêtres.
Respectez, laboureurs, ces forêts des hauts lieux;
Gardez à vos enfants ce legs de vos aïeux;
N'allons pas de nos mains, ô Celtes infidèles,
Démanteler, là-haut, nos vieilles citadelles;
Conservons aux vaincus ces abris redoutés!
Qui sape nos forêts, sape nos libertés. »

Sombre entre tous, chantant, jusqu'alors, sans mot dire,
Le vieux soldat du Rhin eut un amer sourire;
Il secoua la tête et, d'un ton méprisant,
Il s'écria, honteux des hommes d'à présent :

« Les bois sont des remparts, mais il faut les défendre,
Et quand le tocsin parle il faut savoir comprendre.
Il faut qu'un peuple entier ne soit pas endormi,
Lorsque les gens de cœur marchent à l'ennemi.
Combien se sont levés dans toute notre France ?
Quel bourg a fortement voulu sa délivrance ?
Nous voilà seuls, trahis, pas un n'ose bouger;
Comme un libérateur on reçoit l'étranger.
Toute la nation, dans ses cités en fêtes,
Semble se réjouir de ses propres défaites,
Je ne reconnais plus la terre où je suis né !
A quoi, sur mes vieux jours, suis-je donc condamné !
Moi, qui l'ai vu, ce peuple, en sa liberté fière,
De vingt rois en un jour nettoyer sa frontière !
Le vieux Jacque en était, de ces durs bataillons.
Qui donc en chiens couchants m'a changé ces lions ?
Oui, certes, à défaut du plomb sur qui je compte,
Moi, qui vis ces temps-là, je mourrai de ma honte. »

Ces mots touchèrent droit chez l'indulgent docteur
Le seul ressentiment qui vibrât dans son cœur;
Le seul nom qu'ici-bas il ne pouvait absoudre
Passa dans son esprit comme un feu sur la poudre;
La colère éclata chez cet homme de paix;
Ses yeux dardaient l'éclair sous leurs sourcils épais.
Et, quittant sa douceur et les notes frivoles,
Sa voix comme un clairon fit sonner ces paroles :

« Tu sais bien qui nous vaut cette honte et ce deuil!
Quel est l'homme enivré de sang et fou d'orgueil,
Qui nous ôta l'honneur et corrompit l'histoire
En nous tenant quinze ans gorgés de fausse gloire;
Qui courba tant de fronts fiers devant les bourreaux,
Qui fit tant de laquais avec tant de héros;
Ce contempteur profond de la nature humaine
Qu'il nous faut, à jamais, charger de notre haine!
L'invasion du sol, les périls d'aujourd'hui,
Nos propres lâchetés, tout est son œuvre à lui!
Chacun, lui retorquant sa première insolence,
A droit de lui crier : Qu'as-tu fait de la France?
Mais laissons là cet homme et son trône abattu,
Nous chez qui le vieux sang garde quelque vertu,
Qui, sauvés à demi par notre solitude,
Sommes demeurés purs malgré la servitude;
Oublions notre haine et ce joug détesté :
Montrons ce que l'on peut avec la liberté!
Je sais qu'en ces déserts où Dieu seul nous contemple
Nous luttons ignorés, sans même être un exemple!
Pour l'honneur du pays nos combats seront vains,
Mais notre propre honneur reste entier dans nos mains;
Et plus d'un parmi nous va couronner sa vie
Par une de ces morts qu'à tout âge on envie.
Dieu veuille, mes enfants, se souvenir des vieux,
Et m'adresser un coup dont je serai joyeux!
De par mes cheveux blancs j'ai droit de préséance;
Je servais avant vous et j'adorais la France;
Puissé-je, en vous léguant un avenir plus doux,
Moi, venu le premier, m'en aller avant vous;
Heureux de voir crouler d'une chute profonde
Ce despote sanglant qui pesait sur le monde! »

A ces mots du vieillard on ne répondit rien ;
Mais tous les cœurs battaient à l'unisson du sien,
Et d'un plus ferme pas le bataillon rustique,
Comme pour applaudir, frappa le sol antique.
Au fond de chaque mot sans pénétrer toujours,
Ces braves gens sentaient l'âme de ce discours :
A ces fières hauteurs ils s'élevaient sans peine.
Car c'est ainsi qu'on parle à la nature humaine :
Qu'on s'adresse aux plus grands, aux plus humbles esprits,
Plus le langage est noble et mieux il est compris.

Le docteur, soulagé de sa sainte colère,
Reprit ses doux besoins de gaîté familière,
Et, comme il le faisait à tout bout de chemin,
Sur l'épaule de Pierre il frappa de la main.

Sans perdre un seul accent du discours qui s'achève,
Le jeune chef semblait absorbé dans un rêve,
Tant ses yeux pleins d'éclairs rayonnaient vaguement
De sa troupe aux forêts, des prés au firmament...

Quelle est donc ta vertu d'embellir toutes choses,
O jeunesse, ô printemps qui mets partout des roses ?
Les plus sombres déserts, vus à tes blonds soleils,
S'ornent d'épis dorés et de raisins vermeils.
Ta faiblesse en remontre aux âmes les plus fortes ;
Les dévouements sacrés sont les fruits que tu portes ;
Tu fournis tes combats sans haine et sans orgueil.
Un espoir t'illumine à travers chaque deuil ;
La mort même t'invite, et, sans rien de farouche,
T'emporte en souriant, une fleur à la bouche.

Ainsi Pierre, enivré de sa sève d'avril,
Se sentait deux fois vivre à l'heure du péril;
Jamais si large flot d'émotions sereines
N'avait si fortement palpité dans ses veines.
Avec tous ses amours, sous un ciel radieux,
Il s'avançait armé sur le sol des aïeux,
Libre en sa jeune audace et fier de ce qu'il ose;
Prêt à livrer combat pour la plus sainte cause,
Chef élu de soldats qu'il sait tous par leurs noms,
Ayant pour vieux amis ses jeunes compagnons,
Entouré des lieux chers, des souvenirs d'enfance,
Et dans sa volonté debout pour leur défense!
Voici les bois connus, la croix sur le rocher,
Là-bas la maison blanche et la tour du clocher,
Son univers à lui tout entier le regarde...
Pernette est son témoin, Pernette est sous sa garde!
Il va, l'amour le porte; il va la joie au cœur,
Léger, tranquille, heureux comme un jeune vainqueur;
Des ardeurs de la lutte où sa vertu l'entraîne,
Il a gardé l'ivresse et dépouillé la haine;
Il a même oublié, tant ses rêves sont hauts,
L'homme, l'homme fatal qui nous fit tous ces maux.

Il marchait, attentif aux vieillards, en silence,
Sans quitter le ciel pur où son âme s'élance;
Et, jugeant, pour répondre, un discours superflu,
Il leur serra la main d'un geste résolu.

Déjà vers les hauteurs de pourpre ruisselantes,
Les heures s'inclinaient et paraissaient moins lentes;
Tout se hâtait; déjà le rideau noir des ifs
Abritait de sa nuit le gros des fugitifs.

Sur les chaumes, encor, depuis le bord des vignes,
Femmes, enfants, montaient en sinueuses lignes.
Entre les derniers ceps, protégés de buissons,
Marchaient nos jeunes gens armés de cent façons;
Les longs fusils brillaient sur l'églantier des haies,
Et les vaillants propos croisaient les chansons gaies.

Ils vont, ils ont bientôt laissé loin derrière eux
Les vignobles penchants bordés de chemins creux.

Sur ces verts parapets, une halte ordonnée
Retint quelques instants la troupe bien menée,
Durant que les troupeaux, les rustiques convois
Achevaient de gagner l'asile sûr des bois.
Seules restaient, portant l'aiguillon dans les âmes,
Près des hommes armés quelques vaillantes femmes;
Comme, à tous nos combats mêlant tous nos amours,
Dès le temps des aïeux nous en vîmes toujours.

On se mêle, on s'assied; on tire des corbeilles
Les miches de pain blanc, quelques vieilles bouteilles;
On se refait le corps; et la rouge liqueur
Et les mâles baisers refont aussi le cœur:
Et, là-bas, dans la plaine où leur blancheur rayonne,
On revoit sans pleurer les murs qu'on abandonne.

Pauvres murs, greniers pleins, manoirs, riches celliers,
Toit rouge où s'ébattaient les pigeons familiers,
Êtes-vous condamnés à la flamme, au pillage?

Voilà que l'ennemi rentre dans le village!
Le vent vers la montagne apporte des bruits sourds,

Roulement des canons, des fourgons, des tambours.
Les clairons, tout à coup, de leurs voix plus perçantes,
Jettent sur ces rumeurs des notes menaçantes.
Plus proche et plus strident et par l'écho redit,
Éclatant hors du bourg, le son vole et grandit;
La troupe a dépassé la dernière muraille,
Et bientôt se déploie en ligne de bataille.
Des mille étroits sentiers bordés par les enclos,
Pressés, les noirs soldats sortaient comme des flots,
Jaloux de châtier par une attaque prompte
Tous ces vils paysans et de venger leur honte.

Alors tout se leva, là-haut; le jeune chef,
Comme un vieux capitaine, ordonna d'un ton bref,
Et chacun, observant un terrible silence,
Se hâta vers son poste indiqué par avance.
Les femmes, à grands pas, dans les hauts genêts verts,
Priant et sanglotant par les sentiers couverts,
Joignirent les sapins, dernières citadelles.

Madeleine et sa bru marchaient loin derrière elles.

De nos braves amis, on n'en voyait plus un.
Les francs-chasseurs guettaient le moment opportun.
A genoux, accroupi, chacun reste immobile;
Buissons et chemins creux cachent leur longue file;
Distants de quelques pas, chaque homme à son créneau,
D'un rempart invisible ils bordaient le coteau;
A peine respirant et prêts aux moindres signes...

Les Barbares montaient lentement par les vignes.

Muse des lieux que j'aime, esprit sombre des bois,
Qui sonnas le Bardit sous le grand chef gaulois,
Qui fis trembler César dans nos vallons arvernes,
Sors, après deux mille ans, de tes vieilles cavernes!
Non pour dicter des vers qui vibrent un instant;
Laisse là le chanteur et vole au combattant!
Laisse-moi seul! sois toute à nos vaillants! Qu'importe
Que languisse ma voix, tant que leur âme est forte?
Donne aux yeux de tes fils tes regards acérés,
A leurs reins la vigueur de nos chênes sacrés.
Fais que du plomb rapide, ou de l'acier tenace,
Chacun d'eux frappe au cœur l'ennemi de sa race.

L'étranger aux pas lourds s'étendait sans soupçons,
Devant nos chemins creux couverts par les buissons;
Quand jaillit, à travers les ronces et les lierres,
Un sifflement aigu suivi de cent tonnerres...
L'écho crépite et gronde, et nos vaillants conscrits,
Dressés et triomphants, s'élancent à grands cris :
Pas un coup de fusil qui n'ait touché son homme,
Et la balle a choisi tous les chefs qu'on renomme!

Surpris et foudroyé, le bataillon trop lent
Hésita, froids soldats, braves, mais sans élan.
Tandis qu'ils frappaient l'air d'une vaine riposte
Et s'alignaient chacun incertain de son poste,
Nos conscrits, bondissant à travers les halliers,
Fiers louveteaux à qui ces bois sont familiers,
Avaient refait, dans l'ombre, une halte invisible
Et répété trois fois la décharge terrible.

Le feu de nos chasseurs remontait par degré,

Pleuvait de chaque roche et de chaque fourré,
Et l'étranger laissait des morts sur chaque étage.
A chaque pas, du nombre il perdait l'avantage.
Il montait, mais d'un pied qui va se ralentir,
Chaque arbre recélait un coup prêt à partir;
Et déjà, de très haut, dans leur savante fuite,
Nos chasseurs dominaient cette vaine poursuite.
Ils touchaient aux grands bois dont les troncs vénérés,
Comme des combattants étroitement serrés,
Autour des longs rochers, donjons à tête grise,
Font une palissade où tout assaut se brise.
De ces forts boucliers habile à se couvrir,
La troupe s'arrêta pour vaincre ou pour mourir.

Encor bien loin, là-bas, dans les ronces grimpantes,
L'étranger gravissait péniblement les pentes,
Harassé, décimé. Nos braves jeunes gens
L'écrasaient de leurs feux rapides et plongeants;
Et, déjà, les rochers roulés, par intervalles,
Suffisaient, épargnant le trésor de nos balles.

Pierre en vieux capitaine avait conduit les siens.
Le front de la forêt, bordé d'arbres anciens,
Lançait des coups certains comme une citadelle.
Ces créneaux abritaient chacun sa sentinelle.

Mais cherchons dans l'horreur du combat meurtrier
Celles que Dieu destine à pleurer, à prier.
Je voudrais en lieu sûr, pour y reprendre haleine,
Conduire, pas à pas, Pernette et Madeleine.

L'obscurité des pins cachait depuis longtemps

Mères, filles et sœurs, bien loin des combattants;
L'étranger, patient dans sa longue escalade,
Avec nos francs-tireurs croisait sa fusillade...
Les balles qui sifflaient, qui pleuvaient sur les monts,
Rien n'avait pu hâter celles que nous aimons.
Leur lenteur s'obstinait; leurs yeux, de place en place,
Suivaient le jeune chef de leur rayon tenace;
Comme si ce regard, couvant l'être chéri,
Pouvait doubler sa force ou lui donner abri.
Se réglant sur son pas, dans sa fuite intrépide,
Elles marchaient d'un pas plus lent ou plus rapide,
Faisant, ainsi que lui, des retours hasardeux,
Et, quand il s'arrêtait, s'arrêtant toutes deux.

Chacune, alors, montrait son âme tout entière :
L'une, en ses pâles mains jointes pour la prière,
Serrait son chapelet avec plus de ferveur,
Et, mère, elle invoquait la mère du Sauveur.
Mais Pernette! on eût dit que, dans sa main crispée,
La vierge allait brandir ou la hache ou l'épée.
Debout et le front haut, elle avait dans les yeux
Cet éclair qu'adoraient nos farouches aïeux,
Quand, du fond des forêts, les fauves druidesses
Soufflaient le feu sacré des guerres vengeresses.
Elle ne quittait pas nos vaillants du regard;
De la bataille ardente, elle aspirait sa part;
Épiant, de là-haut, si quelque main frappée
Livrerait à la sienne une arme inoccupée;
Prête, au fond de son cœur, à ces sombres exploits
Qui vous sont familiers, ô filles des Gaulois!
Car, sous vos fronts charmants, Dieu mit de fortes âmes
Et fit ses plus grands coups par la main de nos femmes.

Chez nous et chez nous seuls, terribles aux bourreaux,
Les vierges aux doux yeux ont des cœurs de héros,
Et nul peuple, si loin que sa bannière flotte,
France! n'eut comme toi sa Jeanne et sa Charlotte.

Or, des fauves Teutons toujours plus destructeur,
Pied à pied, le combat montait vers la hauteur.
Les femmes, avant nous, dans les forêts connues,
Parmi les hauts sapins sont déjà parvenues.
Déjà, nos francs-chasseurs aux créneaux de ces murs
S'embusquent à loisir et tirent à coups sûrs;
C'est ici la victoire et la suprême halte!
De nos soldats d'un jour le jeune orgueil s'exalte.
Contre un large sapin, Madeleine, à genoux,
Dit avec plus d'espoir son : Jésus, sauvez-nous!
Et, toute à son ardeur amoureuse et guerrière,
Pernette a pris sa place au combat, près de Pierre.
Que d'ivresse à le voir, — mais aussi que d'effroi, —
Calme et fier, parlant haut, obéi comme un roi!
Il semble que lui seul, de son bras noir de poudre,
De ces mille fusils secoue au loin la foudre;
Mais, aussi, que le plomb, sifflant dans le fourré,
Ne s'adresse d'en bas qu'à ce cœur adoré.

Tout va bien! tout va bien! Le feu du lourd barbare,
Loin de se rapprocher, languit, déjà plus rare;
Les quartiers de granit, le plomb de nos vaillants
Pleuvent à plus grands flots contre les assaillants;
Malgré la voix des chefs leur bataillon s'arrête.
Enfin le clairon sonne, ordonnant la retraite...
Et, pour mieux l'assurer, mille coups à la fois
Roulent dans les échos, tonnant contre nos bois.

Les rameaux des sapins que leur grêle fracasse
Craquent, tels que, l'hiver, sous le givre et la glace.

Attentif et suivant l'ennemi du regard,
Pierre s'était penché hors de l'ombreux rempart;
Tout à coup il se dresse, il tressaille, il chancelle;
Sur sa large poitrine un flot de sang ruisselle...
Prompte comme le vent, Pernette est près de lui,
L'enlace... Et dans ses bras, ferme et flexible appui,
Lentement, sur la feuille et sur la mousse épaisse,
Les deux genoux ployés, le bien-aimé s'affaisse.

CHANT SEPTIÈME

LES NOCES

D'une pesante nuit subitement couverts,
Les yeux du jeune chef ne s'étaient pas rouverts;
Et, penchés sur son corps, le docteur, Madeleine,
Sollicitaient en vain son pouls et son haleine.
Le groupe des amis, autour d'eux empressé,
Sur le sol inégal soulevant le blessé,
Formait des longs manteaux une plus molle couche,
Et du vin de la gourde ils humectaient sa bouche.

Pernette, entre ses doigts glacés d'un froid nerveux,
Tenait sur ses genoux la tête aux longs cheveux,
Accroupie et le dos appuyé contre un arbre,
Pâle et sans voix, pareille à ces vierges de marbre
Que l'on voit défaillir au pied du crucifix.

Madeleine appelait : « O mon fils ! ô mon fils ! »
Et poussait vers le ciel, en paroles ailées,
Les vives oraisons à ses sanglots mêlées,
Disant tous les saints noms qui conjurent la mort,
Pour hâter le réveil de son enfant qui dort.

Cependant, d'un doigt sûr, d'un œil que rien n'effraie,
Le sagace docteur avait sondé la plaie ;
Veste ni ceintûron ne serraient plus le flanc
Et laissaient mieux jaillir et circuler le sang.
On vit du doux blessé se mouvoir la paupière,
Se rouvrir, se fermer au coup de la lumière ;
Un murmure sortit des cœurs presque joyeux.

Observant le docteur d'un regard anxieux,
Sans respirer, Pernette épiait au passage
L'arrêt qui se lira d'abord sur ce visage.
Tout à scruter le mal, l'œil du ferme vieillard,
Longtemps fixé, resta muet, comme son art ;
Puis, sans plus rien celer — l'épreuve étant complète —
Il leva son front pâle et regarda Pernette.
Elle reçut le coup, mais sans le laisser voir ;
Elle reprit sa force en quittant tout espoir,
Et de ses bras ardents, sans cris, sans plainte amère,
Embrassa Madeleine et lui dit : « O ma mère ! »

Mais le blessé déjà se soulevait un peu,
Rouvrait plus largement son œil limpide et bleu,
Et le docteur, sans croire à des chances meilleures,
Témoin de ce réveil, leur promit quelques heures.

Pierre avait tout compris dès le premier moment ;

A sa mère, à Pernette, il sourit doucement;
Et, sentant qu'il touchait aux dernières épreuves,
Du cœur et du regard il bénit les deux veuves.

La parole revint; les noms de son amour
Sur ses lèvres erraient, murmurés tour à tour;
Puis, de ses faibles mains enlaçant les deux femmes,
A jamais dans leur deuil il souda ces deux âmes,
Et, par un testament impossible à briser,
Les légua l'une à l'autre en ce double baiser.
Quand l'amant, quand le fils eut à tout ce qu'il aime
Versé le miel amer de cet adieu suprême,
Le guerrier se souvint, reprenant tout son cœur,
Des hasards du combat dont il mourait vainqueur.
Il exhorta les siens, honneur de la contrée,
A défendre nos bois, citadelle sacrée,
A rester jusqu'au bout libres sur ces hauts lieux,
Où se dressent encor les tombes des aïeux.
L'esprit toujours vivant forçait le corps à vivre;
D'une plus ferme voix on l'entendit poursuivre.
Du chef prêt à partir la sagesse en éveil
Munissait ses soldats d'un prévoyant conseil.
Familier des forêts, sachant les avenues,
Les sinueux abris des gorges inconnues,
Il disait par quel art, de mille engins de mort
Un franc-chasseur des bois peut hérisser l'abord,
Et des créneaux roulant du rocher qui surplombe
Faire aux envahisseurs une infaillible tombe.

Or la mère savait qu'au delà du trépas
On peut s'aimer encore et que tout ne meurt pas;
Elle avait songé vite au médecin suprême

Par qui naît le salut de la mort elle-même.
Un rapide envoyé, déjà sur la hauteur,
Revenait annonçant le vénéré pasteur.
Par les plus courts sentiers se hâtait le bon prêtre;
Dans les genêts, là-bas, on le voyait paraître;
Et bientôt, près du lit, aux pieds du cher mourant,
Le vieillard fut debout, armé du Dieu vivant.

Un long cri de douleur accueillit sa venue,
Et la foule éclata, jusqu'ici contenue.
Tous les pieux amours au désespoir mêlés
Firent explosion dans ces cœurs désolés.
Et le vieillard aussi, le prêtre sous les armes,
Élevant le ciboire, était baigné de larmes;
Et les mots qu'il tentait pour prier et bénir,
Couverts du bruit des pleurs, il ne put les finir.

L'apôtre commença l'œuvre de pénitence,
Du geste et du regard écarta l'assistance,
Et, comprimant son cœur qui saigne et qui se fend,
Il vint s'agenouiller près de son pauvre enfant,
Le baisa doucement sur la funèbre couche,
Et puis il approcha l'oreille de sa bouche.
Le faible cœur de l'homme, alors, resta dompté,
Et le prêtre attentif reprit sa majesté;
Et, sans cacher l'ami tout à fait sous le juge,
Il ouvrit au pécheur son intime refuge.

Le soldat commença, dans un plein abandon,
Cet aveu du chrétien qui force le pardon;
Aveu facile à Pierre et doux à son vieux maître,
Fait pour mettre la joie au chaste cœur du prêtre,

Aveu d'un noble cœur préservé de tout mal
Et qui n'a pas trahi le serment baptismal,
Qui paya son tribut à l'humaine nature,
Sans faire aux grands devoirs même une ombre d'injure :
Et qui n'offre au Seigneur à pardonner en lui
Que l'héroïque orgueil dont il meurt aujourd'hui.

Dès que l'apôtre eut dit la formule adorable
Qui délie à jamais le bienheureux coupable,
Et qui le rend, au prix d'un sincère remord,
Assez pur pour le ciel et joyeux de la mort,
Il se leva tranquille et sûr de la victoire;
D'une pieuse main prit l'auguste ciboire,
Et, de l'autre, il tira du vase de vermeil
Le pain des forts brillant aux rayons du soleil.

Tout le peuple, à genoux tombé sur la bruyère,
Formait autour du prêtre un cercle de prière;
Tous les fronts prosternés, tremblants, silencieux,
S'abaissaient; tous les cœurs se dressaient vers les cieux.
Tout s'inclinait aussi dans l'immense nature :
Les feuilles des forêts n'osaient plus un murmure;
Les vents évanouis n'effleuraient pas le sol;
Les oiseaux arrêtaient leur musique et leur vol;
Les seuls parfums, montant d'un essor invisible,
Remplissaient l'air au loin de leur hymne paisible;
Tout l'univers enfin, du bois sombre au ciel bleu,
Semblait se recueillir dans l'amour de son Dieu.

Or, tenant de ses doigts l'éblouissante hostie,
Oubliant tout autour la foule anéantie,
En ces mots, le pasteur, tourné vers les sommets,

Exhorta ce mourant qui va vivre à jamais :

« Bénis, ô mon enfant, ce Dieu qui, tout à l'heure,
Doit t'ouvrir de son sein l'éternelle demeure,
Qui t'exempte ici-bas d'un combat incertain,
Te payant ta journée au milieu du matin :
Qui te prend jeune et pur et sans laisser au monde
Le temps de te flétrir de son haleine immonde.
Peut-être qu'à midi, sous l'ardeur du péché,
Ton cœur tari d'amour se serait desséché;
Que la vie aurait fait dans la foule grossière,
De tes plus fraîches fleurs une infecte poussière;
Peut-être que l'orgueil et le doute moqueur
Auraient chassé ce Dieu qui se plaît dans ton cœur.
Tu pars aimé de lui, chaste et pieux encore;
Les favoris du ciel meurent en pleine aurore.
Le maître épargne ainsi des périls superflus
A ceux qu'il a marqués pour être ses élus.
Réjouis-toi, mon fils, en son nom je t'appelle
A ceindre au milieu d'eux la couronne immortelle!
Tu peux t'offrir au juge et partir sans effroi;
L'ombre même du mal n'existe plus en toi.
Ton sang et ta jeunesse, offerts en sacrifice,
Ont attendri pour toi sa clémente justice.
Fais donc avec amour dans ses divines mains
Le joyeux abandon de tes bonheurs humains;
Fais sortir un encens du feu de tes souffrances;
Brûle au fond de ton cœur tes jeunes espérances;
Et, sans disputer rien à ce Dieu que tu crois,
Donne-toi tout entier, comme lui sur la croix!
Il sait, ce Dieu fait chair, que le passage est rude
Qui conduit par la mort à la béatitude;

Et le voilà qui vient, pour franchir ce moment,
A ton âme, à ton corps s'unir étroitement,
Afin que tu sois forte, il vient, âme chrétienne,
Mêler divinement sa substance à la tienne;
Pour qu'ici même, avant que le ciel ne t'ait lui,
Ce Dieu bon vive en toi, lorsque tu meurs en lui :
Reçois ce pain sacré fait pour l'homme et pour l'ange,
De l'âme et de la chair ineffable mélange,
Où ton Dieu descendu, quand ma main l'a béni,
Pour se donner à toi fait tenir l'infini.
Reçois de ton pardon cet infaillible gage.
Reçois cet aliment du suprême voyage.
Va, dans le sein du père, au foyer de l'amour,
Prépare à tous les tiens leur place et leur retour...
Et souviens-toi là-haut, jusqu'à ma dernière heure,
Du prêtre qui t'absout, de l'ami qui te pleure. »

Soulevé de sa couche, au moment solennel,
Pierre, assis, reposait sur le sein maternel.
Madeleine à genoux, la femme forte et tendre,
Soutenait dans ses bras celui que Dieu va prendre.
Le feu de sa prière avait séché ses pleurs;
Sa foi brûlait plus vive encor que ses douleurs.
Les splendeurs de l'extase illuminaient sa face,
Comme si du mourant elle obtenait la place;
Et son âme, en un vol suprême et triomphant,
Croyait monter au ciel avec le doux enfant.

Mais lui, sans plus rien voir que les espèces saintes,
Ardemment vers son Dieu se penchait les mains jointes.

Le peuple est prosterné; les pleurs coulent des yeux;

La prière s'épanche à flots silencieux;
Le pain fait chair descend sur les lèvres de l'homme,
Et de l'âme à son Dieu l'union se consomme.

Les rustiques soldats, dans leur double ferveur
De regrets pour l'ami, de foi pour le Sauveur,
Immobiles, courbés, le front contre leurs armes,
Serraient les noirs fusils mouillés de grosses larmes.
Les femmes pour prier fortement, les yeux clos,
La tête dans leurs mains étouffaient leurs sanglots.

Longuement, s'éleva vers le Dieu qui s'immole
Cette intense oraison, sans regards, sans parole;
Et quand les yeux rouverts allèrent en pleurant
Chercher encor les traits du bien aimé mourant,
Sous ses longs cheveux blonds sa face humble et penchée
Dans son extase encor restait demi-cachée;
Tant d'une forte étreinte, au seuil de ce bas lieu,
Son esprit s'enlaçait à l'esprit de son Dieu!

Vers ses amis enfin son beau front se relève.
Ce fut, à le revoir, comme au sortir d'un rêve:
De vivantes couleurs il s'était éclairé;
La vigueur de sa foi l'avait transfiguré.
Le céleste aliment, fait pour son âme pure,
Semblait nourrir son corps et guérir sa blessure;
L'accent de ses yeux clairs et de sa franche voix
Éclatait aussi ferme, aussi frais qu'autrefois;
Autour de lui l'espoir rentrait au fond des âmes,
Et souriait déjà sous les pleurs des deux femmes.

Seul, le sage docteur ne se déridait pas;

Des signes trop certains présageaient le trépas.
L'ami repousse en vain l'augure qui l'accable,
La science a porté son arrêt implacable.
Dans l'aspect du vieillard, sur son front pâlissant,
On lit le morne aveu de son art impuissant :
Muet, les bras croisés comme un guerrier sans armes,
Dans ses yeux paternels tremblaient deux grosses larmes.

Mais Pierre, ayant levé les mains vers le pasteur,
Maitre de ses esprits, lui dit avec lenteur :

« Me voilà citoyen du royaume céleste :
Je suis libre ici-bas pour le temps qui me reste :
L'homme par qui je meurs ne peut plus rien sur moi,
O mon père, et j'échappe à toute injuste loi.
Rien ne m'interdit plus, dans ce moment suprême,
D'obéir à mon cœur et d'être à ce que j'aime,
Et de donner mon nom, ma main, mon dernier vœu,
A celle que je vais attendre au sein de Dieu.
Mon père, unissez-nous! prononcez sur nos têtes
Le mot qui nous convie à d'éternelles fêtes.
Chargez nos fronts bénis de ces puissants liens
Qui jusque dans le ciel suivent deux cœurs chrétiens,
Et qu'une fois serrés sur la terre où nous sommes,
Nul pouvoir ne rompra, pas plus Dieu que les hommes.
Vous qui savez mon cœur, qui l'avez éprouvé,
Cher pasteur! donnez-lui ce qu'il a tant rêvé :
Ce titre où je voyais, dans mes jours les plus sombres,
La cause de ma vie et mon bonheur sans ombres,
La main de cette enfant, mon unique douceur,
Le droit d'être son frère et de l'avoir pour sœur,
De ne faire à nous deux, par un chaste mélange,

Qu'un seul cœur ici-bas et là-haut qu'un seul ange.
Accordez-moi ce prix, mon espoir, ma vertu...
Le voulez-vous, mon Dieu?... Pernette, le veux-tu?»

Un sanglot éclatant répondit pour Pernette.
A genoux, près du lit, elle tomba, muette;
Saisit la pâle main que tendait le mourant,
De sa lèvre à son sein la baisant, la serrant,
La baigna de ses pleurs, et, du geste et de l'âme,
A Pierre, mille fois, fit l'aveu qu'il réclame,
Disant par tout son être un oui silencieux
Etouffé dans sa voix, mais inscrit dans les cieux.

Quand des premiers sanglots l'angoisse étant passée,
La vierge eut recueilli sa voix et sa pensée,
Le prêtre autour de lui, comme il était besoin,
Appela les parents, prit le peuple à témoin;
Et sous les hauts piliers de ce vert sanctuaire,
Commença devant Dieu la noce mortuaire.

Les hauteurs s'éclairaient aux approches du soir;
Sur la couche de fleurs prête à le recevoir,
Le soleil amoureux s'apprêtait à descendre.
La neige ouvrait au loin son rideau rose tendre.
A l'Orient, jamais si profond et si pur
L'infini grand ouvert n'avait lui dans l'azur;
Jamais ciel, par delà notre ombre où tout se noie,
Ne promit plus d'espace à l'éternelle joie;
Jamais, dépassant mieux notre horizon humain,
Tant d'espoir ne berça si douloureux hymen.
Comme pour se mêler par des douceurs amères
A cet amour sevré des transports éphémères,

La terre, à larges flots, exhalait autour d'eux
L'âpre encens du genièvre et des pins résineux,
Et mille odeurs des buis et des fleurs d'humble taille
Sous les pieds des soldats broyés dans la bataille,
Et qui, pareils au cœur tendres et gémissants,
Plus ils sont écrasés, plus ils donnent d'encens.
L'air, vaguement chargé de soufre et de salpêtre,
Fumait encore autour des longs taillis de hêtre,
Attestant, sous le ciel paisible et radieux,
Les noirs combats de l'homme à travers ce beau lieu.

Autour des fiancés le groupe se resserre;
Les fronts plus tristement se baissent vers la terre.
Mais, sur le vœu qu'émet le chaste bien-aimé,
On observe pour lui le rite accoutumé.
Le poêle nuptial, formé de branches vertes,
Tient d'un pudique abri les deux têtes couvertes;
Le prêtre unit les mains des pâles amoureux;
Le verset solennel est récité sur eux,
Et l'époux à l'épouse, en se penchant vers elle,
A du mystique anneau mis la chaîne éternelle.

Puis le guide sacré, comme en face du port,
Exhorta cet amour plus puissant que la mort :

« Renoncez vaillamment au songe de la vie,
Du véritable hymen la mort sera suivie :
Enivrés l'un de l'autre en un monde plus beau,
Vous l'irez consommer au delà du tombeau;
Vous n'en tarirez pas les douceurs infinies;
Dans leur vol immortel vos âmes sont unies;
Et, rentrés à jamais dans le pays natal,

Vous trouverez en Dieu votre lit nuptial. »

Un silence profond suivit ces mots du prêtre;
Les pleurs même cessaient, hélas! prêts à renaître!
Les amants, les époux, dans leur rêve exaucés,
A la face du ciel se tenaient embrassés,
Et, de leur chaste oubli respectant le mystère,
Les yeux se détournaient du couple solitaire.
Eux, sans rien voir, perdus et seuls dans l'univers,
S'étreignaient, s'appelaient de mille noms divers.
Comme deux pâles fleurs que nul soleil n'essuie
Se collent feuille à feuille à travers une pluie,
Leurs visages, leurs mains, leurs lèvres sans couleurs
Se joignirent longtemps, cimentés par les pleurs.
Leurs larmes, en tombant, qui se confondaient toutes,
Sur leurs cheveux mêlés roulaient en mêmes gouttes.

Tels furent, ici-bas, sans autre lendemain,
Le salut et l'adieu de ce funèbre hymen.

Les amis, cependant, comptaient chaque minute,
Croyant venu l'instant de la dernière lutte.
La mère avait saisi la main de son enfant;
Les soupirs du jeune homme allaient en s'étouffant,
Et, dans ses yeux, semblait s'éteindre avec la fièvre
Le regard... La parole hésitait sur la lèvre.
Cet assaut de la mort sur le vaillant blessé
Par son sang vigoureux fut encor repoussé;
Il mit son autre main dans la main de sa veuve,
Et dit à haute voix, sans fléchir sous l'épreuve :

« Sois béni, Dieu, vers qui je m'en vais sans effort,

Et de ma douce vie et de ma douce mort!
Je meurs en plein amour, en plein bonheur de vivre,
Exempt de mille maux dont la mort me délivre;
Heureux par-dessus tout de finir en chrétien...
J'ai tout aimé... mon Dieu, je ne regrette rien!
Je sais qu'après un temps qui passera bien vite,
On retrouve à jamais en toi ceux que l'on quitte.
L'adieu que je leur fais est proche du revoir;
Il a ton nom pour gage et ton sein pour espoir.
Rends-nous donc assez purs pour devenir tes hôtes;
Dans le sang de ton fils daigne laver mes fautes;
Je t'offre ici, mon Dieu, pèse dans ta bonté
Ces douleurs de mon corps contre moi révolté,
Tout ce qui dans mon âme, à sa chair asservie,
Subsiste, malgré moi, d'attaches à la vie.
Reçois cette rançon; et, pour t'apaiser mieux,
Compte-moi les douleurs, les vertus des aïeux,
Leur trésor amassé de combats, de prière...
Et ces larmes surtout que je coûte à ma mère!
Qu'après vous, ô mon Dieu, daigne me pardonner
Ce grand cœur maternel que je fais tant saigner!
Me pardonnent aussi les amitiés blessées
Et les saintes vertus que j'aurais offensées,
Et ceux que je combats jusque dans mon trépas.
Je meurs sans les haïr, mais je ne fléchis pas;
Et je dirai, fidèle à ma cause, à moi-même :
Sur cet homme, pardon! sur son œuvre, anathème!
Chrétien, je me repens, humble devant la mort;
Citoyen, je meurs fier, sans l'ombre d'un remord.
J'ai bien fait de braver César et sa fortune,
D'écarter de mon front la bassesse commune,
De refuser mon bras à cet esprit d'orgueil

Qui tient le monde encor dans le sang et le deuil;
De ne pas déserter la terre maternelle,
D'y veiller sur les miens, dernière sentinelle;
Au lieu d'aller servir à ces indignes coups
Qui devaient susciter vingt peuples contre nous.
J'ai bien fait de rester et de jouer ma tête,
Soldat de la défense et non de la conquête,
Pour que l'envahisseur trouvât sur son chemin
Quelques hommes encor debout, la hache en main,
Libres, barrant le seuil du logis des ancêtres
Et montrant ce qu'on peut quand on n'a plus de maîtres.
Au moins, je ne meurs pas loin de mon cher pays,
Sous des murs étrangers follement envahis;
Je meurs où j'ai vécu, sur ma terre sacrée,
Sur les fières hauteurs dont je gardais l'entrée.
Nos vieux chênes, prenant mon sang pur à témoin,
Diront à l'ennemi : tu n'iras pas plus loin!
Ici, tous mes trésors comblent ma dernière heure;
J'ai là tout ce que j'aime et tout ce qui me pleure;
Je serre en expirant les deux parts de mon cœur,
Ma mère d'une main, et de l'autre... ma sœur!
Et j'ai reçu mon Dieu, présenté par le prêtre
De qui j'ai, tout enfant, appris à le connaître.
J'entends, je puis bénir ces amis attristés,
Comme ils ont combattu priant à mes côtés.
Et toi, sous qui des bois je fis l'apprentissage,
Mon bienfaisant docteur, je vois ton cher visage.
Nos arbres favoris couvrent mon lit de mort;
Je les entends gémir, malgré le vent qui dort.
Je sens la fraîche odeur de nos plantes obscures,
Les mêmes dont tu viens de panser mes blessures.
J'ai là cet horizon tant de fois contemplé,

Tout le pays natal à mes yeux déroulé :
Là-bas, la plaine immense où j'ai fait tant de lieues,
Nos étangs argentés et nos collines bleues,
Et ces clochers lointains qui m'ont vu presque tous
Devant leurs saints patrons m'arrêter à genoux;
Tout ce monde à la fois si grand et si paisible,
Par où je m'élevais vers un monde invisible.
O doux pays, meilleur que tu n'es renommé,
Tu perds un de tes fils qui t'ont le plus aimé;
Adieu! reste béni dans les fruits que tu portes,
Moissons de pur froment, d'âmes douces et fortes!
Adieu!... »

Sa voix faiblit, une larme roula
Sur sa pâle paupière et sa bouche trembla :
Il reprit :

« Au revoir, là-haut, chez notre père...
Ne pleurez pas, priez... je crois, j'aime, j'espère...
Je meurs en plein soleil, doucement, au milieu
De mes plus chers amours!... Mère!... Pernette! Adieu. »

Le silence, un frisson sur sa face ternie,
Une froide sueur, annonçaient l'agonie;
Et le pasteur comprit, à des râlements sourds,
Que cette âme attendait les suprêmes secours.
Les chrétiens, prosternés et comprimant leurs larmes,
Pour aider au mourant prirent leurs saintes armes;
La mère étroitement s'empara de son fils,
Dans ses mains, sur son cœur colla le crucifix;
Et la pieuse foule à ce combat présente
Commença l'oraison de l'âme agonisante.

On entendit encor, dans un soupir glacé,
Le doux nom de Jésus faiblement prononcé.
L'esprit, déjà, touchait au ciel par sa foi vive;
Mais la lutte éclatait dans la chair convulsive.

Alors l'homme de Dieu, le paisible et le fort,
Sentit qu'il était temps de terrasser la mort;
Ayant reçu le droit de lui parler en maitre.
Sur sa face éclatait la majesté du prêtre;
Et regardant cet homme, un éclair dans les yeux,
Il lui montra l'azur d'un geste impérieux
Et d'une ferme voix :

« Partez, âme chrétienne,
Lui dit-il : qu'ici-bas plus rien ne vous retienne,
De cette chair de mort soyez libre à l'instant!
Élancez-vous! montez! votre Dieu vous attend. »

Le soir encor, du haut des cimes empourprées,
De sa rougeur suprême éclairait nos contrées,
Plus qu'à demi caché par les monts, le soleil
S'abaissa tout à coup sous son rideau vermeil,
Et l'ombre, à larges pas, des forêts aux villages,
Glissa rapidement d'étages en étages.

Tour à tour s'éteignaient, en de noirs horizons,
Les clochers flamboyants et les blanches maisons.
Bientôt, submergeant tout de l'une à l'autre chaîne,
La pâleur de la nuit noya l'immense plaine.

Rasant l'herbe et les fleurs, un vent léger et frais,
Comme exhalé du sol, souffla vers les forêts;

Dans les vignes épars, mais à leur nid fidèles,
Les oiseaux vers les bois rentraient à tire-d'ailes;
Et l'âme, vers le ciel prêt à la recevoir,
Partit dans un soupir sur les brises du soir.

Au bord de la forêt à l'orient ouverte,
De mille fleurs sans nom sa tombe fut couverte:
Le sol teint de son sang se montra généreux.

C'est ainsi qu'il mourut... heureux, trois fois heureux.

ÉPILOGUE

LA VEUVE

Parmi tes souvenirs si doux à la mémoire,
Cher pays de Forez, j'ai glané cette histoire;
J'en aimais la tristesse et les mâles couleurs;
Elle me souriait entre toutes tes fleurs.
Que de fois, aux genoux de Pernette elle-même,
J'ai de mes pleurs d'enfant baigné ce cher poème!
Il fut le plus constant de mes rêves divers
Et j'en voudrais garder une image en mes vers.

L'âge, en m'interdisant toute longue espérance,
Chaque jour me rattache au lieu de ma naissance;
Mon berceau me rappelle, et, par le temps blessé,
Chaque jour, j'aime à fuir plus loin dans le passé.
Par tes sentiers bordés d'églantine et de ronce,

C'est dans tes horizons que mon esprit s'enfonce,
Cher pays, et je vais, autour des mêmes bois,
Écouter tes vieux airs entendus mille fois.

Je dois à tes leçons, qu'il m'est si doux de suivre,
Mon vrai savoir, celui que n'enseigne aucun livre,
Celui qu'on sent germer d'un sol plein de vigueur,
Qu'on respire dans l'air, qui prend sa source au cœur,
Qui passe, avec le sang, de l'aïeul à sa race,
Et qu'aux pages de l'âme aucune encre n'efface.

Ton grand air m'a sauvé la vie et la raison,
Chez toi, pâle écolier échappé de prison,
Libre pendant deux mois des pédants de la ville,
Je secouais du front leur sagesse imbécile,
Et, parmi tes bouviers chantant, grimpant, rêvant,
J'allais refaire en moi l'œuvre du Dieu vivant.
Là, d'un souffle emportant l'amas des lettres mortes,
Les choses à mon cœur parlaient de leurs voix fortes ;
Dans leurs mâles sillons exempts de nos erreurs,
Je suivais, pas à pas, l'esprit des laboureurs.
A mes doutes, partout, la réponse était prête ;
L'âme des vieux parents me servait d'interprète ;
Muni de leurs clartés, je n'hésitais sur rien,
Et j'avais leur bon sens pour seul historien.

Maints rhéteurs, depuis lors, m'ont prêché sans relâche
Les vertus, les bienfaits du sabre ou de la hache,
Le crime nécessaire et le progrès fatal ;
On m'a dit que le bien a pour auteur le mal.
J'ai regardé de près ces hideuses chimères,
Et j'ai donné raison aux haines de nos mères :

Tout grand nom de tribun, de peuple, d'empereur,
Taché du moindre sang, me soulève d'horreur.
L'histoire en a menti ! moi, sur nos temps d'épreuves,
J'accepte sans appel l'arrêt des pauvres veuves.

Celle qui m'a conté sa vie et ses amours
A ses ressentiments m'a conquis pour toujours;
Il ne reste à mes yeux, de toute cette gloire,
Rien qu'une femme en pleurs, sans fils, en robe noire.

Je la retrouve encor telle qu'à mes dix ans
Je la suivais, épris de ses traits imposants.
J'obéissais près d'elle à ce charme sévère
Des êtres que l'on craint parce qu'on les révère.
Dès qu'elle avait parlé, je quittais tous les jeux.
Frissonnant au récit de ces jours orageux,
Je me serrais contre elle au bruit de la bataille.
Je la voyais géante en sa petite taille;
Tant sous sa coiffe blanche elle avait de grands airs,
Quand ses yeux noirs brillaient de larmes et d'éclairs.

J'étais pour elle, aimé d'une intime tendresse,
L'auditeur entre tous à qui l'âme s'adresse;
Car elle avait senti, de son tact souverain,
Chez cet enfant débile un souvenir d'airain
En qui, malgré l'effort du temps et du vulgaire,
Tous les cultes premiers ne s'effaceraient guère.
Lorsque j'avais pris place entre les écoutants,
L'histoire était plus vive et durait plus longtemps;
Puis, le soir, pour moi seul, dans nos longs tête-à-tête,
Les reliques sortaient de l'armoire secrète.

Ses récits, à mon cœur, terribles et touchants,
Faisaient comme une part des beautés de nos champs,
Quand j'allais, écolier libre, jusqu'aux vendanges,
Me livrer, chaque automne, à leurs pouvoirs étranges.
Autour des vieux enclos, près d'elle, il me semblait
Que tout mon cher pays dans sa voix me parlait.

Jeune encore, à se faire envier par plus d'une,
C'était, pour nous enfants, une aïeule commune.
Et son portrait, toujours présent à mes regards,
S'unit dans ma mémoire à ceux des grands vieillards.
Si j'avais le pinceau vif comme la mémoire,
Pernette serait là, brune aux tempes d'ivoire,
Longs cils noirs abaissés, clair et profond coup d'œil,
Droite, leste et parée en simple habit de deuil,
Glissant d'un pied cambré sur l'herbe ou sur les dalles,
Avec je ne sais quoi des fiertés féodales.
A ce portrait vivant que je rêve, il faudrait
Du soleil, de l'azur, un recoin de forêt,
Un des arbres connus de notre paysage,
Et la montagne, enfin, pour cadre à son visage.
Auprès d'elle, attachés à sa voix, à ses yeux,
Marchent quelques enfants dociles et joyeux,
Qu'elle entraîne, à travers les bruyères des landes,
Par les sentiers fleuris de nos vieilles légendes.

Plus tard et dans l'automne et près de son manoir,
Je la peindrais encor, dans la brume du soir,
Marchant d'un ferme pas sous une cape grise,
Lorsque j'allais l'attendre au sortir de l'église,
Ou, dans son grand fauteuil, lorsqu'à ses pieds assis,
Devant l'âtre flambant, j'écoutais ses récits.

C'était le bon moment! celui des confidences;
Son âme y répandait toutes ses abondances;
L'histoire où nous pleurions y revenait toujours,
Et nos longs soirs d'octobre étaient pour moi trop courts.
Affranchis une fois de leurs pudeurs suprêmes,
Les sacrés souvenirs se déroulaient d'eux-mêmes :
Oubliant à ses pieds, l'enfant qui l'écoutait,
C'est à son propre cœur qu'elle se racontait,
Et la veuve, acharnée à son deuil sans mesure,
Pour la savourer mieux rouvrait chaque blessure.

Quand Pierre et le bonheur partirent d'ici-bas,
Le devoir survivait; elle ne mourut pas.
Il fallait, vierge et veuve, être chef de famille,
Avoir le bras du fils et le cœur de la fille,
Veiller, jusqu'au moment de les voir endormis,
Et la mère et le père et les deux vieux amis.
A toutes ces douleurs elle eut de quoi suffire,
Sans dérober une heure à son propre martyre;
Et ces quatre linceuls, en face de la croix,
Ils furent filés tous et cousus de ses doigts.

La première entre tous, sa mesure étant pleine,
Dieu vers le fils absent rappela Madeleine.

Puis, le gai médecin qui n'avait plus souri,
Plus visité les fleurs du désert favori,
Dans l'éternel jardin qui là-haut se déploie,
Près du disciple aimé reprit sa douce joie.

De sa maison sans fils quittant le long chagrin,
Le laboureur s'en fut récolter le bon grain,

Chez le maître qui sert, nous mesurant l'épreuve,
De père à l'orphelin et d'époux à la veuve.

Le prêtre survécut, quoiqu'il fût le plus vieux.
Ce sol avait besoin d'un ouvrier pieux.
Dans le commun labeur ayant eu plus à faire,
Il alla le dernier recevoir son salaire.
Enfant, je l'ai connu; j'ai le vif souvenir
D'un grand vieillard penché sur moi pour me bénir;
La douce majesté dans tout cet homme empreinte
Me frappait de respect sans m'inspirer de crainte.
La bonté souriait dans ses graves discours.
Lorsqu'il m'avait parlé, je comprenais toujours.
Pernette me plaçait souvent sur son passage;
J'en revenais, dit-on, plus docile et plus sage.
Je ne sais quoi de fort m'en demeure aujourd'hui;
J'aspire à des hauteurs quand je rêve de lui.
Le meilleur de mon œuvre aura germé, peut-être,
Des endroits de mon front baisés par ce saint prêtre.

Il mourut. Son esprit nous resta tout entier;
Le grand cœur de Pernette était son héritier.
Partout, dans le pays, à trente ans, libre et seule,
La vierge avait conquis les honneurs d'une aïeule.
Son pas était connu, son nom était béni
Sous les chaumes obscurs où le pauvre a son nid;
Providence attentive, avant qu'on ne l'appelle,
Sa main s'ouvre en tous lieux et son cœur avec elle.
Chez tous les indigents que visitait son or
Sa tendre sympathie entrait, plus prompte encor.
Elle savait franchir, dans sa pitié discrète,
Cet endroit des douleurs où l'aumône s'arrête,

Et, puissante à guérir où l'or ne pouvait rien,
C'est à l'âme surtout qu'elle faisait du bien.
Elle était le travail chez la pauvreté fière,
Au lit des moribonds elle était la prière;
Et, chez tous, apportant le rayon de soleil,
Elle était le sourire, elle était le conseil.
C'est ainsi qu'en forçant leurs bienfaits à survivre,
Elle honorait ses morts avant que de les suivre;
Ainsi l'immense amour qu'elle avait eu pour eux
Se partageait dans l'ombre à tous les malheureux.
Pierre adoré là-haut, son Pierre en toute chose,
Était le but de l'œuvre et la voie et la cause!
Pierre, vivant toujours dans cette âme sa sœur,
Agissait par ses mains, aimait avec son cœur.
C'est pour lui dans le ciel, pour que sa gloire y brille,
Qu'on lui forme, ici-bas, cette immense famille,
Qu'on recrute le faible et le déshérité
Pour donner à ce mort une postérité.

Elle aimait entre tous, de son amour de mère,
Ceux dont l'âme innocente attend une lumière.
Les petits révoltés, les rôdeurs de buissons
Préféraient à leurs jeux ses charmantes leçons.
Ces marmots hérissés ayant horreur du livre,
Quand elle ouvrait le sien, quittaient tout pour la suivre.
Dans nos rudes hameaux, faits pour la liberté,
Où jamais magister ne s'était implanté,
Son foyer souriant fut la première école;
Elle y prenait l'enfance au miel de sa parole,
Et, par elle, aujourd'hui, du maître à l'ouvrier,
Tous, en ces champs heureux, savent lire et prier.

Elle excitait d'un mot, chez ses petits convives,
Les curiosités de leurs âmes naïves:
Et son heureux savoir, saine et douce liqueur,
Nourrissait la raison en égayant le cœur.
C'était là son grand art: la lettre inanimée
Vivait, riait, chantait sous son aiguille aimée;
Et, tout à coup, l'image, offerte aux jeunes yeux,
Répandait sa clarté sur le livre ennuyeux.

Elle égayait ainsi la lecture morose;
L'épine sous ses doigts s'envolait de la rose.
C'était près d'elle à qui se ferait écolier;
Tout enfant chérissait son toit hospitalier.
Plus de grossiers ébats, de rixes, de maraude.
Oh! les bons jours d'hiver, dans la salle bien chaude,
A chanter doucement les antiques noëls,
A se faire conter des contes éternels,
A s'empresser autour du vieux livre d'images,
A changer mille fois de plaisirs et d'ouvrages,
A mêler la prière entre les jeux divers
Et même à réciter des fables et des vers!
Puis on posait cahier, tricot, livre au plus vite:
Les châtaignes fumaient dans l'immense marmite;
Les branches de raisins s'abaissaient du plafond,
La corbeille de noix se vidait jusqu'au fond,
Et les pomme d'api, fraîches comme l'aurore,
Roulaient et bondissaient sur la table sonore.

Mais que tout valait mieux, les jeux et les leçons,
Quand l'école en pleins champs errait sous les buissons,
Et que le cher soleil avait mis tout en joie,
Du marmot qui brunit au chêne qui verdoie!

Quand, aux longs jours d'été, partis de grand matin,
D'insectes et de fleurs faisant large butin,
Nous voyions, heureux gain des pages bien apprises,
Les paniers se garnir des premières cerises!
Là, parmi les grands blés, autour des pampres verts,
Le maître parlait mieux à des cœurs plus ouverts.
Pernette avait ce don, comme un rosier des roses,
De traduire aux enfants la voix qui sort des choses,
Et d'être bien comprise en leur lisant un peu
Des splendides feuillets du grand livre de Dieu.

Parfois, ayant choisi — c'étaient de rares fêtes —
Les cœurs les plus ardents parmi ces blondes têtes,
Ceux qui, déjà plus mûrs, savaient mieux admirer
Et qu'aux nobles récits elle avait vus pleurer,
Loin des sentiers connus, vers les lieux sans culture,
Elle nous conduisait, dans la haute nature,
Sur un de ces rochers d'où les yeux incertains
Sondent l'immensité des horizons lointains;
Et parmi les détours des forêts tant aimées
Des débris de son cœur encor toutes semées.
Puis, de rameaux cueillis en de secrets endroits
On venait couronner les deux bras d'une croix.
C'était sous les sapins, à l'extrême lisière
Du bois noir qui surplombe un côteau de bruyère;
On dominait de là des sites merveilleux,
Et tout le cher pays se déroulait aux yeux.

Là cessaient tout à coup le bruit, le jeu frivole;
C'était comme une église où se tiendrait l'école.
Alors se déployait, gardé pour ce soleil,
Quelque récit fécond en vigoureux conseil.

Je ne sais quoi soufflait dans l'esprit de la veuve;
Sa parole plus vive abondait comme un fleuve.
Nous, à sa voix, debout, irrités, triomphants,
Nous sentions une force et n'étions plus enfants.
De Dieu, des grands devoirs, de la liberté fière
Pernette nous parlait sur la tombe de Pierre!
Nos yeux ardents brillaient d'orgueil et de courroux;
L'âme de son héros semblait passer en nous;
Nous prenions à témoin le ciel, les monts, la plaine,
Et nous épousions tous son amour et sa haine.

Elle nous racontait, dans ce lieu solennel,
Ce règne qui vécut d'un carnage éternel :
Les peuples écrasés comme sous une meule,
Les noirs canons broyant la chair à pleine gueule,
La terre sans moissons, les cités en débris,
Et les mères pleurant de mettre au jour un fils!
Elle disait comment, à l'abri du silence,
Parlaient et s'imposaient la fourbe et l'insolence,
Comment on adorait les horribles exploits
De ce sanglant orgueil qui remplaçait les lois;
Comment, plus vils encor qu'aux derniers jours de Rome,
Tous les hommes léchaient les talons de cet homme.

Elle disait, enfin, Dieu lui-même insulté,
D'hypocrites respects couvrant l'impiété,
Les prêtres, subjugués par ce fatal génie,
Faisant aux livres saints prêcher sa tyrannie,
Un catéchisme impur aidant les recruteurs,
Le boucher célébré par la voix des pasteurs,
L'homme de paix captif d'un soldat qui s'en joue,
Et Jésus-Christ frappé de nouveau sur la joue.

Elle savait mêler à son histoire en pleurs
Tout ce qui m'enivrait, les bois, les cieux, les fleurs.
Tous ces ardents récits, faits en pleine lumière,
Me semblaient attestés par la nature entière...
J'ai changé vainement de maître et d'horizon,
J'en reviens à Pernette, elle a toujours raison.

Aussi bien que les fils elle enseignait les pères :
Vantant la douce paix et ses travaux prospères,
De pieux souvenirs le trône environné
Et la loi succédant au caprice effréné.
Quand les longs soirs d'hiver peuplaient la chaude étable,
Quand veillaient ses voisins assis contre sa table,
Aux discours de la vierge, éplorés et ravis,
Tous, même les vieillards, jugeaient sur ses avis ;
Tant la sagesse, ornant son austère veuvage,
Imprimait de respect et d'orgueil au village.

Quand, groupés vers la crèche ou devant le brasier,
Ils découpaient l'érable ou qu'ils tressaient l'osier,
Que chaque outil luisait nettoyé de sa rouille,
Que l'agile fuseau tournait sous la quenouille,
Les récits commençaient, sombres, légers, touchants ;
Les plus graves leçons s'entremêlaient de chants ;
Et, comme aux anciens jours, l'auditoire immobile
Écoutait ardemment la rustique sibylle.

Mais ses récits toujours s'achevaient par des pleurs,
Car tous la ramenaient à ses propres douleurs :
Et les voisins émus ne se séparaient guères
Sans maudire le temps de ces horribles guerres,
Et ce fléau de Dieu dont l'exécrable orgueil

Couvrit le monde entier de carnage et de deuil.

Jamais ce nom sanglant n'éblouit la contrée
Où Pernette vécut et mourut adorée.
En vain, là comme ailleurs, de vieux prétoriens
Hâblaient, groudaient, chantaient, grossiers historiens,
Et, dans chaque taverne, avec force lampées,
A d'obscènes refrains mêlaient leurs épopées.
Nos sages laboureurs se souvenaient alors
De leur maison déserte et de leurs enfants morts...
Et chers, aujourd'hui même, à tous ceux de mon âge,
Pernette et ses récits font foi dans le village.

Elle vécut assez pour nous voir grandir tous,
Et son cœur maternel se consolait en nous;
Chaque enfant du pays prenant la bonne voie
Et gagnant quelque honneur lui causait une joie.
Ses avis respectés nous suivaient tous au loin,
Et j'aimais à l'avoir pour juge et pour témoin.
Déjà mûr, et parfois hésitant sur ma route,
J'allais chercher près d'elle appui contre le doute;
Sûr que mon cher pays, mes modestes aïeux
Me parlaient dans sa voix, me jugeaient par ses yeux;
Que notre ciel aimé, notre douce nature,
M'éclairaient à travers cette âme forte et pure.

Chaque automne, en goûtant à ses raisins vermeils,
J'allais dans l'air natal aspirer ses conseils;
A tous nos lieux sacrés nous refaisions visite;
Près d'elle une leçon était partout écrite;
Et le sol maternel me rendait ma vigueur,
Quand j'y touchais ainsi du regard et du cœur,

L'âge vint sans courber ni son corps ni son âme;
Elle abondait toujours en paroles de flamme,
Et, quand nous attisions les souvenirs brûlants,
Ses grands yeux noirs brillaient sous de beaux cheveux blanc

Un jour inscrit, hélas ! dans mes dates funèbres,
Jour de ce mois fertile en œuvres de ténèbres,
D'épais brouillards couvrant notre humide cité,
Mon esprit languissait dans mon corps attristé,
Le feu clair et flambant n'échauffait pas ma veine ;
Je ne pouvais penser et je rêvais à peine ;
Je portais lourdement le froid de la saison
Et les choses du temps écrasaient ma raison.
Une lettre était là : je l'ouvre avec paresse,
Et d'un rude aiguillon la douleur me redresse !
C'était un coup suprême, il fallait être fort :
Pernette me voulait près de son lit de mort !

Je partis. Le chemin fut bien long et bien morne ;
Le même où je riais enfant, à chaque borne,
Je le fis, consterné, sous un ciel ténébreux.
La neige couvrait tout, la plaine et les hauts lieux.
Les bois, se détachant sur la blancheur des landes,
Tenaient les vastes monts rayés de noires bandes.
Le cher pays, tandis qu'on clouait le cercueil,
Semblait s'être vêtu pour un immense deuil.

Elle vivait, forçant à vivre un corps inerte.
Sur l'antique fauteuil drapé de serge verte,
Elle attendait l'ami qu'elle avait appelé ;
Mon retour, son départ, tout était calculé,

Et, belle dans la mort comme dans la vieillesse,
Elle me vit entrer d'un œil plein d'allégresse.
Comme autrefois, ma chambre et l'abondant manoir
Tout était ordonné pour me bien recevoir ;
Tant l'esprit qui régnait dans la vieille demeure
Réglait tout fermement jusqu'à la dernière heure.

Nous avions une nuit pour nous entretenir,
Le matin seulement la mort devait venir.

Le prêtre était parti, l'œuvre sainte était faite,
Nul ne se mêla plus à notre tête-à-tête ;
Nous priâmes à deux. Je reçus en pleurant
Les suprêmes conseils, ces ordres du mourant.
Après bien des retours sur les choses anciennes,
Sur mes affections autant que sur les siennes,
Elle ajouta :

« Mon fils, voici des jours mauvais ;
J'en gémirai pour toi, même aux lieux où je vais.
Ce siècle aveuglément s'est remis à la chaine :
La carrière est ouverte à la bassesse humaine.
Toi, qui goûtas l'air libre et les clartés des monts,
Tu resteras fidèle à ce que nous aimons.
Puisque Dieu t'a donné le vers, arme tranchante
Qui frappe encor mille ans après celui qui chante,
Sers-t'en pour la justice et pour la liberté ;
On sort de ce combat meurtri, mais écouté.
Fais donc vivre en tes vers le meilleur de nos âmes,
Le souffle des hauteurs où tous deux nous montâmes,
La foi des grands parents, ces cœurs mâles et droits,
L'amour des souvenirs, le culte des vieux droits,

L'esprit religieux que la nature exhale
Et les saines leçons de la terre natale.
Note pour tes enfants quelqu'un de nos vieux airs,
Exprime le parfum des fleurs de nos déserts;
Dis ces âmes cachant, au fond de nos retraites,
Tant de vigueur paisible et de beautés secrètes.
Arrache de l'oubli quelque héros obscur
Qui puisse être un exemple et qui soit resté pur;
Montre-le simple et fort sous sa libre bannière...
Sur ta plus noble page écris le nom de Pierre. »

Elle avait dit ce mot de son plus ferme accent,
Et son âme partit en me le prononçant,

Jamais aucune mort, dans toute la contrée,
Ne retentit plus vite et ne fut tant pleurée.
Adieu l'exemple offert aux fidèles amours
Et la tradition vivante des vieux jours!
Il me semblait, à voir l'angoisse universelle,
Que l'âme du pays s'éteignait avec elle.

Des bourgs les plus lointains, et de chaque maison,
Une foule accourut malgré l'âpre saison.
Tout ce peuple savait, aussi bien que moi-même,
Le lieu marqué par elle à son repos suprême.
Partis devant le jour, afin que tout fût prêt,
Là-haut des laboureurs, au bord de la forêt,
A grands efforts creusant la terre glaciale,
Ouvraient sous les sapins la fosse nuptiale.

Le clocher tant aimé sonnait le dernier glas.
Nous montions; sous nos pieds craquait le dur verglas,

Au loin, sur les coteaux tapissés par la neige,
Lentement serpentait le funèbre cortège.
Les bois, ainsi que nous, restaient silencieux.
Un crêpe de brouillards s'étendait sur les cieux.
De l'endroit solennel nous étions déjà proche ;
On entendait encore un peu la triste cloche,
Quoique sur les hauteurs, l'air s'était attiédi
Et le vent préludait au calme de midi.
Voilà qu'autour de nous, sans qu'il soufflât de brise,
Reprit à gros flocons une neige indécise :
On doutait, à les voir incertains de leur vol,
S'ils descendaient du ciel ou s'ils montaient du sol.
C'était comme un essaim d'âmes ou de colombes
Qui venaient chastement voltiger sur ces tombes.

Et, pour bénir nos morts de son divin regard,
Le soleil un instant perça l'épais brouillard.

Le prêtre seul parla durant la sépulture ;
Tout se taisait, la foule et la pâle nature.
Et la terre natale, enfin, selon leur vœu,
Se ferma sur leurs corps pour les garder à Dieu.

Leur humble monument, dressé sur la bruyère,
Ne manquera jamais de fleurs ni de prière ;
Il reçoit, chaque été, nombre de pèlerins,
Il entend leurs secrets, il guérit leurs chagrins.

Une antique légende ici se renouvelle :
Pierre et Pernette auront leur mémoire immortelle ;
Nos fils pourront choisir, dans la vieille chanson,

Ou la leçon rêveuse ou la forte leçon...
Et, si j'ai su la dire avec ta grâce austère,
On t'aimera peut-être, ô Foiez, douce terre,
Où ce couple charmant, à l'ombre de nos bois,
Dort sous les mêmes fleurs et sous la même croix.

1868.

LE

LIVRE D'UN PÈRE

LE LIVRE D'UN PÈRE

I

LE PETIT GARDE-MALADE

Mon cher petit, ton père est vieux;
Son mal chaque jour se fait pire ;
Mais la vie, à travers tes yeux,
Lui sourit d'un dernier sourire.

Il souffre de plus d'un tourment,
Ami, qu'on ignore à ton âge.
Toi, tu sais trouver gentiment
Le mot tendre qui le soulage.

Roule au coin du feu mon fauteuil,
Voilà ta leçon terminée...

Et mets ma tasse de tilleul
Près de moi sur la cheminée.

Reste assis là, sur mes genoux;
Laisse chômer ton écritoire.
Causons tous deux, embrassons-nous;
Chacun contera son histoire.

Dis-moi nos courses d'autrefois,
Tes frais souvenirs de campagne;
A t'entendre parler des bois
Je me croirai sur la montagne.

Je reverrai l'azur du ciel,
L'émail des prés dont Dieu me sèvre,
Ces fleurs où je prenais mon miel
Renaîtront pour moi sur ta lèvre.

Cher compagnon, venu trop tard!
Mes pieds ne peuvent plus te suivre.
Tu n'as vu de moi qu'un vieillard;
Tu me connaîtras par mon livre.

Je grave aujourd'hui dans tes yeux
Une image austère et sans charmes,
Et je mêle à tes premiers jeux
L'ennui de mes dernières larmes.

Tu reverras, sur tes vieux jours,
Dans les scènes de ton enfance,
Ce père qui souffrait toujours,
Mais que soulageait ta présence.

Doucement tu te souviendras
Qu'au bruit de ton rire sonore,
Quand il te prenait dans ses bras,
Sa gaîté s'éveillait encore.

Quand il parlait à ta raison,
Tu savais déjà le comprendre...
Cher petit, remets ce tison
Et la bouilloire sur la cendre.

Reviens à ton poste chéri;
Baise encor mon front que tu presses;
Pour ce soir me voilà guéri...
Et Dieu te rende tes caresses!

Mars 1873.

II

L'ENFANT GRONDÉ

Je t'ai grondé !... trop fort peut-être !
Et je me sens tout soucieux
En voyant grossir dans tes yeux
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Je m'étais trop vite irrité
D'un tort pur de toute malice :
C'est oubli, c'est légèreté,
Et ton cœur n'était pas complice.

Je t'aurai dit, dans mon émoi,
Quelque vive et dure parole...
Mon bon enfant que je désole,
Va ! j'en souffre encor plus que toi.

Qu'il en coûte d'être sévère!
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père
Quand il faut gronder et punir.

Garde sa douloureuse image
Dans ton petit cœur bien aimant;
Si tu songes à ce moment,
Tu seras toujours, toujours sage!

Oh oui! c'est la dernière fois
Que tu fais mal et que je gronde.
Tu m'as bien compris, je le vois;
Tu relèves ta tête blonde,

Tu t'élances sur mes genoux...
Viens, viens! c'est moi qui te rappelle;
Vite, oublions notre querelle,
Mon cher petit, embrassons-nous!

Mai 1875.

III

A VERSAILLES

Chers petits, qui voulez me suivre
Lorsque je m'embarque à tout vent,
Vous sans qui je ne puis pas vivre
Et que je quitte si souvent!

Après notre adieu triste et tendre,
Lorsque vous rêvez entre vous,
Vous dites, cherchant à comprendre :
« Où va donc le père sans nous? »

Chers bien-aimés, quand je vous laisse,
Quand je fuis la chère maison,
Ce n'est ni plaisir ni richesse
Que je poursuis à l'horizon.

Nul rêve d'un sort plus prospère,
Rien que l'inflexible devoir,
N'arrache ainsi votre vieux père
A vos baisers de chaque soir.

Sans prendre garde à ma souffrance
Et sans nulle pitié pour moi,
Dans le grand conseil de la France
On m'a mis... je ne sais pourquoi!

Si c'est, mon Dieu! parce que j'aime
Sa grandeur et sa liberté,
Le poids de cet honneur suprême,
Je l'ai peut-être mérité.

Je n'ai pu combattre pour elle;
C'est là ce qui valait le mieux.
Hélas! pour venger sa querelle
Je suis infirme et je suis vieux!

Mais chacun lutte à sa manière
Pour la cause qu'il doit servir.
Les lois, je ne sais pas les faire,
Et j'aime mieux leur obéir.

Je sais peut-être comme on darde
En face, à l'ennemi vainqueur,
Un mot qui s'enfonce et qu'il garde
Sans pouvoir l'ôter de son cœur.

La haine, à défaut du génie,
M'arma du trait juste et malin;

Et je sais que mon ironie
Les irrite encore à Berlin.

Je sais qu'excitant l'espérance,
Lus dans nos plus humbles cantons,
Mes vers ont, au nom de la France,
Fait pleurer les soldats bretons ;

Que, dans nos revers pleins de gloire,
Pour entretenir sa vigueur,
Maint fils du Rhône ou de la Loire
Se les est récités par cœur.

D'autres sont orateurs sublimes;
J'ai rêvé de moindres emplois.
Pourquoi donc m'ôter à mes rimes?
Assez de gens feront les lois!

Et cependant, puisqu'on m'invite
A des maux qu'il faut partager,
Oublions tout et partons vite;
Restons autant que le danger.

C'est pourquoi de ces deux années
Vous eûtes de si faibles parts;
Pourquoi dans ces tristes journées,
A peine arrivé, je repars.

C'est ainsi que je vous délaisse,
Mes chers petits, mes seuls amours,
Que je passe au loin ma vieillesse,
Sans vous embrasser tous les jours.

Mon esprit s'éteint, mon cœur s'use
Loin de vous et loin du soleil;
Et, certes, ce n'est pas la Muse
Qui m'ôte ainsi force et sommeil!

De l'arène retentissante
Où j'entends ces fauves clameurs,
La Muse, hélas! est bien absente...
Ce n'est pas d'elle que je meurs!

Je succombe à de vieilles peines,
Aux regrets, aux espoirs trahis;
Mon sang est sorti de mes veines
Par les blessures du pays.

Je suis las, caduc avant l'âge;
Dieu seul pourrait me ranimer.
Mon cœur, sans lutter davantage,
N'a plus que la force d'aimer.

Les branches du vieux sycomore
Se brisent de tous les côtés,
Et mes jours, s'il m'en reste encore,
Un par un sont déjà comptés.

Que puis-je, à cette heure dernière,
Contre les destins en courroux?...
Mais je suis toujours votre père,
Et je veux finir près de vous.

Décembre 1873.

IV

PETIT ENFANT, PETIT OISEAU

A MON CHER PETIT PAUL

Petit enfant, petit oiseau!
Quand tu fredonnes dans ma chambre,
Je me crois en plein renouveau,
Fût-ce aux tristes jours de décembre.

Petit oiseau, petit enfant!
Les murs noirs, les pages méchantes,
L'ennui, le brouillard étouffant,
Tout s'éclaircit lorsque tu chantes.

Il fait soleil dans la maison
Sur chaque meuble où tu te poses;
Ton sourire à chaque saison
Donne des lilas et des roses.

Je cesse un moment de souffrir;
Tes baisers sont mes seules trêves.
Dans tes yeux je vois se rouvrir
Le ciel clos de mes anciens rêves.

Des fleurs vives de ta gaîté
Dieu veut que ma force renaisse...
Sitôt que l'enfant a chanté,
Le père a repris sa jeunesse.

Juin 1872.

V

LES PETITES SŒURS

Elles vont, la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Toujours sur le même chemin
Elles vont, la main dans la main.

Deux fleurs sur une seule branche!
S'embrassant toujours d'un côté,
Même quand l'arbre est agité;
L'une étant rose et l'autre blanche,
Deux fleurs sur une seule branche!

Où sont donc les petites sœurs?
Dit chacun de nous, qu'il demande

La plus petite ou la plus grande;
Elles ont d'égales douceurs;
Où sont donc les petites sœurs?

L'une veut tout ce que veut l'autre,
Dans l'étude ou dans le plaisir;
Chacune oubliant son désir,
Pour leur bonheur et pour le nôtre,
L'une veut tout ce que veut l'autre.

Aux œuvres du cœur ou des doigts
Promptes l'une et l'autre à bien faire,
Chacune est la petite mère,
La petite sœur, à la fois,
Aux œuvres du cœur ou des doigts.

Jamais de pleurs ni de querelles,
Au salon pas plus qu'au berceau;
Les bijoux après le cerceau,
Tout gaîment se partage entre elles...
Jamais de pleurs ni de querelles.

Elles vont, la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Toujours sur le même chemin
Elles vont, la main dans la main.

Septembre 1873.

VI

AMBITION

Des vœux plus inquiets que tous mes jeunes rêves
Depuis que je vieillis m'ont agité sans trêves;
Mon cœur, exempt d'orgueil, libre des passions,
S'étonne, par moments, de ses ambitions;
Je me fais, en dehors de la route commune,
Des chimères de gloire et de haute fortune;
J'entasse des travaux et j'en médite encor,
Et je me surprends même à remuer de l'or!
Je bâtis — moi, logé comme les hirondelles —
Des châteaux sur le roc, presque des citadelles;
De sévères portraits tapissent le dedans,
Et l'honneur des aïeux y parle aux descendants.
On y suspend aux murs de vaillantes épées;
Les regards sont joyeux, les mains sont occupées.

On a réparé là le temps que j'ai perdu;
J'y compte des lauriers dont aucun ne m'est dû.

J'aime les habitants de ce donjon de marbre,
Car ils sortent de moi comme les fleurs de l'arbre;
Autant que par le bras ils valent par l'esprit;
Leur plume a fait pâlir mon plus brillant écrit,
Et, d'un coup, trouvé l'art et l'illustre matière
Que j'ai cherchés en vain durant ma vie entière.
Là fleurit le bonheur à côté du devoir.
Tout les trésors qu'on rêve et qu'on ne peut avoir,
Tous ceux que j'ai perdus et tous ceux que j'envie,
Tout ce qui m'a manqué dans cette rude vie,
L espoir, enfin, s'ouvrant sur un vaste horizon,
Tout ce qui grandit l'âme, emplit cette maison.
Lorsque après un combat le soldat s'y désarme,
La tendresse l'accueille, un sourire le charme;
L'élégance y rayonne, et la simplicité,
Et la grâce qui rend plus douce la beauté.
Quand j'imagine ainsi, dans mes trop longues veilles,
Ces hôtes, ce manoir et toutes ces merveilles,
Amis, ne croyez pas qu'oubliant la raison,
Je rêve d'habiter cette chère maison!
J'ai vécu, je sais mieux quelle est ma destinée;
J'avais ma tâche, enfants, et je l'ai terminée.
Je ne prétends pas vivre en ce manoir si beau;
Je l'aperçois, de loin, par delà mon tombeau.

Vous savez bien pour qui j'ai ces vastes pensées,
Et ces ambitions autrefois repoussées.
Vous savez si, cherchant ou le pouvoir ou l'or,
Autre part qu'en vos cœurs j'ai placé mon trésor!

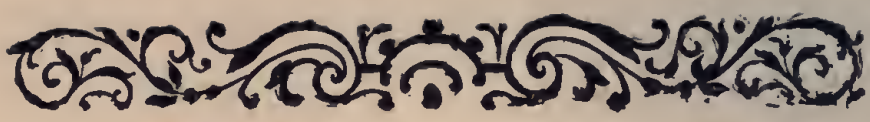
Mais, pour mes bien-aimés, je suis insatiable.
Qu'importent mes vieux jours que la souffrance accable,
Si, comblé par le ciel dans mes vœux les plus doux,
Tout ce que je n'eus pas, je vous le donne à vous!
Si, travaillant d'accord avec la Providence,
Je laisse aux chers petits la joie et l'abondance!
Si je les ai faits tels, si fiers, si généreux,
Que l'honneur de mon nom s'agrandisse par eux!
S'ils gardent mieux que moi, tout en suivant ma trace,
Les solides vertus qui fondent une race!
Si, de plusieurs degrés rehaussant la maison,
Ils se font de leurs mains un solide blason!
Jadis j'avais rêvé d'ennoblir mes ancêtres,
Je me réglais sur eux, je les prenais pour maîtres...
Il me serait, au prix des efforts que je fis,
Bien doux d'être à mon tour ennobli par mes fils!
Je sais que peu de noms s'inscrivent dans l'histoire;
Mais on acquiert l'honneur à défaut de la gloire :
On se voit estimé des esprits exigeants;
Si l'on n'a pas la foule, on a les braves gens.
Fallût-il renoncer à ce lustre modeste,
Le bonheur est possible et la vertu nous reste;
Et, sous son toit obscur, l'honnête homme a du moins
Les âmes de ses morts et son Dieu pour témoins!
J'applaudirais d'en haut vos victoires secrètes...
Mais je reprends mon rêve, et je vous vois poètes.
Soldats, penseurs, guidant les cités d'un bras fort.
Et, de plus, satisfaits de vous comme du sort;
Puis, joyeux, animés d'une secrète flamme,
Capables de goûter les voluptés de l'âme,
Atteignant de votre art le suprême degré,
Et touchant les hauteurs où j'ai tant aspiré.

Voilà de quels espoirs s'aiguise mon courage;
Voilà pourquoi je lutte et m'excite à l'ouvrage;
Voilà quels rêves d'or, dans mes nuits sans sommeil,
Me font, sans un murmure, attendre le soleil.
Enfants! mon cher secours en mes peines amères,
Je vous bénis encor pour toutes ces chimères;
Mon souci paternel m'est doux et bienfaisant,
Car il aide mon cœur à fuir loin du présent.
Ainsi, grâce à vous tous, et grâce à ma tendresse,
Je puis porter encor mes maux et la vieillesse,
Et, par vos douces mains tiré de ma langueur,
Retrouver quelquefois mon esprit et mon cœur.
Peut-être, aidé par vous, j'achèverai ce livre;
Vous êtes ma raison d'espérer et de vivre.

Vienne donc la douleur! Je saurai la braver,
Ayant gardé par vous la force de rêver;
Voyant, à l'horizon, au bout de mes souffrances,
Mûrir en gerbes d'or mes belles espérances.

Qu'importe le passé, mon travail imparfait,
Si vous faites, demain, ce que je n'ai pas fait!
J'accepte également, et d'une âme ravie,
Le combat de la mort ou celui de la vie;
J'aurai bien accompli mon devoir et ma loi,
Si vous êtes meilleurs et plus heureux que moi.

Novembre 1873.



VII

A UN GRAVE ÉCOLIER

Monsieur l'écolier sérieux,
Vous m'aimez encor, je l'espère?
Levez un moment vos grands yeux :
Fermons ce gros livre ennuyeux,
Et souriez à votre père.

Il est beau d'être un raisonneur,
De tout lire et de tout entendre,
De remporter les prix d'honneur!...
C'est, je crois, un plus grand bonheur
D'être un enfant aimant et tendre.

Lorsqu'on a fait tout son devoir,
Que la main est lasse d'écrire,
Quand le père est rentré, le soir,

Avec les sœurs il faut savoir
Jouer, causer... même un peu rire.

Vous verrez chez les vieux auteurs,
Expliqués au long dans vos classes,
Que la Muse à ses sectateurs
Ordonne, en quittant les hauteurs,
D'aller sacrifier aux Grâces.

Autres temps, autres conseillers!
Dans le savant siècle où nous sommes,
On voit déjà les écoliers,
Avec l'algèbre familiers,
Aussi maussades que les hommes.

Chez moi qu'il n'en soit pas ainsi;
Contre les pédants je réclame.
Je suis poète, Dieu merci!
Et j'ai pour principal souci,
Mes enfants, de vous faire une âme.

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez! c'est le commencement:
Aimez sans honte et vaillamment,
Aimez tout ce qu'il faut qu'on aime.

Mais il est trop peu généreux
D'aimer tout bas et bouche close.
A ceux que l'on veut rendre heureux,
Des souhaits que l'on fait pour eux
Il faut dire au moins quelque chose.

Les vrais bons cœurs sont transparents;
On y voit toute leur tendresse.
Ah! chers petits indifférents,
Gâtez un peu vos vieux parents;
Leur bonheur est dans vos caresses!

C'est beaucoup d'avoir la bonté;
Montrez-la bien, qu'on en jouisse!
Il faut que, dès avant l'été,
En fleurs de grâce et de gaité
Votre bon cœur s'épanouisse.

Voyez! dans le meilleur terrain,
Parmi les blés hauts et superbes,
C'est Dieu qui mêla, de sa main,
Le bluet d'azur au bon grain,
Le pavot rouge à l'or des gerbes.

Vous, ainsi, savants, mais joyeux,
Charmez la maison paternelle.
Quand on a le sourire aux yeux,
A la lèvre un mot gracieux,
La vertu même en est plus belle.

Mars 1875.

VIII

LE PETIT MÉNAGE DU PÈRE

Un petit doigt frappe à ma porte;
J'en connais le son argentin :
« Entrez!... » je sais que l'on m'apporte
Mon bonheur de chaque matin.

Les voilà! toujours les premières
A remplir ce joyeux devoir...
On entend là-bas les grands frères
S'ébattre en leur bruyant dortoir.

Mais en avril comme en décembre,
Toujours, épiant mon réveil,
Les deux sœurs entrent dans ma chambre,
Plus exactes que le soleil.

Et, si noire que soit la brume,
A leur sourire familier,
Une vive clarté s'allume
Dans mon cœur, dans mon atelier.

Ma nuit, ma triste nuit s'envole;
Leur voix douce m'a raffermi
Avec cette simple parole :
« Père, avez-vous un peu dormi?

Longtemps je les garde embrassées:
Et quels bons rires entre nous!
Mais voilà mes deux empressées
Qui s'échappent de mes genoux.

Car on veut tout remettre en place,
Livres, papiers, tout l'attirail,
Pour que l'ordre et la bonne grâce
Ornent ma table de travail.

L'encrier, garni de ses plumes,
M'invite et prend un air charmant;
Sur mes rayons les gros volumes
S'alignent par enchantement.

Sus les bronzes de l'étagère,
Sur les cadres d'or du trumeau,
Comme une hirondelle légère
On fait voltiger le plumeau.

La bruyère, en sa porcelaine,
Le tapis et ses larges fleurs,

Le blason du coussin de laine,
Tout reprend de vives couleurs.

Et tandis qu'on passe et repasse,
Sur mes genoux, en fredonnant,
On revient, et vite on embrasse
Le front du père rayonnant.

Moi, j'ai vu fuir, sous ces doigts d'ange,
Les spectres de ma longue nuit;
Mon esprit goûte un calme étrange
Dans la chambrette qui reluit.

Il ne reste en mon âme entière
Plus une crainte et plus un deuil,
Pas plus qu'un seul grain de poussière
Sur le bois de mon vieux fauteuil.

Durant tout ce petit ménage
Qu'on achève avec tant d'amour,
Le poète a repris courage
Pour son labeur de chaque jour.

Avec mes douces visiteuses,
Chez moi, le soleil et l'espoir,
La verve et les rimes heureuses,
Tout revient pour jusqu'à ce soir.

Il m'est resté de leur passage,
— A moi qui me sentais si vieux, —
Avec la fermeté d'un sage,
Les ardeurs d'un jeune amoureux.

J'ai retrouvé toute ma flamme
Et toute ma sérénité...
Et je bénis, du fond de l'âme,
Les Muses qui m'ont visité.

Juin 1876

IX

INQUIÉTUDES

Vous dont je devrai compte à l'âme de mon père,
Enfants par qui je crains tour à tour et j'espère,
J'ai tenté bien des fois de percer l'avenir
Pour vous y suivre encore et vous y soutenir;
Je songe avec terreur à ce juge suprême
Qui doit vous voir à l'œuvre et me juger moi-même.
Comme j'accepterais mon fardeau redoublé
Si moi seul, moi tout seul, j'en étais accablé!
Comme énergiquement j'achèverais ma tâche,
Certain, sous mes douleurs, de n'être jamais lâche,
Si vous m'étiez montrés, après ces temps mauvais,
Dignes de votre aïeul, tels que je vous rêvais:
Si vous aviez atteint le seul but où je vise,
Et plus haut que mes vers inscrit notre devise;

Et si Dieu, dès ce monde, en surcroît de l'honneur,
Voulait vous accorder quelque peu de bonheur!

Qu'importe que ma fin soit souriante ou triste!
C'est pour ces jeunes fleurs que le vieil arbre existe,
Que la fleur soit donc belle et le fruit généreux :
L'arbre qui les portait sera jugé sur eux.

C'est ainsi, chers enfants, dont l'aspect me rassure,
Que vous serez ma gloire ou bien ma flétrissure.
Étant sortis de moi, vous me devez au moins
D'attester tout mon cœur et d'être mes témoins.
Exerçant sur mon nom la censure et l'envie,
Bien des gens ne sauront de moi que votre vie,
Et si vous n'êtes bons, je serai cru pervers;
De mensonge et d'orgueil on taxera mes vers,
Et, les effaçant tous, d'un seul coup de faiblesse,
Vous ferez un plomb vil de l'or que je vous laisse.

Ne me démentez pas! l'honneur est à ce prix.
Tâchez de valoir mieux que mes meilleurs écrits;
Et que l'on reconnaisse, en vous regardant vivre,
Oue mon cœur sentait bien ce que disait mon livre;
Que j'avais dans le sang, que j'observai toujours
La fière loyauté qui règne en mes discours;
Que, si vous marchez droit, c'est en suivant ma trace,
Que ce n'est point hasard, mais vertu de ma race.

Ayez donc devant vous, comme image du bien,
Votre père, toujours, ainsi que j'eus le mien;
Qu'il soit mort ou proscrit, vivez en sa présence :
L'aïeul vous parlera dans votre conscience.

Avant de vous fier à ce qui semble d'or,
Consultez son honneur, comme je fais encor.

Ce n'est pas moi, c'est lui que je pose en modèle!
J'ai tâché seulement d'être une ombre fidèle,
De marcher sur sa voie et vers son but sacré;
Je ne l'atteindrai point, mais j'en approcherai!
Au mépris du succès, du bien-être éphémère,
J'écris d'après mon cœur et le cœur de ma mère.
Mes modestes héros ne sont pas pris ailleurs.
Si mon poème est bon, vos aïeux sont meilleurs.
Heureux quand, par moments, réchauffé de leurs flammes,
J'ai su parer mes vers des beautés de leurs âmes.
Du tronc qui nous porta soyez les dignes fruits;
Qu'on me retrouve en vous plus pur que je ne suis.
Que, dans vos actions, mon âme reparaisse
Libre enfin de toute ombre et de toute faiblesse.
Polissez nuit et jour sous la main du devoir
L'acier de votre vie où je veux me revoir,
Afin qu'à tous les yeux la clarté dont il brille
Illumine mon œuvre, honneur de la famille.

Ah! comme avec douceur aux trois quarts du chemin
Mon vieux corps fatigué se coucherait demain;
Que l'éternel repos aurait pour moi de charmes,
Si je vous laissais tous vaillants et tous en armes!
Si, de là-bas, dans l'ombre où dorment les aïeux,
Je sous savais aimés, purs, honorés, joyeux!
Si je voyais déjà poindre vos destinées
Dans ce feuillage obscur des premières années;
Si les fruits grossissants, peints de vives couleurs,
Étaient prêts à tenir les promesses des fleurs!

Mais je pars, le cœur plein de doute et de murmures,
Avant que la vendange et la moisson soient mûres!
Le triste laboureur, loin du champ bien aimé,
Ne récoltera pas ce qu'il avait semé.
Et qui sait, après lui, si la foudre et la grêle,
Si les chasseurs, foulant ses blés, sa vigne frêle,
Laisseront sur le sol, dans les greniers en feu,
Quelque chose à cueillir ou pour l'homme ou pour Dieu!

Puisse, un jour, récoltant l'or de ces jeunes plantes.
Au gré du vieux semeur bien douces mais trop lentes,
La patrie hériter de ma chère moisson!
Amis, si vous gardez ma suprême leçon,
Si je vous vois, comblant ma plus haute espérance,
Chérir, comme je fais, notre mère la France,
Prêts à la bien servir en temps calme ou troublé,
Je puis vivre ou mourir, mais fier, mais consolé.

Pourquoi douter? pourquoi, rassasié d'orages,
Ne pas forcer ton âme à de meilleurs présages?
La vie est sombre, ayons un radieux trépas!
Croyons à de beaux jours que nous ne verrons pas,
Et qui feront mûrir, dans l'héritage en fête,
Cette verte moisson qui si fort t'inquiète!
Fions-nous au bon sol, au bon grain, au soleil...
Et dans les bras de Dieu dormons notre sommeil.

Février 1875.

X

LE BON CHEVAL GRIS

Bon cheval gris, si doux, si sage,
Toi qui portais, quatre à la fois,
Mes chers petits et leur bagage,
Tandis qu'à pied, le long du bois,
Je suivais l'heureux équipage...
Bon cheval gris, si doux, si sage,
Tu mérites plus d'une page
Dans nos histoires d'autrefois.

Bien loin, bien loin par les vallées,
Sur les hauts plateaux verdoyants,
Que d'heures gaîment écoulées
A l'air vif, sous les cieux brillants,
Et combien d'étapes doublées
Grâce à tes pieds sûrs et vaillants!

Lorsqu'ils trottaient dans la bruyère,
Comme jadis les quatre preux,
Sur la monture coutumière
Aucun n'était las ou peureux.
Celui qui demeurait à terre
Se suspendait à ta crinière,
Dans les sentiers durs et pierreux.

Quand tu croyais reprendre haleine
Sur un gazon fin et luisant,
A l'ombre, au bord de la fontaine
Où l'on goûtait en s'amusant,
Quelque aîné, désobéissant,
Pour faire, tout seul et sans gêne,
Un temps de galop dans la plaine,
Sautait sur ton dos complaisant;
Ou bien, durant une heure entière,
Chantant, riant d'un rire fou,
Toute la blonde fourmilière,
Qui par devant, qui par derrière,
Grimpait de tes pieds à ton cou.

Aussi que de mains empressées,
Au retour du bon cheval gris,
T'apportaient le foin par brassées,
Et t'offraient, à l'envi dressées,
Ta part de sucre et de pain bis!

Mais Dieu sait tout ce qu'il endure
De tous ces démons d'écoliers!
Et jamais une égratignure
N'attrista leurs jeux familiers,

Le grand galop sur la verdure,
Le trot à travers les halliers...
Car tu réglais ta souple allure
Sur l'âge de tes cavaliers.

Tu souffrais, sans te troubler guère,
Leurs bonds et leurs cris argentins;
Tu semblais, indulgent compère
De ces mille tours enfantins,
T'en réjouir à ta manière,
Et comprendre l'émoi du père
Au milieu de tous ces lutins.

Et lui, le distrait, le poète,
Écuyer des plus maladroits,
Par ton esprit, ô noble bête!
Combien l'as-tu sauvé de fois,
Quand, vers l'azur levant la tête,
Sans voir les périlleux endroits,
Sur ton dos il était en quête
D'une rime, au tournant du bois!

Les soirs où je fais ton histoire,
C'est à grand'peine, on peut m'en croire,
Que de pleurer je me défends.
Va! tu méritais la victoire
Sur ces vains coureurs triomphants;
Si je pouvais donner la gloire,
J'éterniserais ta mémoire,
Bon vieil ami de mes enfants!

Te voilà mort, mon vieux fidèle!
Au néant on t'a condamné;
Mais à Dieu mon cœur en appelle.
Je suis sûr qu'il t'avait donné
Une part de l'âme éternelle.

Car la bonté ne périt pas,
Et l'être en qui Dieu l'a placée
L'emporte au delà du trépas.
Elle vit comme la pensée.

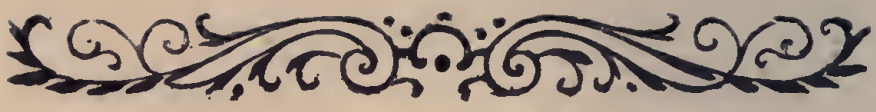
Aimez-la, mes petits chéris,
Dans la plus humble créature;
Aimez-la chez les grands esprits,
C'est leur essence la plus pure;
C'est la fleur, le joyau sans prix,
C'est la perle de la nature.

Aimez-la dans ce bon cheval,
Qui la possédait sans mélange;
Dans le chien, ce héros étrange
Qui meurt pour un maître brutal:
Elle met le pauvre animal
Au niveau de l'homme et de l'ange.

Oui, bon gris nous te reverrons
Sur des montagnes bien plus belles,
Où nous aurons de grandes ailes,
De vives clartés sur nos fronts;
Et, joyeux, nous galoperons
Sur des bruyères immortelles.

Et là viendront nous entourer,
Et courir en troupe légère,
Ceux qui furent bons sur la terre,
Ces chiens qui nous ont fait pleurer,
Ceux de Lamartine et d'Homère.

Octobre 1874.



XI

LA SŒUR AINÉE

Elle avait ses cinq ans à peine,
Qu'on admirait dans la maison,
Dans la maison bruyante et pleine,
Sa bonne humeur et sa raison.

Toujours à bien faire occupée,
Ferme et vaillante avec douceur,
Elle aimait, au lieu de poupée,
Elle aimait sa petite sœur.

Elle veillait à ses toilettes
Comme une petite maman,
Présidait aux jeux, aux emplettes,
Aux surprises du jour de l'an.

Elle arrangeait l'affreux bagage
Des grands frères désordonnés,
Et de jolis nœuds, son ouvrage,
Leurs cous rétifs étaient ornés.

Qu'on perdît un livre d'étude,
Cahier, canif et cætera...
On disait sans inquiétude :
« Bah ! Hélène le trouvera ! »

Faisant moins de bruit que personne,
A peine elle avait entendu,
Au négligent qui l'abandonne
Elle apportait l'objet perdu.

Et parfois, dans les cas suprêmes,
A ses yeux vifs ayant recours,
Le père et la maman eux-mêmes
Avaient besoin de son secours.

Mais c'est quand vint le petit frère,
C'est alors qu'il fallait la voir !
Comme elle était heureuse et fière
De bercer l'enfant chaque soir !

Alors elle était grande et sage,
Bonne aux plus sérieux emplois ;
Ce n'était point un badinage,
Elle avait sept ans, cette fois !

Quelle prudence maternelle
Aux premiers pas du gros bébé !

Jamais en trottinant près d'elle
Le cher petit n'était tombé.

Qu'on le taquine ou qu'on le gronde,
On verra si la bonne sœur,
La servante de tout le monde,
Sait résister à l'oppresseur.

Se dressant de toute sa taille
Et le cachant contre son sein,
Elle est prête à livrer bataille :
La poule défend son poussin.

Si vous n'aimiez pas votre Hélène
Après un passé si touchant,
Votre âme serait bien vilaine,
Paul, et vous seriez bien méchant!

Mais des soins et de l'amour tendre,
Cher petit, déjà coutumier,
A la chérir, à la défendre,
Tu seras toujours le premier.

C'est notre jeune providence :
Nous puisons tous à ce trésor.
On aime, on vante sa prudence;
Toi, tu la vantes plus encor.

Elle fut ta petite mère,
Et tu vois comme elle s'y prend
Pour être douce à son vieux père;
Tu vois les soins qu'elle me rend.

La voilà grande et presque femme,
Et ceux-là seront trop heureux
Qui, nous ôtant cette chère âme,
Se la partageront entre eux.

Aimez-la bien, la sœur aînée,
Retenez-la dans notre nid;
C'est pour vous qu'elle nous est née,
Et votre père la bénit.

Décembre 1873.

XII

LES DEUX PORTRAITS

Pour que du vieil honneur ta maison soit le temple,
Suspends-y ces portraits, mes témoins, mon exemple,
Devant qui, le matin et le soir, à genoux,
J'ai fait, durant vingt ans, ma prière avec vous;
Qui, d'un œil vigilant, nous regardaient en face,
Et, tant que j'ai vécu, n'ont pas quitté leur place.
Mes pilotes sacrés, toujours au gouvernail,
Ils surveillaient d'en haut ma table de travail.
Je les interrogeais dans les temps difficiles;
Ils tenaient mon esprit, mon cœur, ma main, dociles
Je cherchais dans leurs yeux à lire mon devoir;
J'y trouvais le conseil et le don de vouloir,
Et les sages pensers dans mon âme soumise
Descendaient et régnaient par leur douce entremise.

Leur sourire écartait tous ces nuages noirs :
L'orgueil, les vains désirs et les vains désespoirs.
Aux esprits généreux ils destinaient mes pages,
Chassaient toutes fadeurs de mes mâles ouvrages,
Et préféraient pour moi, dédaignant les moqueurs,
Aux vulgaires bravos l'estime des grands cœurs.

Ainsi, depuis vingt ans, je travaille et je pense
Sous leurs yeux bien aimés. J'y vois ma récompense.
Ils me parlent sans cesse, et tous mes vers heureux,
Les vers où vous pleurez, me sont dictés par eux.
Jamais un seul matin je n'ai pris mon ouvrage
Sans les bien regarder pour me donner courage;
Jamais je n'ai souffert, jamais pleuré tout seul
Et sans mettre avec moi la grand'mère et l'aïeul.
Je vis en eux; ils sont le meilleur de moi-même;
Je tiens d'eux, et d'eux seuls, tout ce qui fait qu'on m'aime,
D'eux et de leurs esprits, de leurs cœurs grands ouverts.
Je n'en diffère, hélas! que par bien des travers.
Heureux si je n'ai point, miroir trop infidèle,
Dans le cours de ma vie altéré ce modèle,
Si surtout en mes fils l'aïeul n'est pas déçu,
Si je leur ai transmis le cœur que j'ai reçu!

Donc, lorsqu'il est besoin d'échauffer vos courages,
Adressez-vous, amis, à ces chères images;
Vous m'y retrouverez! Leur aspect caressant
Vous rendra plus encor que votre père absent;
Ce sera moi toujours, mais plus doux, mais sans fièvres,
Sans amertume au cœur et sans tristesse aux lèvres.
Priez-les en mon nom, priez-les chaque jour;
Ils ont plus de pouvoir s'ils n'ont pas plus d'amour.

De leur humble carrière ils sont sortis augustes;
La lumière aujourd'hui pleut du front de ces justes.
Tandis que nous luttons, cherchant notre avenir,
Ils lèvent, de là-haut, leurs mains pour nous bénir!

I

LE GRAND-PÈRE

Voici l'aïeul, voici mon père au doux visage;
Le cœur d'un chevalier et la raison d'un sage!
Il a connu, chéri les aînés d'entre vous,
Et vous avez joué quatre sur ses genoux.
Ses traits sont-ils restés dans vos jeunes mémoires?
Gardez-les bien! ainsi que mes vieilles histoires,
Et les tendres conseils, les baisers, les secrets
Que vous avez reçus devant ces chers portraits.
Pour chauve et blanc qu'il soit, admirez sur sa face
La fraîcheur, la clarté, signes de bonne race.
Un sang vif et léger, et riche de soleil,
Anime de sa peau le fin tissu vermeil;
Cette lèvre sans fiel, d'une grâce infinie,
Mince et ferme, au besoin lancerait l'ironie;
Cet œil plein de douceur, mais qui semble attristé,
Limpide, a ses éclairs d'ardeur et de gaîté.

Vieux Français d'autrefois, en sa forte croyance
Inflexible, il avait, pour autrui, l'indulgence.

Joyeux dans la dispute et de propos charmant,
Ses ennemis l'aimaient, l'admiraient franchement;
Heureux de le contraindre à rompre le silence,
Tous à l'envi s'offraient à sa courtoise lance.
Tant qu'il vécut, réglant notre heureuse maison,
Il était ma justice, il était ma raison.
Ses notes, sur mes vers, par un goût sûr guidées,
Coupaient court aux écarts du style ou des idées.
Critique et fin lettré, quoique docteur savant,
Il jugeait, il pensait lorsque j'allais rêvant.
A l'Icare étourdi qui part à tire-d'ailes,
Sa main sage attachait le poids des grands modèles,
M'enchaînait prêt à fuir dans le vague horizon,
Et faisait du bon sens mon heureuse prison.
Il croyait, peu sensible aux couleurs entassées,
Qu'un mot juste suffit aux plus grandes pensées,
Que l'âme la plus haute est simple en ses discours;
De mon âpre hyperbole il modérait le cours,
Prisant dans nos combats, pour la plus juste cause,
La générosité par-dessus toute chose.
Il fut mon maître en tout; c'est de lui que j'ai pris
Les dogmes que je sers, la langue que j'écris.

Tous vantaient sa raison qui jamais ne dévie,
Son esprit clair, charmant, loyal comme sa vie,
Acéré sans venin, gai sans être moqueur...
Mais que serait-ce, enfants, s'ils avaient vu son cœur,
De ses jeunes travaux connu la longue histoire,
Son obscur dévouement, plus noble que la gloire!
Écolier, orphelin à seize ans, ses labeurs
Soutenaient sans fléchir une mère et deux sœurs.
Le pain était amer, les soucis étaient rudes...

Et rien ne l'arrachait à ses nobles études;
Il donnait, intrépide à son double devoir,
Tout le jour au métier et la nuit au savoir.
Dans l'âge où mollement j'assemblais quelques rimes,
Il scrutait la nature et ses secrets intimes,
Voulant suivre en son art, jusqu'au plus haut degré,
Son père, le savant qu'il avait adoré!
Car, s'oubliant, il fit deux parts de sa carrière;
Ses aïeux, puis ses fils, eurent sa vie entière.
Jeune homme, il travaillait, docile à cette loi,
Pour sa mère, et vieillard, il travaillait pour moi.
Un jour, dans la vigueur de ses vertes années,
Du prix de ses efforts à peine couronnées,
Près de toucher au but, mûr pour les dignités,
Il dut choisir : l'honneur et les serments prêtés,
Obéis sur-le-champ, obéis avec joie,
Des succès, des honneurs lui fermèrent la voie...
Et pour penser demain ce qu'il pensait hier,
A son vieux roi fidèle, il resta pauvre et fier.
Tel fut l'homme de cœur, père de votre père;
Vous porterez son nom dignement, je l'espère.
Si l'un de vous forfait au sang dont il est né,
Moi qui vous l'ai transmis, je serai condamné.

II

LA GRAND'MÈRE

Notre secours est là, dans l'aïeule en prière,
Dans l'âme qui respire en ce divin portrait,
Dans le profond amour qui luit sous sa paupière,
Dans ses douleurs de sainte où le ciel apparaît !

Quand le peintre — un ami digne de la connaître —
Qui m'avait vu pleurer, qui la voyait souffrir,
Pour l'immortaliser prit son pinceau de maître,
L'Éternité pour elle était prête à s'ouvrir.

L'espoir déjà perçait sous son inquiétude;
Elle nous voyait tous vivants et rachetés;
Sa souffrance expirait dans la béatitude,
Car devant Dieu ses pleurs avaient été comptés.

L'art n'a rien oublié dans cette image d'elle.
Tout son amour de mère en ses yeux est écrit;
Et l'on prend ce portrait, si simple et si fidèle.
Pour la Madone en pleurs aux pieds de Jésus-Christ.

Invoquez-la ! Jamais une mère, une sainte,
N'eut dans un cœur plus humble un amour plus profond ;

En tous vos jours d'épreuve invoquez-la sans crainte,
Sûrs qu'elle vous écoute et que Dieu lui répond.

Douce, elle s'ignorait et s'accusait sans cesse
Et n'ouvrait qu'en tremblant son esprit, un trésor!
Mais son cœur est resté ma suprême richesse,
La source où je m'abreuve et dont je vis encor.

C'est d'elle que je tiens les ardeurs du poète,
Ce souffle intérieur prompt à me ranimer,
La hauteur des désirs, l'espérance inquiète
Et le don de souffrir avec celui d'aimer.

Oui, l'invisible feu, senti de bien peu d'âmes,
Qui circule en mes vers, discret et contenu,
Qui répand la chaleur, mais sans jeter de flammes,
S'alluma dans son cœur et de là m'est venu.

Si parfois vous sentez, en relisant mes pages,
Courir un doux frisson dans vos cœurs attendris,
Si vous en devenez plus aimants et plus sages,
C'est qu'elle avait pensé les choses que j'écris.

Il eût fallu la voir et l'entendre elle-même
Avec son beau regard fait à sécher nos pleurs,
Aux expiations s'offrant pour ceux qu'elle aime,
Et prompte à se charger de toutes nos douleurs!

Quelle main délicate à panser nos blessures!
Quel baume tout puissant de ses yeux a coulé!
Un mal qui me laissa de longues meurtrissures,
La mort qui me tenait, par elle ont reculé.

Elle est deux fois ma mère et l'auteur de ma vie!
Elle m'a mis au monde et tiré du tombeau.
Elle m'a donné tout : la foi que j'ai suivie
Et l'amour qui m'entraîne à voler vers le beau.

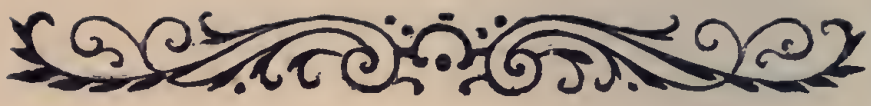
Des dons que j'en reçus je suis fier... et je tremble
D'avoir en fruits mauvais dissipé cette fleur!
Mais puisque vous m'aimez, c'est que je lui ressemble,
Et que vous avez tous pris un peu de son cœur.

C'est qu'elle habite en nous, c'est qu'elle n'est pas toute
A ce ciel où ses fils n'atteignent pas encor,
Qu'elle nous veut conduire et soutenir en route,
Que son âme est restée où restait son trésor.

C'est elle qui bénit, invisible patronne,
La maison toujours pleine et les enfants nombreux,
Et des douces vertus qui formaient sa couronne
Y maintient le parfum et le répand sur eux.

Soyons à son exemple, à son culte fidèles,
Aux plus humbles devoirs assidus chaque jour,
Afin d'aller ensemble, emportés sur ses ailes,
Rejoindre les aïeux dans l'éternel amour.

Février 1875.



XIII

LE DROIT D'AINESSE

Te voilà fort et grand garçon,
Tu vas entrer dans la jeunesse;
Reçois ma dernière leçon :
Apprends quel est ton droit d'aînesse.

Pour le connaître en sa rigueur
Tu n'as pas besoin d'un gros livre;
Ce droit est écrit dans ton cœur...
Ton cœur! c'est la loi qu'il faut suivre.

Afin de le comprendre mieux,
Tu vas y lire avec ton père,
Devant ces portraits des aïeux
Qui nous aideront, je l'espère.

Ainsi que mon père l'a fait,
Un brave aîné de notre race
Se montre fier et satisfait
En prenant la plus dure place.

A lui le travail, le danger,
La lutte avec le sort contraire;
A lui l'orgueil de protéger
La grande sœur, le petit frère.

Son épargne est le fonds commun
Où puiseront tous ceux qu'il aime;
Il accroît la part de chacun
De tout ce qu'il s'ôte à lui-même.

Il voit, au prix de ses efforts,
Suivant les traces paternelles,
Tous les frères savants et forts,
Toutes les sœurs sages et belles.

C'est lui qui, dans chaque saison,
Pourvoyeur de toutes les fêtes,
Fait abonder dans la maison
Les fleurs, les livres des poètes,

Il travaille, enfin, nuit et jour :
Qu'importe! les autres jouissent.
N'est-il pas le père à son tour?
S'il vieillit, les enfants grandissent!

Du poste où le bon Dieu l'a mis
Il ne s'écarte pas une heure;

Il y fait tête aux ennemis,
Il y mourra, s'il faut qu'il meure!

Quand le berger manque au troupeau,
Absent, hélas! ou mort peut-être,
Tel, pour la brebis et l'agneau,
Le bon chien meurt après son maître.

Ainsi, quand Dieu me reprendra,
Tu sais, dans notre humble héritage,
Tu sais le lot qui t'écherra
Et qui te revient sans partage.

Nos chers petits seront heureux,
Mais il faut qu'en toi je renaisse.
Veiller, lutter, souffrir pour eux...
Voilà, mon fils, ton droit d'ainesse!

Janvier 1875.

XIV

LE CHATEAU DE MES SONGES

Quand j'étais plus petit que vous,
Je contais déjà mon histoire ;
Heureux des songes les plus fous,
Je bâtissais ma tour d'ivoire,

J'entassais travaux sur travaux,
J'atteignais jusqu'au rang suprême...
Mais de tous mes projets nouveaux,
La fin était toujours la même.

Toujours une immense maison,
Un parc immense, à la campagne,
Apparaissaient à l'horizon
De tous mes châteaux en Espagne.

Là, nous vivions tous en commun,
Beaucoup de sœurs, beaucoup de frères;
Le soir, il n'en manquait pas un,
Tantes, petits-cousins, grand'mères;

Tous les amis, jusqu'aux derniers,
Mes joueurs de barre et de quille,
Vieilles bonnes, vieux jardiniers...
Tous, jusqu'aux chiens de la famille.

Petits et grands, jeunes et vieux,
Avaient santé, gaîté parfaites;
Et l'on s'aimait à qui mieux mieux
Dans ce manoir toujours en fêtes.

D'épais buissons, à travers champs,
Formaient sa lointaine ceinture;
Les ennuyeux et les méchants
N'en pouvaient franchir la clôture.

Toutes les saisons à la fois
Se mêlaient dans ce parc étrange;
On y faisait, à chaque mois,
Les foins, la moisson, la vendange.

Toujours des fruits, toujours des fleurs
Au temps de la neige et des bises,
Des fruits de toutes les couleurs,
Des raisins avec des cerises.

Donc, un jardin au fond d'un bois,
Voilà, dans ma longue innocence,

Ce que j'ai rêvé tant de fois...
Peut-être au delà de l'enfance.

Et c'est là, dans ce vieux manoir,
Près du Lignon ou de la Dore,
Que j'aime si fort à vous voir,
Chers enfants, quand je rêve encore,

Or, durant ces songes si beaux,
Dans nos brouillards toujours en cage,
Mes chers petits, mes chers oiseaux,
Nous perchons au cinquième étage!

Et, dans mon maigre testament,
Faisant à chacun part entière,
Chers petits, je ne puis vraiment
Vous laisser château ni chaumière.

Mais, à défaut de la maison
Qui jamais, hélas! ne s'achève,
Près de quitter vie et prison,
Amis, je vous lègue mon rêve:

Ce grand manoir sur les sommets
Devant qui tout n'est que masure,
Où nos cœurs unis à jamais
S'aimeront sans fin ni mesure;

Ce jardin, là-haut, dans le bleu
Fleuri de soleils et d'étoiles,
Où nous verrons tous le bon Dieu
Sans plus de crainte et plus de voiles.

Dans ces murs, faits de diamant,
Sans que le plancher craque ou tremble,
Nous pourrons éternellement
Jouer, sauter, courir ensemble.

Nul de nous n'en sortira plus;
Nous aurons de l'air, de l'espace;
Tous nos amis, tous nos élus
Y tiendront à jamais leur place.

Et moi qui, jadis, tout enfant
Ai bâti ces heureux mensonges,
Moi, j'aurai, rêveur triomphant,
Trouvé le château de mes songes.

Septembre 1875.

XV

PETITS INGRATS

Petits ingrats, mauvaises têtes,
Méchants que je ne veux plus voir,
Savez-vous le mal que vous faites
Lorsque vous manquez au devoir ?

Sitôt que vous n'êtes pas sages,
Nos amis, de très bonne foi,
M'accablent de tristes présages
Sur vous tous et même sur moi.

« Je vous rends de mauvais services ;
J'ai gâté ces vilains enfants ;
Je suis cause de tous vos vices... »
A peine si je me défends !

Je cherche, au dedans de moi-même,
A m'excuser sur quelque point;
Pour quelles raisons je vous aime?...
Et, vraiment, je n'en trouve point.

Vous travaillez avec paresse,
Vous êtes grognons, étourdis;
Et, quand je parle de sagesse,
Vous riez à ce que je dis.

On ne m'a pas fait de mensonge :
Je fus trop facile et trop doux...
Et — je tremble, hélas! quand j'y songe, —
Je suis responsable de vous!

Jamais le monde ne fait grâce,
Vous le saurez tous, mais trop tard;
Et du châtiment qui menace
Le pauvre père aura sa part.

Si par orgueil, ou par paresse,
Vous prenez de mauvais chemins,
Songez au nom que je vous laisse :
Ma mémoire est entre vos mains.

Vous savez le but de ma vie?
C'est vous. Et j'ai mis mon bonheur
A travailler, sans autre envie
Que d'accroître un peu votre honneur.

Vers ce but j'ai marché sans trêve
Et j'y marcherai jusqu'au soir.

Pauvres enfants, de mon beau rêve
Vous pouvez me faire déchoir !

On dira : « Ce n'était, en somme,
Qu'un rimeur, à tort à travers ;
Mieux vaudrait nous laisser un homme
Que ces dix volumes de vers.

Tous ces rimeurs, en vers, en prose,
Ils prennent des airs triomphants...
Celui-là ne fut pas grand'chose
S'il ressemblait à ses enfants. »

Vous ne voudrez pas, je l'espère,
Rétifs, joueurs immodérés,
Qu'on parle ainsi de votre père
Et de ceux qu'il a vénérés.

Nous avons tous, en ce bas monde,
Petits et grands, dès le bercail,
La même loi simple et féconde :
Obéir, aimer le travail.

Travaillez ! des heures d'étude
Ne perdez pas un seul instant ;
Ce serait une ingratitude
Pour celui qui vous aime tant.

Il faut que chacun se surmonte ;
Quand je vous vois sots, négligents,
Je ne puis pardonner sans honte
Même aux yeux les plus indulgents.

Mais il me semble qu'on raisonne
Et qu'on sourit... Petits ingrats!
Ne vous montrez plus à personne...
Venez vous cacher dans mes bras.

1879.

XVI

SOLEIL D'HIVER

Il fait bien noir, en décembre,
Dans ma chambre ;
Ma lampe l'éclaire peu,
Un brouillard aigu pénètre
Tout mon être,
Et j'ai froid devant mon feu.

Mon vieux corps est à la gêne ;
J'ai grand'peine
A me dresser sur mes reins.
Mon cœur fléchit, ma pensée
Gît glacée
Par l'hiver et les chagrins.

Et je roule, amer et sombre,
Dans cette ombre,
Des rêves désespérés...
Voilà qu'on frappe à ma porte,
Je m'emporte...
Mais c'est vous, amis !... entrez.

C'est vous, enfants ! c'est la joie !
Dieu m'envoie
Un message et le réveil.
Dans vos yeux souriant d'aise
Que je baise,
Vous m'apportez le soleil.

Mon cœur serré se délie,
Et j'oublie
Que je songeais à mourir ;
Et je veux encor vous suivre,
Je veux vivre,
Vivre pour vous et souffrir !

Mars 1875.

XVII

REMORDS

Parlez-moi souvent, bien souvent,
Chers petits, venez tout me dire :
Ce que vous voyez en rêvant,
Ce qui vous fait pleurer ou rire.

Mes bien-aimés, il m'est si doux
De vous voir et de vous entendre,
D'écouter ce que dit en vous
Votre bon cœur joyeux et tendre!

Parlez! Remplissez la maison
Des éclats de votre voix fraîche;
Parlez sans rime ni raison...
Parlez! chantez! qui vous empêche?

Le tapage que vous ferez,
Vos cris... je les absous d'avance,
Jamais vous ne m'affligerez,
Chers petits, que par le silence.

Seul à seul ou tous à la fois,
Disons-nous toujours quelque chose!
Mais que j'entende votre voix:
Sinon, me voilà tout morose.

Parlez-moi, ne me cachez rien;
Vous n'avez pas peur, je l'espère!
Jamais, quand il vous aime bien,
On ne parle assez à son père.

Je vous ai souvent raconté
Mes souvenirs si vifs encore.
Vos grands parents et leur bonté...
Vous savez si je les adore.

S'ils furent tendres, indulgents,
Leurs portraits sont là pour le dire;
Voyez ces yeux intelligents
Qui vous cherchent pour vous sourire.

Ces deux grands cœurs en qui j'ai foi
M'ont dit, à leur heure dernière:
« Mon fils, je suis content de toi! »
C'est le prix de ma vie entière.

Eh bien, quand je songe à ces morts
Qui m'ont absous de toute faute,

Je me sens au cœur un remords,
Et je le confesse à voix haute.

Je n'ai pas fait tout mon devoir
Envers ces âmes généreuses :
J'aurais pu, dans l'humble manoir,
Les rendre ici-bas plus heureuses;

Si ma bouche eût dit seulement
La moitié des tendres pensées
Qui, du fond de mon cœur aimant,
Leur étaient tout bas adressées;

S'ils avaient vu, dans leurs douleurs,
Quand je composais mon visage,
Jaillir quelques-uns de ces pleurs
Dont j'arrose ici leur image;

Si toujours, sans leur rien celer,
Sans retenir une caresse,
Près d'eux j'avais su mieux parler
Le langage de ma tendresse.

Mais, hélas! je gardais mon cœur
Muet en leur douce présence,
Et je gâtais notre bonheur
En les aimant trop en silence.

Faites mieux, mes petits chéris,
Soyez meilleurs que moi, de grâce!
Ouvrez-moi vos jeunes esprits,
Dites-moi tout ce qui s'y passe.

Votre amour n'est pas un secret;
Qu'il me parle et que je le voie!
Plus tard vous auriez le regret
De m'avoir privé d'une joie.

Parlez-moi, ne me cachez rien;
Vous n'avez pas peur, je l'espère!
Jamais, quand il vous aime bien,
On ne parle assez à son père.

Juin 1875.

XVIII

RENDEZ-VOUS

Je pars pour ne plus revenir ;
Mais je vous reverrai quand même.
Dieu voudra bien nous réunir ;
Il sait trop comme je vous aime.

Je vais à lui tout plein de foi.
J'espère un bonheur sans mélanges;
Le ciel ne serait rien pour moi,
Sans vous tous, mes bons petits anges !

Nous y verrons tous les aïeux,
Tous les frères que nous aimâmes.
Ah ! c'est là qu'on sera joyeux,
Au doux pays, au doux pays des âmes !

J'ai beaucoup souffert ici-bas
Et lutté plus qu'on ne le pense;
Vous aurez aussi vos combats;
Soyez sûrs de la récompense.

Je vais aux sources des vertus,
Et, durant votre apprentissage,
Quand vos cœurs seront abattus,
Je vous enverrai le courage.

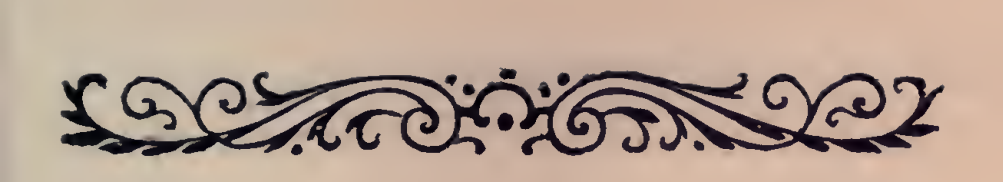
Pour vous, sur le chemin du beau,
J'allumerai ces vives flammes
Qu'on voit par delà le tombeau,
Au doux pays, au doux pays des âmes.

Tous les jours vous regarderez,
Durant votre épreuve éphémère,
Ces portraits, nos témoins sacrés,
L'aïeul et la sainte grand'mère.

Et, tous enlacés, par moment,
Souriant à ma propre image,
Vous vous aimerez tendrement,
Si vous voulez me rendre hommage.

Ne pleurez pas; embrassons-nous!
Chez le Dieu que tant nous priâmes,
Qu'il sera bon le rendez-vous
Au doux pays, au doux pays des âmes!

Décembre 1875.



XIX

LA FRANCE

Si vous voulez dans votre cœur,
Quand mes os seront sous la terre,
Sauver ce que j'eus de meilleur,
Garder mon âme tout entière...
Aimez, sans vous lasser jamais,
Sans perdre un seul jour l'espérance,
Aimez-la comme je l'aimais,
    Aimez la France!

Qu'importent les labeurs ingrats
Et l'injustice populaire!
Travaillez de l'âme et des bras,
Et je vous réponds du salaire.
Conservez ma robuste foi;

Vous aurez de plus la vaillance.
Enfants! servez-la mieux que moi,
Servez la France!

Servez-la dans l'obscurité,
Avec la même idolâtrie.
Arrière toute vanité,
Et gloire à toi, sainte patrie!
Votre honneur, amis, c'est le sien.
Humbles soldats de sa querelle,
Souffrez, sans lui demander rien,
Souffrez pour elle!

Vous tenez d'elle et des aïeux,
De ce grand passé qu'on envie,
Vos mœurs, votre esprit et vos dieux;
Vous lui devez plus que la vie.
Ne marchandez pas votre sang,
Afin de la rendre immortelle...
Au premier rang, au dernier rang,
Mourez pour elle.

Novembre 1875.

XX

LOIN DU FOYER

Enfin, voici la maison pleine!
Elle était sombre, il y fait jour ;
On y gazouille à perdre haleine...
Les chers oiseaux sont de retour.

Voici l'heure tant ajournée!
J'ai là tous ceux que j'y rêvais,
Vous tous, près de la cheminée,
Enfants!... Et c'est moi qui m'en vais.

Quand la couvée est réunie,
Moi, qui d'eux tous ai tant besoin,
Je pars... quelle amère ironie!
Je pars seul et m'en vais bien loin.

Ma chambre était froide, était nue,
J'y vivais morne et désolé...
Et quand la joie est revenue,
Pourquoi donc me suis-je envolé?

On me disait : « Voici la neige
Et les longues nuits sans sommeil,
Le froid, l'épais brouillard, que sais-je?
Ton cœur a besoin de soleil.

« Va-t'en vers la terre odorante,
La terre où fleurit l'oranger,
Où passa ta jeunesse errante,
Où tu n'es pas un étranger.

« Bien souvent tu menas ton rêve
A travers champs, sur ces hauteurs
Où chacun de nos pas soulève
Un flot d'ineffables senteurs.

« Tu sais qu'on y respire un baume,
Et que son soleil tout puissant
Refait, atome par atome,
Les trésors de l'âme et du sang.

« Tu la connais, cette nature,
Si riche d'ardentes couleurs,
Où le vers fleurit sans culture,
Entre les vignes et les fleurs.

C'est là qu'à ta pensive aurore,
La Muse, à travers les buissons,

A, d'une voix libre et sonore,
Dicté ses premières chansons.

« Là, sous les pins et les yeuses,
Tu sais qu'il est plus d'un manoir
Dont les grandes portes joyeuses
S'ouvriront pour te recevoir ;

« Que les amitiés empressées,
Les propos charmants, les beaux vers,
Effaceront de tes pensées
La noire empreinte des hivers.

« Le soleil fut ton premier maître ;
C'est à lui de te rajeunir...
Va-t'en là-bas, va-t'en renaître
A la chaleur du souvenir !

« Reviens sur la terre enchantée
Où tu cueillis les pommes d'or ;
Tu peux, vieux lutteur, comme Antée,
T'y relever poète encor. »

Ainsi parlait un docteur sage;
J'ai voulu suivre ce conseil.
Avec les oiseaux de passage
J'ai fui du côté du soleil.

Je souffrais de l'âpre froidure ;
Les grands cygnes étaient partis,
Et pour courir même aventure
Je vous ai quittés, chers petits !

Mais en vain la blonde Provence
Aux chansons veut me convier,
Sur ses coteaux ornés d'avance
Et du myrte et de l'olivier ;

En vain du sol où je voyage
Un écho jaillit sous mes pas...
La Muse qui chante à mon âge
Est muette où vous n'êtes pas.

Les clartés, les parfums que j'aime,
Les voix du monde aérien,
Les torrents, le chêne lui-même,
A mon cœur ne disent plus rien.

J'ai cessé de voir et d'entendre
Dans l'âme du vaste univers ;
Une voix plus humble et plus tendre
Me dictera mes derniers vers.

Enfants ! c'est la Muse modeste
Qui tient nos cœurs purs et joyeux.
Le seul poème qui me reste,
Je le lis, tout bas, dans vos yeux.

Quel espoir m'entraîne et m'agite
Loin de nos retraits familiers ?
Où trouverai-je un plus doux gîte
Et des cœurs plus hospitaliers ?

Au prix des souffrances de l'âme,
De l'exil, presque des remords,

Faut-il payer l'amer dictame
Qui soulage à peine mon corps?

Hélas! s'il me faut pour revivre
Un air plus tiède, un ciel plus doux.
Ne puis-je, à côté de mon livre,
Trouver mon soleil près de vous?

Enveloppé de votre haleine,
Serré dans vos bras grands ouverts,
Comme le bélier dans sa laine,
Je braverais les noirs hivers.

Mais, puisqu'un autre arrêt l'emporte,
Que c'est votre avis, ce matin,
Que la science est la plus forte
Et m'ordonne un soleil lointain...

De la Provence coutumière
Je reprends le tiède sentier;
Dans ses parfums, dans sa lumière,
Je me plongerai tout entier.

Mon corps, mon cœur, ma poésie
Rajeunis dans ces lieux brillants,
De ces bains de chaude ambroisie
Sortiront joyeux et vaillants.

Oui, la vigueur me fait envie!
Mon grand combat n'est pas livré;
Je veux m'attacher à la vie,
Car c'est pour vous que je vivrai.

C'est à moi, dans notre nuit sombre,
De vous diriger par la main
Loin de l'ornière et du grand nombre,
De vous montrer votre chemin;

De vous enseigner, par l'exemple,
Sans nuls pensers ambitieux,
A dresser dans votre âme un temple
Au sévère honneur des aïeux.

Lorsque, en la tourmente où nous sommes,
Vous saurez combattre et souffrir,
Chers enfants! vous serez des hommes,
Et j'aurai le droit de mourir.

Décembre 1873.

XXI

LE PRINTEMPS D'UN PÈRE

En vain, de sa douce voix,
Dans nos bois
La brise de mai soupire;
Les chênes, mes vieux amis,
Endormis,
Ne savent plus rien me dire.

En vain, lorsque je m'assieds,
A leurs pieds,
Sourit l'œil bleu des pervenches,
Et voltigent les chansons
Des pinsons
Sur les aubépines blanches.

Avec ses fraîches odeurs,
Ses splendeurs,
Ses concerts, sa vive haleine,
Le printemps, — qui m'enivrait, —
Reparaît
Et moi je le sens à peine!

Car je souffre et je suis las;
J'entre, hélas!
Dans la vieillesse inféconde.
Par le temps et les soucis,
Obscurcis,
Mes yeux se ferment au monde.

Mais, si je regarde en moi,
J'y revois
Verdoyer la Poésie,
Sans plus emprunter aux fleurs
Des couleurs,
Des tableaux de fantaisie.

J'y cueille, au fort des hivers,
Pour mes vers,
Mieux que les roses vermeilles,
Plus douces que les oiseaux
Et les eaux,
Des voix flattent mes oreilles.

J'ai dans mon cœur, riche encor,
Un trésor;
J'ai ma tendresse infinie;

Sous mon toit j'ai le printemps,
Et j'entends
Son éternelle harmonie.

Car j'ai vos fredons joyeux.
Vos grands yeux
Pleins de sourire et de flammes:
J'ai surtout, — perles sans prix, —
Mes chéris!
Vos belles petites âmes.

Mars 1875.

XXII

DIANE

Va, mon enfant, tu fais très bien
D'être sensible et bon quand même,
Et de pleurer ce pauvre chien,
Car il faut aimer qui nous aime.

Ils sont tout près d'être méchants
Ceux qui riraient de cette larme.
Ne cache pas ces pleurs touchants;
Ton chagrin m'émeut et me charme.

Aimons-les, ces bons animaux,
Race courageuse et gentille,
Qui souffre avec nous de nos maux
Et veille au foyer de famille.

Pour les braves cœurs de chez nous
C'est un amour héréditaire.
Écoute, ami, sur mes genoux,
Cette histoire de ton grand-père :

Ils étaient quatre enfants joyeux,
Très gâtés, disait le vulgaire :
Car jadis, chez nos bons aïeux,
Les plus tendres ne gâtaient guère.

Mais votre aïeule, en vérité,
Commença le nouveau système;
Mon père était enfant gâté,
Je le fus, vous l'êtes de même.

Je ne m'en plains pas, jusqu'ici;
Oh non, mes bien-aimés! j'espère
Que vous serez tous, Dieu merci,
Enfants gâtés... comme mon père.

Donc, au scandale des voisins,
Dans sa douceur intelligente,
Pour les gros péchés enfantins
Ma grand'mère était indulgente.

Mais des crimes renouvelés
Il fallait bien faire justice;
Et dans ces âges reculés,
Tu sais quel était le supplice?

Les pleurs étaient de nul secours.
Mais, si grave que fût l'offense,

Le cher coupable avait toujours
Un allié pour sa défense.

Diane était son joli nom;
Ce n'était pas une marquise,
Une duchesse au pied mignon...
C'était une levrette grise.

De très loin, dès le premier cri,
Elle devinait tout, bien vite;
Et vers le compagnon chéri
La voilà qui se précipite.

On veut l'écarter, vains efforts!
Elle revient, dix fois chassée,
Et de son gentil petit corps
Couvrant... la place menacée,

Elle est là, tremblant, gémissant;
Si bien que le juge équitable,
De peur de frapper l'innocent,
Renonce à punir le coupable.

C'est ainsi que du châtiment,
L'amie intrépide et constante,
Diane, a cent fois, gentiment,
Sauvé grand-père, oncle et grand'tante.

Et c'est pourquoi, dans la maison,
Nous sommes tous amis des bêtes;
Le chien et le petit garçon
Y vivent en amours parfaites.

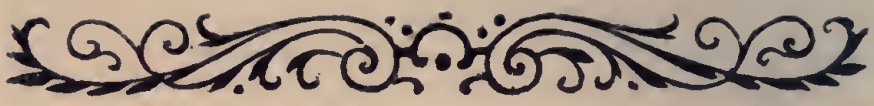
Pleure donc le pauvre Pataud;
J'en fais presque autant pour mon compte.
Il était laid, — mince défaut;
Il était bon, pleure sans honte.

Mais, pour te suivre au loin, parmi
Les prés, les bois de la montagne,
Il te faut un nouvel ami,
Et je te cherche une compagne.

J'obtiendrai peut-être, ô douceur!
Celle qu'à rêver je m'obstine,
La fille, ou la nièce, ou la sœur
Du cher *Fido* de Lamartine.

Elle aura de grands et doux yeux,
La souplesse d'une liane,
Le poil gris d'un velours soyeux,
Et tu la nommeras... *Diane.*

Décembre 1875.



XXIII

MENACE

Savez-vous, messieurs les enfants,
Savez-vous à quoi je m'expose,
Quand je vous gâte en vers, en prose,
Même un peu, quand je vous défends,
Sans vous peindre toujours en rose?

Tous les vieux oncles d'autrefois,
Plus d'une maman fort gentille,
Tous les pédants, — il en fourmille, —
M'accusent de saper les lois
De l'État et de la famille.

On me dit: « Vous parlez trop d'eux;
Vous les vantez, les chantez même!
L'orgueil viendra, défaut suprême.

C'est un plaisir bien hasardeux
De trop leur montrer qu'on les aime.

Jadis, par un moyen très sûr,
On se faisait toujours comprendre,
Le fouet... on ne veut plus l'entendre!
Il faut que le père soit dur
Pour que le fils ait le cœur tendre. »

Puis on énumère sans fin
De longs exemples que j'abrège.
Les Grecs, les Romains et que sais-je?
Le fouet à monsieur le dauphin
Et mon affreux temps de collège.

J'ai souffert, c'est la vérité,
Et du jeûne et de la férule
Dans cette prison ridicule.
J'en suis sorti pâle, éreinté,
On y rendrait poussif Hercule.

Cet antre noir, ces pions méchants
Sont mortels à toute âme honnête.
On risque au moins d'en rester bête....
C'est quand j'eus pris la clef des champs
Que le bon Dieu me fit poète.

N'allez pas conclure, étourdis,
Qu'on peut, sous le toit de son père,
Désobéir et ne rien faire...
Retenez bien ce que je dis,
Je vais devenir très sévère:

Je vous ai gâtés, j'en ai peur;
Mais je n'en suis pas responsable,
Et je dirai, si l'on m'accable :
J'ai trop écouté ce trompeur,
Mon ami *Stahl!* le vrai coupable.

Son mauvais exemple a fait loi;
Mais il sait tout ce que j'en pense.
Il a trop prêché l'indulgence;
Il m'a rendu bon malgré moi,
Ce cher enjôleur de l'enfance.

Donc, travaillez et soyez doux,
Sinon... Je prendrai du courage!
Stahl même à vous punir s'engage,
Stahl n'écrira plus rien pour vous...
Qu'on se le dise, et qu'on soit sage!

1879.

XXIV

SERMENT

Nommez votre pays de ce nom : LA PATRIE !
Après celui de Dieu, c'est le nom du devoir.
Prononcez-le toujours avec idolâtrie,
Ce nom qui vous oblige au combat, à l'espoir.

Si quelqu'un, se disant le citoyen du monde,
Insulte à votre amour du haut de sa raison,
Ce mot : *l'Humanité*, sur sa lèvre inféconde
Veut dire l'égoïsme et sent la trahison.

Nous ! plus Dieu la punit, plus le monde l'accable,
Plus elle est en opprobre aux rois, aux empereurs,
Aimons notre cité d'un amour implacable...
Opposons cet amour à leurs lâches fureurs.

Qu'on ne me parle plus de ces peuples, *nos frères!*
Où sont-ils, et lequel nous a tendu la main?
Je suis Français! la France a les destins contraires:
J'ai souci d'elle seule, et non du genre humain.

Oui, nous sommes tombés, vaincus par notre faute!
Nous avons manqué d'âme et quitté les sommets:
L'abîme est bien profond, car la cime était haute...
Ceux qui rampent toujours seuls ne tombent jamais.

Oui, la France est coupable, et s'accuse elle-même;
Mais lequel est plus pur, de ses voisins jaloux?
Lequel peut, à bon droit nous lancer l'anathème?
Quel peuple sans péché se lève contre nous?

Qu'ils se taisent! Nous seuls et l'esprit de nos pères
Restons juges du crime et des devoirs trahis.
Par fierté, par amour, soyons juges sévères...
C'est le servir bien mal que flatter son pays.

Mais plus nos doigts sanglants sonderont de blessures,
Plus il apparaîtra de hontes au grand jour;
Plus la sainte patrie aura subi d'injures,
Plus le deuil sera grand... plus grand sera l'amour!

Je t'aimais glorieuse, et t'adore insultée;
Je me sens mieux ton fils en pleurant tes revers,
France! O mère! ô grandeur que j'ai trop peu chantée,
A toi mon dernier souffle, à toi mon dernier vers!

Enfants! si votre père, en butte à quelque outrage,
Vieux, proscrit, mutilé, portait son propre deuil,

C'est alors que, debout, pleins d'amour, pleins de rage,
Vous vous diriez ses fils avec le plus d'orgueil.

Soyons ainsi, nous tous, les fils de la Patrie,
Humbles devant son Dieu, fiers devant l'étranger!
Tenons-nous le cœur haut et la main aguerrie;
Faisons-nous des vertus dignes de la venger.

Jeunes gens qui serez meilleurs que nous ne sommes,
Vous qui vaincrez,—mon cœur a son pressentiment!—
Sous les drapeaux, le jour où vous devenez hommes,
Avancez la main haute, et prêtez ce serment :

« Je jure devant Dieu, sur mon âme immortelle,
Sur les os de nos morts et de par leurs exploits,
De vivre pour la France et de mourir pour elle,
D'honorer ses autels, d'obéir à ses lois.

« Jamais entre mes mains l'ombre d'une souillure
Ne ternira l'éclat dont ses armes ont lui.
Si mon voisin de rang tombe d'une blessure,
Sans m'écarter d'un pas je combattrai pour lui.

« Je maintiendrai la terre et le nom des ancêtres :
Et, fussé-je le seul à lui garder ma foi,
Je jure de laisser, libre d'injustes maîtres,
Mon cher pays plus grand qu'il n'était avant moi. »

C'est ainsi que jurait la jeunesse d'Athènes.
Vous savez quels combats ces soldats ont livrés!
Enfants, dressés comme eux à des luttes certaines,
Vous Français, vous chrétiens, vous les surpasserez.

N'avez-vous pas, de plus que le héros antique,
Ce ferme espoir qui fait de la mort un bonheur?
Outre le Dieu vivant qui manquait à l'Attique,
N'avez-vous pas l'esprit de nos aïeux... l'honneur?

23 février 1874.

XXV

LES ENFANTS SONT PARTIS

Ils sont partis !... un lourd silence
Envahit toute la maison ;
Ces murs qu'éclairait leur présence
Se font noirs comme une prison.

Moi, je m'en vais, pauvre âme en peine,
Par les chambres, les corridors,
Ramassant un jouet qui traîne,
Rangeant tous leurs menus trésors.

Sur les tables, près des lits vides,
J'ai fermé les livres ouverts ;
Et j'arpente, les yeux humides
Le dortoir, l'atelier, déserts.

Les rois de ces petits royaumes,
Où sont-ils, mes oiseaux joyeux?
Je crois voir de sombres fantômes
Dans les coins où brillaient leurs yeux.

Adieu le bruit, les jeux... les trêves
Où mes maux étaient adoucis;
Me voilà seul avec mes rêves...
Je veux dire avec mes soucis.

Il faut, hélas! que je vous voie,
Pour vivre un peu, mes chers petits!
Vous êtes ma force et ma joie,
Enfants! et vous voilà partis.

Mais vous allez dans la montagne
Remplir de fleurs votre panier,
Et mon esprit vous accompagne,
Si mon corps reste prisonnier.

Laissez-moi les trottoirs moroses,
Courez, joyeux, au fond des bois;
Goûtez au miel des grandes choses
Où je m'abreuvais autrefois.

Je reste avec mes lourdes chaînes
Que Dieu n'a pas voulu briser;
Allez de ma part sous les chênes
Rendre à la Muse son baiser.

Allez! c'est votre tour de vivre
Et de fréquenter les hauts lieux,

De lire, ailleurs que dans un livre,
La parole qui vient des cieux.

Que je sois triste et que je reste
Dans la ville avec les moqueurs,
Pourvu qu'aux champs la fleur céleste
Fleurisse dans vos petits cœurs!

Quand la chaude haleine du hâle
Brunit vos cous, vos bras chéris,
Qu'importe que mon front soit pâle
Et mes vieux os endoloris?

Ma tâche est presque terminée;
Encor quelques heures d'efforts...
Vous, au début de la journée,
Vous avez besoin d'être forts.

Vous grandissez pour la vengeance
Et pour l'honneur de vos aïeux.
Aimez comme moi notre France,
Et tâchez de la servir mieux!

Sur les sommets des vieilles Gaules
Respirant notre air nourricier,
Faites-vous de fermes épaules,
Des bras de fer, des pieds d'acier.

Après cette école champêtre,
Il faudra, mes coureurs hardis,
Que j'hésite à vous reconnaître,
Tant je vous trouverai grandis.

Si ce jour-là je vous embrasse,
Dorés, brûlés par le soleil ;
Et si vous rentrez à la classe
L'œil brillant et le teint vermeil;

Si le sang, plus pur dans vos veines,
Échauffe des cœurs plus ardents;
Si vos lèvres sont toutes pleines
De joyeux récits débordants;

Si, dans vos jeux, dans vos querelles,
Aux yeux du vaincu, du vainqueur,
Je vois jaillir ces étincelles
Qui promettent l'homme de cœur;

Pour vous faire une âme plus pure,
Un cœur sans haine et sans effroi,
Si là-haut la grande nature
Fut un meilleur maître que moi...

Libre, alors, de l'inquiétude
Dont ces longs jours sont obsédés,
Je bénirai ma solitude
Et Dieu qui vous aura gardés.

Septembre 1873.

XXVI

DANS L'INSOMNIE

J'ai perdu, contre la souffrance
D'un long mal toujours en éveil,
J'ai perdu, sans plus d'espérance,
Ce doux refuge, le sommeil!
Jusqu'au matin je reste en proie
A des supplices innommés.
O mes chers petits bien-aimés,
Pour connaître encore une joie,
Il faut, il faut que je vous voie...
J'ouvre la chambre où vous dormez.

Je m'avance et je tends l'oreille;
J'écoute et me dis : Les voilà!
Près du lit d'angoisse où je veille.

Chers enfants, si vous n'étiez là,
Les tourments que la nuit m'impose
Briseraient des cœurs mieux armés...
Mais je vous vois, mes bien-aimés,
Calmes, souriants, le front rose;
Et votre sommeil me repose.
Dormez, dormez!

Lorsque, effaré, fou d'insomnie,
J'entre ainsi, morne, à petits pas,
Vous, durant ma lâche agonie,
N'écoutez, ne regardez pas!
Je faisais montre de courage,
J'ai servi les droits opprimés...
Mais aujourd'hui, mes bien-aimés,
Pour me croire encore un vrai sage,
Il ne faut pas voir mon visage...
Dormez, dormez!

Quand je crains que Dieu m'abandonne,
Lorsque j'ai hâte de mourir,
Et qu'il n'est près de moi personne
Qui me parle et m'aide à souffrir,
C'est vous qui prenez ma défense
Et, malgré moi, me ranimez.
Votre aspect, ô mes bien-aimés,
Le calme heureux de votre enfance
Sont ma force et mon innocence...
Dormez, dormez!

Tandis qu'en vous, blanc comme neige,
Flotte un essaim de visions,

Je lutte avec le noir cortège,
Les vieux spectres des passions...
Pour que les remords fassent trêve,
Dans leur tombe à jamais fermés,
Je pense, ô mes chers bien-aimés,
Jusqu'à l'heure où le jour se lève,
Au ciel que vous voyez en rêve...
Dormez, dormez!

Avril 1875.

XXVII

ILS SONT MA VIE

Je suis vieux et presque un aïeul;
Et, si la maison n'était pleine,
Je me sentirais vivre à peine...
N'étant plus rien, si j'étais seul!

Je serais muet, mort peut-être;
Je n'aurais plus espoir ni foi,
Si chez vous je ne voyais naître
Ce que l'âge a détruit chez moi;

Si, déjà, vos jeunes arbustes,
Sous mes baisers et sous mes pleurs,
Chargés de feuilles et de fleurs,
Ne poussaient des branches robustes;

Si vous n'étiez déjà partis,
Fiers de m'aider sur notre voie,
Portant avec vous, chers petits,
Ma vertu, ma force et ma joie.

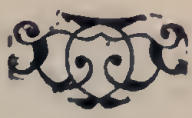
Je n'ai plus vaillance ou gaîté,
Je n'ai plus rien de ce qu'on aime;
Prenez tout ce qui m'est ôté!
Travail, ardeur, amitié même.

Oublié de tous, près de vous,
Si je vous vois, forts et fidèles,
Tâchant d'atteindre mes modèles...
Mon déclin me semblera doux.

Sans plus dépenser de courage,
Je me croirai jeune et vaillant,
Si vous frappez un coup brillant
Dans le repos de mon vieil âge.

Et je pourrai vous dire adieu,
Mes œuvres étant bien complètes,
Fier de léguer cinq bons athlètes
A mon nom, à la France, à Dieu.

Mars 1875.



XXVIII

DE LA-HAUT

Quand Dieu me prendra pour toujours
Dans son paradis que j'envie,
Il me laissera mes amours
Et les chers soucis de ma vie.

Si je n'emportais tout mon cœur,
Tout mon cœur de fils et de père,
Que ferais-je de mon bonheur?
Mieux vaudrait encor cette terre.

Mais je sais qu'à travers les cieux,
Du sein de la clarté profonde,
Je vous suivrai toujours des yeux
Dans ce cher petit coin du monde.

Rien n'arrêtera mon regard;
Pour arriver jusqu'à votre âme,
Il percera, de part en part,
L'azur et les soleils en flamme.

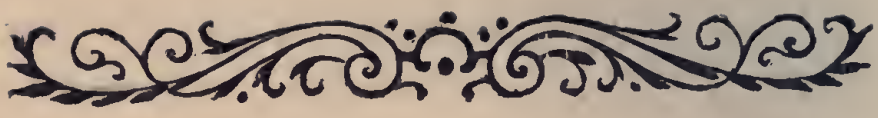
Vous me croyez bien loin, bien loin,
Perdu dans ces sphères trop hautes;
Mais je suis toujours le témoin
De vos vertus et de vos fautes.

Là-haut, parmi les triomphants,
C'est toujours à vous que je pense.
Dieu fera de mes chers enfants
Ou ma peine ou ma récompense.

Comme si j'étais près de vous,
Aimez-vous donc les uns les autres;
Soyez laborieux et doux,
Gardez la foi de tous les nôtres.

Pour votre père, à qui mieux mieux,
Déployez vos jeunes courages;
Je ne puis être un bienheureux
Si vous n'êtes vaillants et sages.

Mai 1876.



XXIX

L'ABSENT

Pauvre enfant, que fait-il ce soir?
Las, meurtri, malade... que sais-je?
Les pieds glacés par cette neige,
Peut-être il n'a que son pain noir!

Pour un geste, une maladresse,
Pour un mot trop vite échappé,
Peut-être injustement frappé,
Il se ronge dans sa tristesse.

Et moi je ne puis rien pour lui!
Rien que souffrir de son absence;
Et je dois souffrir en silence,
Je dois lui cacher mon ennui.

Je le cherche à la vieille table
Où s'assied un cercle joyeux.
J'ai le sourire dans les yeux,
Pendant que le chagrin m'accable.

Le sarment a beau flamboyer,
Et j'ai beau faire l'intrépide,
J'ai froid, près de ce doux foyer,
En regardant sa place vide.

Lorsque tu reçois mes sermons,
Tu trouves ma lettre bien rude;
Sais-tu bien comme nous t'aimons,
Pauvre ami, dans ta servitude!

Tu crois peut-être, par moment,
Qu'on t'oublie et qu'on te dédaigne;
Quand ton vieux père, en te nommant,
Joint les mains sur son cœur qui saigne.

Si tu voyais, cher exilé,
Durant ton absence infinie,
Les nuits du père désolé
Et sa douloureuse insomnie!

Adieu! mais songeons au revoir!
Assez pleuré sur cette page!
Pour que tu fasses ton devoir,
Gardons tous deux notre courage.

Novembre 1875.

XXX

LE PETIT SOLDAT

Toi, qui, de si leste façon,
Mets ton fusil de bois en joue,
Un jour tu feras tout de bon
Ce dur métier que l'enfant joue.

Il faudra courir sac au dos,
Porter plus lourd que ces gros livres,
Faire étape avec des fardeaux,
Cent cartouches, trois jours de vivres.

Soleils d'été, bises d'hiver,
Mordront sur cette peau vermeille;
Les balles de plomb et de fer
Te siffleront à chaque oreille.

Tu seras soldat, cher petit!
Tu sais, mon enfant, si je t'aime?
Mais ton père t'en avertit,
C'est lui qui t'armera, lui-même!

Quand le tambour battra demain,
Que ton âme soit aguerrie,
Car j'irai t'offrir, de ma main,
A notre mère, la Patrie!

Tu vis dans toutes les douceurs,
Tu connais les amours sincères,
Tu chéris tendrement tes sœurs,
Ton père, et ta mère, et tes frères:

Sois fils et frère jusqu'au bout;
Sois ma joie et mon espérance,
Mais souviens-toi bien qu'avant tout,
Mon fils, il faut aimer la France.

Elle a subi le grand affront,
Mais Dieu veut qu'elle se relève.
Nos écoliers la vengeront
Et par l'esprit et par le glaive.

Oui, nos fils feront leur devoir...
Fais d'abord celui de ton âge;
On acquiert, quand on sait vouloir,
Et la science et le courage.

Travaille en silence, obéis,
Apprends à tout souffrir sans larmes;

Et plus tard, servant ton pays,
Tu seras ferme sous les armes.

Exempt d'intrigue et le front haut,
Tu devras conquérir tes grades,
En passant gaîment, s'il le faut,
Après tes jeunes camarades.

Sache applaudir de bonne foi
Le mérite qu'on te préfère.
Si d'autres l'aiment plus que toi,
Tant mieux pour la France, ta mère!

Garde la devise des tiens,
De ton aïeul qui fut mon maître,
Et redis comme nos anciens :
« Il vaut mieux être que paraître. »

Vous serez soldats, chers enfants!
Peut-être, après mainte souffrance,
Un jour, vaincus ou triomphants,
Il faudra mourir pour la France.

Alors je serai, grâce à Dieu,
Là-haut ou ma mère est allée;
Mais mon âme avec vous, au feu,
Redescendra dans la mêlée.

Vous me sentirez près de vous,
Quand sonneront à votre oreille,
Pour vous exciter aux grands coups,
Quelques mots du divin Corneille.

En luttant contre le vainqueur,
Peut-être aussi, d'une voix fière,
Vous parlerez à votre cœur
Avec les vers de votre père.

Tous accourus pour ce grand jour,
Tous unis d'une même étreinte,
Nous serons là... si pleins d'amour
Que nul n'aura connu la crainte.

Puis, quand tout sera consommé,
Heureux du coup qui nous rassemble
Vers Dieu, vers l'aïeul bien aimé,
Nous remonterons tous ensemble.

Novembre 1873.

XXXI

LES VACANCES

Changeons, pour ces deux mois, de livres et de maîtres.
Que l'encre et le papier se reposent un peu.
Loin de ces sombres murs, sous les pins et les hêtres,
Étudions ensemble à l'école de Dieu.

Nous reviendrons pâlir sur les œuvres de l'homme;
La classe aujourd'hui s'ouvre à travers les buissons;
Après les hauts penseurs de la Grèce et de Rome,
Les oiseaux des forêts nous offrent leurs leçons.

Vous le savez, amis, leur sagesse est bien douce;
Elle entre au fond du cœur avec l'air embaumé.
Nous lirons sans effort, dans l'herbe et dans la mousse,
Le poème éternel sur ce globe imprimé.

A cette heureuse école on apprend mille choses;
Le disciple endormi s'y retrouve, au réveil,
Savant comme le chêne et frais comme les roses,
Rien qu'en ouvrant son âme aux rayons du soleil.

On s'instruit dans les champs, rien qu'à s'y laisser vivre,
Rien qu'à n'y pas fermer obstinément les yeux,
Rien qu'à toucher du doigt les feuillets de ce livre,
En écoutant le maître avec le cœur joyeux.

Ce maître, c'est le père! il vient, heureux et tendre,
Aux portes du collège il attendait son jour;
Il amassait pour vous, brûlant de le répandre,
Le plus grand des savoirs et le plus pur : l'amour.

Il donne une leçon chaque fois qu'il caresse,
Qu'il vous cueille une fleur, qu'il vous montre les cieux,
Qu'avec le souvenir de leur sainte vieillesse,
Il vous transmet, enfants, les baisers des aïeux.

La science est l'écho de leurs âmes bénies,
Le fruit de leurs conseils pratiqués tant de fois;
Et vous l'entendrez mieux mêlée aux harmonies
Qu'ajoute à nos discours le murmure des bois.

Baignés de la fraicheur des splendides aurores,
Vous conduirez l'étude à la cime des monts
Où la lumière en nous filtre par tous les pores,
Où l'arome des pins se boit à pleins poumons.

Car l'esprit ne vit pas du maigre pain des livres;
Il se nourrit encor de soleil, de grand air,

Des fluides sacrés dont les forêts sont ivres,
Des atomes ardents qui gonflent notre chair.

Il s'anime au contact des choses animées,
Au galop des coursiers, à l'odeur des prés verts,
En passant de l'école aux campagnes aimées,
Et de ces chiffres morts au vivant univers.

Tout savoir n'est pas fait de calculs et d'étude;
La vie excelle, enfants, à nous le dispenser.
Il est bon de gravir par quelque sentier rude,
De sentir et de voir autant que de penser.

Allons prendre conseil de la terre natale;
Interrogeons l'esprit des vallons familiers;
Pour nous verser à flots sa science vitale,
La nature enseignante attend ses écoliers.

Voici la chasse ouverte et les vignes sont mûres!
Je veux voir, dans la classe où demain nous entrons,
Au lieu d'encre à vos doigis le jus pourpré des mûres,
La poussière à vos pieds et le hâle à vos fronts.

Le livre aimé palpite et s'ouvre à notre approche;
Il est écrit de fleurs, illustré de soleil.
Chaque pas fait jaillir, de l'herbe et de la roche,
Quelque brin de science, une image, un conseil.

Ce vaste mont, fendu de la base à la crête,
Des temps amoncelés nous trahit l'épaisseur;
Cette plante me livre une vertu secrète;
La ruse de l'oiseau se transmet au chasseur.

Ce pâtre industrieux nous instruit, sur les landes,
Tressant l'osier flexible ou découpant le bois;
Du lait de ses troupeaux, du miel de ses légendes,
Le rustique chanteur nous abreuve à la fois.

Avec nous le semeur, à l'affût d'un présage,
Interroge le ciel si prompt à varier;
Conduite sous nos yeux, l'œuvre du labourage
Nous apprend le respect de son mâle ouvrier.

Partout c'est un conseil inculqué par l'exemple;
Et le soir, en rentrant, disciples des forêts,
Pleins du vivant esprit qui souffle dans ce temple,
Nous savons mieux prier, voyant Dieu de plus près.

Ainsi, même en nos jeux, l'étude se consomme,
Et, du sombre lycée aux lumineux sommets,
Sur les pas de l'enfant, pour en tirer un homme,
Marche un doux précepteur qui ne s'endort jamais.

Venez donc et montons à travers les bruyères,
Aspirant l'air chargé de parfums et d'accords,
Qui, des flots et des fleurs, porte en haut les prières.
Nous travaillons pour l'âme en exerçant le corps.

Toute vertu s'accroît de leur mâle équilibre,
Dans ces temps de bassesse et d'appétits sans frein,
Il faut, pour rester juste, il faut, pour rester libre,
Un ferme cœur servi par des membres d'airain.

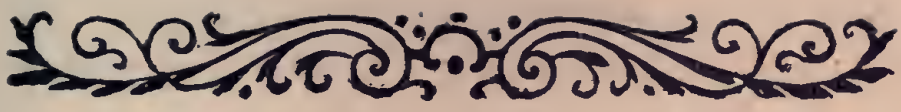
Aussi bien qu'un penseur le sage est un athlète;
Un fier combat l'attend, à toute heure, en tout lieu.

Il faut, pour lui forger une armure complète,
Que la sainte nature aide l'esprit de Dieu.

Allons nous raviver, nous recréer en elle!
Nous reviendrons plus forts et mieux prêts au combat,
Si nous pressons du cœur la terre maternelle
Qui relève son fils dès que l'ennui l'abat.

Armons-nous, mes amis, pour les luttes prochaines,
Du souffle des hauts lieux sous les pins toujours verts;
Allons respirer l'air que respirent les chênes...
Les livres sont fermés et les bois sont ouverts.

Avril 1867.



XXXII

DANS LE DOUTE

A MON PÈRE

Toi que j'ai dans mon cœur pour guide et pour exemple,
Toi dont l'auguste image est là, devant mes yeux,
Donnant à ce réduit la majesté d'un temple,
Où j'offre pour encens mon travail aux aïeux,

O mon père! je viens, dans une heure suprême,
T'emprunter ta raison, ta sereine vertu;
Prier ton vieil honneur de décider lui-même.
Entre ces deux devoirs, parle, que ferais-tu ?

Réponds sans condescendre à mon faible courage;
J'ai tes moindres conseils pour inflexible loi,

Et je puis être fort achevant ton ouvrage :
Suppose à cette place un fils digne de toi.

Parle-moi franchement, ainsi qu'un chef de race;
Tandis qu'à tes côtés, oubliant ses douleurs,
En cet autre portrait, sainte et pleine de grâce,
Ma mère encor répand la prière et les pleurs.

Vous savez tous les deux le secret de mon doute,
Oracles paternels, chaque jour consultés!
Vous savez vers quel but je veux pousser ma route,
Si je vis pour moi-même et pour mes vanités.

J'ai toujours fait deux parts du seul bien que j'envie,
Du trésor qu'après vous j'augmente et je défends,
Deux parts de mon honneur et deux parts de ma vie,
L'une pour les aïeux, l'autre pour les enfants.

C'est à vous, devant eux, en mes jours de faiblesse,
Que je dois rendre compte et demander conseil,
Afin que je puisse être, aux fils de ma tendresse,
D'un exemple aussi pur et d'un secours pareil.

Conseille-moi, prononce à ma place, ô mon père!
Si j'en souffre moi seul, tout sera pour le mieux.
Ordonne-moi l'effort qui devra satisfaire
Aux droits de nos enfants, aux droits de nos aïeux.

Et, si j'ai bien agi selon ta conscience,
Au prix de mon repos, au prix de mon orgueil,
O mon père! tu sais de quelle récompense
Je veux me rendre digne au delà du cercueil.

Au pied de ce portrait que mon regard consulte,
Qu'un jour, non sans fierté, plaçant aussi le mien,
Quelqu'un des fils à qui j'aurai transmis ton culte
Vienne me demander un pareil entretien;

Et qu'ayant accompli son acte de courage,
Plus calme après la lutte et plus fort dans sa foi,
Fixant ses yeux en pleurs sur mon heureuse image,
Il me dise : « O mon père ! es-tu content de moi?

Juin 1870.

XXXIII

LA RUCHE

I

Nous montions vers les solitudes,
Quand, non loin de la plaine encor,
S'offre à nous un chêne aux flancs rudes
D'où le miel suinte en perles d'or.

A mi-coteau, dans une haie,
Il se dresse au soleil levant;
La ruche est sûre, vaste et gaie,
A l'abri du froid et du vent.

L'essaim des vives ouvrières
Bourdonne autour du noir logis;
On dirait un bruit de prières
Dans les buissons de fleurs rougis.

La troupe, un moment indécise,
A l'appel des mille senteurs
Hésite, et chacun à sa guise
Choisit la plaine ou les hauteurs;

Là-bas, vole aux vignes prochaines,
Dans ces petits enclos charmants,
Vers ses longs prés bordés de chênes,
Vers les bluets, dans les froments;

Ou là-haut, parmi les genièvres,
Les sorbiers, les pins résineux,
Vers le cytise aimé des chèvres,
Vers ces grands rochers lumineux.

La place exprès semble choisie;
On a deux mondes à la fois
Pour promener sa fantaisie...
On a les hameaux ou les bois.

On y peut, à pleines corbeilles,
Aux fleurs, aux fruits les plus divers,
Vieux poète et jeunes abeilles,
Cueillir ou son miel ou ses vers.

II

C'est là, sur le sol des ancêtres,
Devant cet immense horizon,

Qu'à l'abri d'un rideau de hêtres,
Je pose en rêve une maison.

Je la vois simple, mais ancienne;
Les murs sont fortement bâtis...
Et je rêve enfin qu'elle est mienne,
Pour être à vous, mes chers petits!

Pour vous garder, loin de la ville,
Ce foyer plein de souvenir,
Ce nid, ce port, ce vieil asile
Où l'on veut toujours revenir;

Où, quand notre âme est appauvrie,
Après l'hiver sombre et moqueur,
On fait moisson de rêverie,
On va renouveler son cœur.

Là, vers les bruyères vermeilles,
Le blé noir, le trèfle ou le thym,
Vos pensers, comme ces abeilles,
S'envoleraient chaque matin.

Notre humble terre a sa richesse.
Ce ciel, ces sommets que voilà,
Ce n'est point le beau ciel de Grèce,
Ce n'est point l'Hymète ou l'Hybla.

Dans ces vastes champs qu'on domine,
Ce n'est, là-bas, aux feux du soir,
Ni Mégare, ni Salamine,
Qu'on voit du pied de ce manoir.

Au bout d'une plaine jaunie,
Le soleil rougit, par instants,
Non l'azur des mers d'Ionie,
Mais l'eau grise de nos étangs,

J'aperçois, du vert promontoire
Dont ma ruche est le Parthénon,
Un long fil d'argent... c'est la Loire,
Modeste encore et sans renom.

Mais la nature est bonne mère;
Nous aussi nous avons nos fleurs.
Le laurier, la rose éphémère,
Germent ici tout comme ailleurs.

III

Vous, les abeilles vagabondes,
Avant de peupler ce jardin,
Combien avez-vous vu de mondes
En venant chez nous de l'Éden?

Vous qui, de la sagesse antique,
Gardez encor les douces lois,
Êtes-vous filles de l'Attique,
Abeilles des chênes gaulois?

Peut-être, en buvant les rosées
D'Éleusis et de Marathon,

Vos aïeules se sont posées
Sur la bouche d'or de Platon.

Nous n'avons pas ces nuits sereines
Et ces grands noms mélodieux,
Ces mers où chantent les sirènes
Et ces lèvres des demi-dieux;

Pourtant sur notre humble montagne
On peut, de fleurs et de chansons,
Quand l'essor printanier vous gagne,
Cueillir aussi d'amples moissons.

Ce miel de la ruche sans maître,
Trésor du pâtre et du chasseur,
Aura moins de parfums peut-être,
Mais plus de force et de douceur.

Volez donc, chastes ouvrières,
Vierges qui travaillez si bien;
Autant nous vaudront ces bruyères
Qu'un laurier-rose athénien.

IV

Vous, enfants, partez avec elles,
Et, sans oublier votre nid,
Maintenant qu'ont poussé vos ailes,
Allez à travers l'infini.

La terre est pleine de merveilles,
La nature est belle en tout lieu;
Posez-vous, comme des abeilles,
Sur toutes les œuvres de Dieu.

Allez, chacun selon sa force,
Mais sans perdre l'ardeur jamais;
Percez des fleurs la tendre écorce,
Volez de la plaine aux sommets;

Avec la libre fantaisie
D'un esprit jeune et curieux,
Que chacun pille l'ambroisie
Dans la fleur qu'il aime le mieux;

Sur les pêchers de nos collines,
Au bord des étangs, sur les joncs,
Sur la ronce autour des ruines,
Et sur le lierre des donjons.

Au moindre calice allez boire,
Au moindre ruisseau, s'il est pur,
Dans le grand fleuve de l'histoire,
Dans l'urne du poète obscur.

Imprégnez-vous de toute chose
Bonne à distiller cire ou miel,
De la poussière d'une rose,
Des pleurs d'une aube dans le ciel.

Puis, chères âmes dispersées,
Apportez-moi, chaque printemps,

La récolte de vos pensées
Dans la ruche où je vous attends.

Voici, pour moi, l'heure inféconde
Où l'homme, atteint d'un sombre ennui,
Ferme ses yeux aux fleurs du monde,
Et ne regarde plus qu'en lui.

Cette immense nature en fête,
Ces bois et ces prés embaumés,
Ces monts dont j'atteignis le faîte,
Ces déserts que j'ai tant aimés,

Ces splendeurs saintes que j'admire,
Bientôt, se voilant d'un brouillard,
Pour moi n'auront plus un sourire,
Pour moi n'auront plus un regard;

Mais aux voluptés dont me sèvre
Mon hiver pâle et soucieux,
Je goûte encor par votre lèvre,
Je vois ces beautés par vos yeux.

C'est à vos doux rêves intimes,
Le long de ces bois toujours verts,
C'est à votre essor vers les cimes,
Que je veux demander mes vers.

Volez donc! le ciel est en flammes
Sur ces hauteurs que nous voyons;
Remplissez vos vaillantes âmes
De parfums, d'accords, de rayons.

Après ces travaux pleins de charmes,
Revenez vite, ô cher essaim,
Verser tout, la joie ou les larmes,
Vos trésors entiers, dans mon sein!

Et du gain de quelques journées
Vous comblerez, à mon appel,
Le vide fait par les années
Au creux de l'arbre paternel.

Revenez! la nuit est prochaine,
Jeunes abeilles, mes amours!...
Et par les fentes du vieux chêne
Un miel pur coulera toujours.

Mai 1869.

XXXIV

MORTS POUR LA PATRIE

Lu à l'inauguration du monument consacré par les anciens élèves du Lycée de Lyon aux camarades morts pour la France 1870-1871.

Quand viendra votre tour d'entrer dans la carrière,
Jeunes gens qu'on prépare à de mâles travaux,
Si parmi vos aînés dont la patrie est fière,
Vous prenez un modèle et cherchez des rivaux,

Ni l'or, ni le pouvoir, ni la gloire elle-même,
Ne vous désigneront les plus grands, les meilleurs,
N'ayez pas le succès pour idéal suprême :
Levez plus haut votre âme et regardez ailleurs.

La vertu difficile est le but de la vie;
Des héros de tout temps, amis, vous l'apprendrez:

Pour être ambitieux d'un sort digne d'envie,
Lisez ces noms obscurs... et désormais sacrés!

Ils rentreront, demain, dans le silence et l'ombre;
Mais sur ces humbles murs vous viendrez les revoir.
Bienheureux ces martyrs oubliés dans le nombre:
Ils ont plus que la gloire... ILS ONT FAIT LEUR DEVOIR!

Leur nom n'est pas signé sur quelque œuvre éphémère,
Nul titre étincelant ne luit sur leur tombeau;
Mais, soldats, ils sont morts pour la France leur mère.
Honneur à la vertu, le génie est moins beau.

Ils sont morts écrasés par les destins contraires;
Mais ne parlons pas d'eux, amis, en gémissant:
A ces nobles vaincus, vous leurs fils, ou leurs frères,
Ne donnez pas de pleurs, vous leur devez du sang!

Ils ont fait leur devoir, et vous ferez le vôtre!
Vous le ferez, amis, avec plus de bonheur.
Votre combat sera plus vaillant que le nôtre:
Nous avons eu le deuil, et vous aurez l'honneur.

Prononcez mieux que nous ce saint nom: *la Patrie!*
Osez enfin tout haut vous proclamer Français.
Soyez digne de vaincre, ô jeunesse aguerrie!
FAITES VOTRE DEVOIR... Dieu fera le succès.

Vous apprenez ici toute noble science;
On vous dresse à porter l'esprit et le cœur haut.
Avant tout, connaissez, adorez bien la France:
Voilà le grand savoir, aujourd'hui, qu'il nous faut.

Jadis, enfant, assis sur ces bancs où vous êtes,
Entre ces mêmes murs où nous menons un deuil,
J'entendais des récits de gloire et de conquêtes,
Et ce doux nom de France était tout mon orgueil.

Épris d'elle et d'Athène, et de Sparte et de Rome,
Je pleurais sur Caton et sur Léonidas.
Ces pleurs m'ont fait poète et m'ont fait honnête homme :
Amis, vous serez plus... vous serez des soldats !

Depuis ces quarante ans, la lyre s'est trompée
En nous prêchant l'amour de nos voisins jaloux.
Réparez son erreur, enfants, à coups d'épée.
Vous aimerez après... mais, d'abord, vengez-nous.

Français, rien que Français, n'aimons plus que la France :
Sur nous, sur notre sang elle seule a des droits ;
Dans ces seules vertus plaçons notre espérance,
Et n'attendons plus rien des peuples et des rois.

De nos moindres soldats honorons la mémoire :
Ils sont morts sans prétendre à devenir fameux ;
C'est assez pour forcer quelque jour la victoire
D'obéir, de combattre et de mourir comme eux.

Savez-vous bien, amis, devant ces funérailles,
Pour vous, objets sacrés de nos plus chers souhaits,
Pour vous nos fils, pour vous le sang de nos entrailles,
Le destin que je rêve et le vœu que je fais ?

Je le fais pour nous tous, vieillards ou jeunes hommes,
Et tous à l'accomplir tenons-nous préparés !

Ce vœu n'est qu'un devoir dans le deuil où nous sommes;
La France me le dicte et vous l'approuverez :

Puissent, un jour, après les exploits les plus rares,
Au milieu des transports, dans nos murs triomphants,
A l'ombre des drapeaux repris sur les barbares,
Vos noms être inscrits LA des mains de vos enfants!

Octobre 1875.

XXXV

LA GRAND'GERBE

Un char passe, lent et superbe,
Le premier char de la moisson;
La croix sur la plus haute gerbe
Brille en longeant le vert buisson.

Une croix d'épis, des guirlandes,
Bluets, pavots, ruban doré...
Les moissonneurs, joyeuses bandes,
Marchent autour du char sacré.

Des fleurs entourent les faucilles.
Des fleurs couronnent les enfants.
Vaillants garçons, robustes filles,
Entrent dans la cour, triomphants.

Les fifres et la cornemuse
Sonnent sur l'herbe, à qui mieux mieux,
Les airs de la rustique muse
Qui faisaient bondir les aïeux.

Déjà tournent les folles rondes,
Filles, garçons, entremêlés;
Hors des coiffes les tresses blondes
S'échappent sur les cous hâlés.

A voir comme chacun se dresse,
Saute et rit de mille façons,
A voir la fougueuse allégresse
De ces danses, de ces chansons,

Dirait-on qu'au loin dans la plaine,
Ils ont, courbés sous un ciel lourd,
Altérés, suant, hors d'haleine,
Manié la faux tout le jour?

Car, mes fils, il faut qu'on travaille
Rudement pour cueillir ces grains!
La moisson, plus que la semaille,
Veut l'effort des bras et des reins.

La terre, chaude comme braise,
Brûle les pieds. Le noir grillon
Se tait, se cache et dort à l'aise
Dans les crevasses du sillon.

Et plus les récoltes sont belles,
Moins le faucheur a de sommeil,

Coupant et liant ses javelles
Sous les morsures du soleil.

Mais voyez aussi quelle joie
Lorsque, aux douces fraîcheurs du soir,
Les taureaux et le char qui ploie
Portent la grand'gerbe au manoir!

II

Enfants, je conduis la charrue
Sur un sol dur, sous un ciel froid,
Pour que la moisson reste accrue,
La moisson d'un domaine étroit.

Je tâche, au sillon que je creuse,
De semer encor vaillamment
Une récolte généreuse
De grain choisi, de pur froment.

Ainsi, durant l'automne sombre,
Tout père jusqu'au dernier jour,
A travers des peines sans nombre,
Poursuit l'œuvre de son labour,

Afin qu'en la saison prochaine,
Les bras d'un jeune moissonneur,
Sur la vieille table de chêne
Déposent la gerbe d'honneur.

Pour que l'enfant se réjouisse
De la richesse des moissons,
Que le vieux logis retentisse
Et qu'on danse aux vieilles chansons!

Mais une loi reste, éternelle,
Dont nul bonheur ne nous défend;
Pour finir l'œuvre paternelle
Il faut le travail de l'enfant.

Sur le sol creusé par le père
Avec tant d'effort et d'amour,
Quand le grain mûrit et prospère,
Le fils doit suer à son tour.

L'été mène un jeune cortège
Moissonner, au champ du vieillard,
Ce qui fut semé sous la neige
Et labouré dans le brouillard.

Sous un lourd soleil, à votre heure,
Dans ce champ, mes fils, vous viendrez;
Mais votre part est la meilleure :
Je sème, et vous récolterez.

Je fais une tâche incertaine,
Par un temps gris, humide, obscur:
Quand vous descendrez dans la plaine,
Le ciel sera clair, le blé mûr.

Je marche les pieds dans la boue,
Morne, inquiet, silencieux;

Un âpre vent fouette ma joue
Et la neige de mes cheveux.

Mais sur la terre où je me couche
Des moissonneurs se lèveront,
Un joyeux cantique à la bouche,
La gerbe en main, des fleurs au front.

Juillet 1870.

XXXVI

PRIÈRE DU MATIN

Les voilà tous, groupés dans mon heureuse chambre,
M'apportant du matin le sourire empressé,
Eux que j'ai pour soleil dans mon pâle novembre...
Et maintenant, amis, qu'on s'est bien embrassé,

A genoux! et pensons à notre Père, au Maître
Qui fit vos petits cœurs et les remplit d'amour.
Son doux regard commence à luire à ma fenêtre;
Disons vite au bon Dieu, disons notre bonjour.

L'aurore le salue; amis, faisons de même;
Parlons-lui cœur à cœur, nous, ses enfants chéris;
Répétons-lui d'abord la prière qu'il aime,
Vers le père céleste élevons nos esprits.

Mon Dieu ! notre famille entière
Chaque jour vous fait sa prière
Et cherche en vous son seul appui ;
Gardez nos âmes dans la joie,
Gardez-nous dans la bonne voie,
Réunis tous comme aujourd'hui.

Vous avez comblé notre enfance ;
Vous nous donnez en abondance
Le pain que tant d'autres n'ont pas.
Accordez-nous le pain de l'âme ;
Allumez en nous votre flamme,
Éclairez chacun de nos pas.

Faites que nous aimions sans cesse ;
Aimer, c'est la grande sagesse ;
Nos trésors à nous, c'est l'amour !
L'amour, sainte et douce monnaie
Dont l'humble enfant, mon Dieu, vous paie
Le prix du pain de chaque jour.

Donnez-nous à tous de répandre
Sur nos pauvres cet amour tendre
Qui se nomme la charité,
Et qui jamais ne se repose...
Mon Dieu, par-dessus toute chose
Mon Dieu, donnez-nous la bonté.

Donnez-nous encor davantage :
La vigueur, le ferme courage.
Redressez-nous si nous tombons.
Ceux-là qui n'ont pas la vaillance,

Qui n'ont pas lutté dans l'enfance,
Ne sauraient être appelés bons.

Demain, nous combattrons peut-être...
Devant vous seul, ô Père! ô Maître!
Nous voulons fléchir les genoux.
Dans ces champs qui seront les nôtres,
Nous travaillerons pour les autres
Comme on a travaillé pour nous.

Enfants! debout, la chambre est pleine de lumière.
Aux pieds de notre Dieu nous reviendrons ce soir.
Allons dans le travail poursuivre la prière,
Et tous, petits et grands, faisons notre devoir.

Juillet 1876.

XXXVII

EN PROVENCE

Sur les collines de Provence,
Décembre est un mois de printemps.
Voici le soir, l'heure s'avance,
Et les cieux restent éclatants.

De chaque plante que je foule,
De chaque arbuste où je m'assieds,
Un torrent de parfums s'écoule,
Un oiseau s'envole à mes pieds.

L'air, à lui seul, est un remède,
Et je suis venu sur ces monts,
Dans ces flots de lumière tiède,
Humer la vie à pleins poumons.

Je vois briller de ma fenêtre
Des nuits plus belles que des jours,
On a cru que j'allais renaître...
Et pourtant, je souffre toujours!

La douce maison que j'habite,
Sous l'abri de ses murs épais,
Me sourit, m'enchaîne et m'invite
A m'épanouir dans sa paix.

Aux propos de la cheminée,
Esprit et cœur sont de moitié;
Elle est joyeuse, elle est ornée
Et chaude comme l'amitié.

A petits pas nous allons prendre
Nos bains d'air pur et de soleil,
Et de bonne heure un adieu tendre
Souhaite à chacun le sommeil.

L'AVE du soir tinte et s'élance,
Volant des clochers aux sommets;
Puis, tout rentre dans le silence...
Et pourtant je ne dors jamais!

Si l'amitié, si la nature
Avaient un remède à m'offrir,
S'il est un baume à ma blessure,
C'est là que je devais guérir.

Mais, puisque je vais, pâle et triste,
Au mal rongeur toujours soumis,

Puisque ma souffrance résiste
A ce soleil, à ces amis,

Chers enfants, il faut que j'achève
Ce voyage au pays des fleurs;
Car c'est trop de subir, sans trêve,
Et votre absence et mes douleurs.

Je pense à notre maison pleine
De tous ceux à qui j'appartiens...
Réchauffez-moi de votre haleine,
Ouvrez-moi vos cœurs!... je reviens,

Décembre 1873.

XXXVIII

PETIT DOCTEUR

Cher petit, tu m'as dit souvent
Que tu voudrais, pour me complaire,
Devenir un docteur savant
Et bon, comme le bon grand-père.

Tu voudrais, fidèle aux aïeux,
Marcher droit sur leur humble route...
Et j'ai des larmes dans les yeux,
Mon bien-aimé, quand je t'écoute.

Je tressaille, à ce doux espoir,
De joie et d'orgueil tout ensemble,
En songeant que je puis avoir,
Mon père! un fils qui vous ressemble.

Tu passeras donc tes beaux jours
A te préparer en silence,
Libre des vulgaires amours,
Par l'étude à la bienfaisance.

La science nous tient rigueur,
Il faudra percer ses mystères ;
Mais tu sais déjà, dans ton cœur,
Que les malheureux sont tes frères.

Prêt à les servir, en tout lieu
Tu partageras leurs alarmes,
Et chez les pauvres du bon Dieu
Tu sècheras beaucoup de larmes.

Le bon grand-père a fait ainsi.
Toi, tu l'imiteras sans cesse,
N'ayant pas le moindre souci
Des honneurs et de la richesse.

Peut-être il te faudra souffrir,
Brisant ou ta lyre ou ta plume;
Mais il est plus beau de guérir
Que d'imprimer un gros volume.

Cher enfant, ne regrette rien!
Le renom, l'éloge illusoire...
Tu vivras en faisant du bien :
Va! c'est la plus solide gloire.

Juillet 1876.

XXXIX

LES VACHES

I

Le ciel est bleu, l'air frais, léger et diaphane.
Entendez rire au loin la folle caravane!...
Le plateau verdoyant doré par le soleil
S'égaye aux cris joyeux d'un groupe au front vermeil.
Sans donner un regard aux horizons superbes,
Ils marchent à grand bruit parmi les hautes herbes;
Dans la bruyère en fleurs ils trébuchent gaiement.
La ronce et les genêts, plus serrés par moment,
Prennent dans leurs réseaux les petits de la bande,
Tandis qu'un son connu là-bas nous affriande.
C'est derrière le Puech * qu'il faut franchir encor,

* Puech, mot celtique resté usuel en Anvergne pour désigner une montagne, une hauteur de forme conique; de là le mot de Puy : le *Puy* de Dôme, le *Puy* en Velay.

Où le gazon jauni scintille en touffes d'or,
C'est le parc où, sonnant le goûter, vive et claire,
La cloche tinte au cou des vaches qu'on va traire.

Tant pis pour qui s'égare ou demeure en retard !
L'espoir du bon lait chaud ramène le traînard ;
La troupe se rassemble, et d'un pas plus alerte
Abrège le circuit de la colline verte.
Ma voix qui les pressait, et qu'on n'écoutait pas,
Doit ici les calmer et ralentir leurs pas.
Il faut que la sueur sèche un peu sous ces blouses.
On va plus sagement sur de fines pelouses,
Et s'arrêtant aux fleurs qui croissent par milliers,
On se dit leurs vertus et leurs noms familiers.

La flore des hauts lieux dans sa splendeur s'étale:
Sur l'humble serpolet rougit la digitale ;
Le genièvre a semé ses grains noirs sur le thym.
Chacun, pour son herbier, fait là quelque butin.
Voici — dans ses fleurs d'or — longue tige penchée,
La grande gentiane en juillet desséchée.
Passons, et sans goûter à ce flot froid et noir,
Sous le toit du chalet, au bord de l'abreuvoir.
Nous verrons au retour, sous ce bouquet de hêtres,
Ce réduit abondant et ses trésors champêtres:
La cave où, pour l'hiver, jaunit, comme un fruit mûr,
Le fromage encor frais rangé contre le mur.
Évitons, mes enfants, cette place plus basse
Où dans un sol mouvant l'eau se cache et s'amasse.
Suivons l'étroit sentier loin des joncs. Voyez-vous
Poindre ce brin d'azur dans l'herbe à vos genoux?
C'est la petite fleur pour qui j'ai fait des lieues.

Qu'en voilà, tout à coup, de gentianes bleues!
Cueillons vite et marchons, mes amis, s'il vous plaît,
Dans sa douce chaleur savourer ce bon lait.

Voici, voici le parc! Cent belles vaches brunes
Éparses au soleil sur le pré vert : les unes
S'étendent pour dormir; d'autres, le nez au vent,
Debout, l'œil grand ouvert, ruminent en rêvant.
Du côté du soleil un mur de hautes claies
Abrite sous l'osier le pâtre aux larges braies;
Assis sur l'escabeau qui pendait à ses flancs,
Il presse entre ses doigts les pis fauves ou blancs.
Les veaux, la tête basse et clos à part des mères,
Attendent. Le vacher entr'ouvre les barrières,
Chacun, libre à son tour, saisit avidement
L'ample sein qui pour lui se gonfle en un moment.
A peine il a goûté la mamelle remplie,
Qu'aux cuisses de la vache un nœud adroit le lie.
Le maître est là, tout prêt; usant d'un droit cruel,
Il détourne la mère avec un peu de sel.
Bientôt le vase est plein et l'écume déborde.
Le veau reprend sa place, affranchi de sa corde,
Et dans la tonne immense on court vider le seau;
Et — trois ainsi faisant — le lait coule en ruisseau.
Tout à l'heure il faudra deux de ces fils des Gaules,
Une barre de frêne et leurs fortes épaules,
Pour porter au *buron,* où l'attend le pressoir,
Cette cuve de lait qui se comble en un soir.

Mais voici les enfants! et la bande altérée
Vole avec de grands cris à la douce curée.
Dans le groupe joyeux le pâtre est prisonnier.

On tire avec ardeur les tasses du panier;
Autour du seau fumant on se presse, on se pousse;
Plus d'un visage en sort tout barbouillé de mousse;
Et, la première soif s'étant calmée enfin,
On vide la sacoche et l'on songe à la faim.
On plonge de nouveau l'écuelle dans les gerles,
Et sur ces doigts brunis roulent de blanches perles.
Assis en rond, couchés sur l'herbe et les habits,
Dans la crème écumante ils trempent leur pain bis.
Qu'ils sont vifs et bruyants, qu'ils sont heureux de vivre
Il semble que ce lait, ce lait pur les enivre.
Et moi, dans leur nectar, je plonge avec gaieté
Mon menton grisonnant par l'écume argenté.
Puis, pour tirer profit de l'heure, hélas! trop brève,
Je les laisse à leurs jeux et je vais à mon rêve.

Contre un hêtre battu des vents de toute part,
Sur le tertre isolé je m'assieds à l'écart;
Et l'immense horizon des montagnes Arvernes
Déroule autour de moi ses plans larges et ternes
Au nord l'âpre Cantal, dont les flancs assombris
Sous le plus chaud soleil restent mornes et gris.
Un peu de neige encore, au bout des cimes pâles,
S'éclaire aux feux du soir du rose des opales.
Des lambeaux de forêts, en sinueux replis,
Roulent au pied des monts dans l'ombre ensevelis.
Des collines d'azur, des bois, de longues plaines
Ondulent au midi comme des mers lointaines.
Dans l'herbe, à quelques pas, chevreaux à l'abreuvoir,
Mes bruyants compagnons s'agitent sans me voir,
Heureux de folâtrer seuls, sans trêve et sans guide.
Plus bas rumine et dort le grand troupeau placide.

A peine, d'un son bref, la clochette à leurs cous,
Depuis que j'y prends garde, a tinté quelques coups;
Tant le repos est fort des vaches maternelles,
Tandis que nous puisons à leurs saintes mamelles!
Mais le soleil s'abaisse; un reflet incertain
Dore et rougit leur peau de bronze florentin.
Je les vois dans la pourpre et le calme des reines:
Ce calme, au loin s'étend sur les cimes sereines;
Et l'auguste nature, en paix de tout côté,
Travaille avec douceur à sa fécondité.

Alors, devant mon Dieu je m'incline et j'adore;
Cette paix s'insinue en moi par chaque pore,
Et mon cœur, aspirant ce souffle des déserts,
Palpite à l'unisson du tranquille univers.
Rien n'en trahit l'ardeur et la secrète flamme,
Et le même travail s'accomplit dans mon âme,
Qui, des sucs de la terre et des rayons du ciel,
Dans la vache et la fleur fait le lait et le miel,
Je bois à ces torrents de vie universelle,
Et sous les doigts de Dieu mon poème ruisselle.

II

Sublimes réservoirs de toute pureté,
Sommets par où le ciel communique à la terre,
Où la fraîcheur survit aux flammes de l'été,
Où dans toutes ses soifs l'homme se désaltère!

La neige sur vos fronts dort ses chastes sommeils;
Là filtrent l'humble source et le superbe fleuve;
Vos flancs versent le lait au troupeau qui m'abreuve;
Le vin fume à vos pieds sur les coteaux vermeils.

J'ai salué jadis vos forêts protectrices,
Vos chênes éloquents instruits de l'avenir,
Voici mes fils! je viens avec eux pour bénir
Vos prés, l'herbe féconde et nos saintes nourrices.

Et vous, goûtez ce sel et ces fleurs dans nos mains,
Vaches à vos bergers douces comme des mères!
O vous qui, sans combat, versâtes les premières
L'aliment pacifique aux farouches humains!

J'aime à vous voir ainsi rêver, fortes et lentes,
Tandis que s'accomplit dans la nuit de vos flancs
Le mystère sacré qui de ces vertes plantes
Distillera pour nous ces flots tièdes et blancs.

Dans un puissant repos vous êtes là, couchées,
Comme ces larges monts au musculeux poitrail,
Durant qu'ils font germer dans leur profond travail
Les herbes, les métaux et les sources cachées.

Des flammes du couchant vos fronts luisent comme eux,
Et, tandis que rougit à vos pieds la bruyère,
Qu'une fine vapeur court sur vos reins fumeux,
Vous aussi semblez boire à longs traits la lumière.

Respirez-vous, de plus, un vague esprit dans l'air?
Entendez-vous des voix qu'ignore la montagne?

Voyez-vous des lueurs qu'un désir accompagne
Dans la nuit de vos sens passer comme un éclair ?

Vous sentez-vous ainsi plus proches sœurs des hommes ?
A ces vieux nourrissons gardez-vous quelque amour ?
Rêvez-vous comme nous, orgueilleux que nous sommes,
D'un rang plus haut dans l'être et d'un meilleur séjour ?

Depuis ces milliers d'ans que le fils de la femme
Boit à votre mamelle et dort à vos côtés,
N'avez-vous pas reçu, nourrices des cités,
Pour prix de votre lait, quelque part de notre âme?

Où manquent les taureaux manque le pur froment,
Où tarit votre lait les nations tarissent...
Qu'à ces doux serviteurs le maître soit clément;
Qu'à la voix du berger les troupeaux obéissent.

Votre race à la nôtre a frayé son chemin.
Habitant nos maisons, nos tentes, nos cavernes,
Du vieil Himalaya jusqu'à ces monts Arvernes,
Vous avez pas à pas guidé le genre humain.

Autour de ces volcans qui s'éteignaient à peine,
Les vaches et le pâtre ont dormi dès ce jour;
Et, s'ouvrant tout entière aux œuvres du labour,
La sainte Gaule a vu grandir la race humaine.

Mais l'homme et le troupeau restent plus vigoureux,
Nourris sur l'âpre sol de ces monts basaltiques;
Tout vient s'y rajeunir, et des enfants nombreux
Portent au loin le sang des vieux taureaux celtiques.

Et vous, sur ces hauts lieux, vous campez jour et nuit,
Mères! et vous gardez ce sang pur de mélange,
Et sous vos fronts pensifs un rêve se poursuit,
Rêve obscur commencé près des sources du Gange.

Nos hivers ont en vain neigé sur vos flancs roux;
Fécondes à jamais, calmes, intarissables,
A l'ombre du palmier, du cèdre ou de l'érable,
Vous livrez aux humains votre lait, sans courroux

Dociles à l'enfant comme au bouvier rigide,
Sans offenser sa main, vous y mangez le sel.
Mieux qu'un long frêne armé de l'aiguillon cruel
Vers le champ du labour son frêle osier vous guide:

Car l'homme, ingrat et dur, à vos fronts résignés,
Impose un joug barbare et de lourdes misères;
Vous aussi vous creusez votre sillon, ô mères!
Près des bœufs haletants et de sueur baignés.

Vous que l'antique Asie entourait de son culte,
Qui dormiez au désert près de ses doux penseurs,
Ces Brahmes pleins d'amour qui préservaient d'insulte
Tout arbre comme un frère, et vous comme des sœurs!

Vous fûtes des vieux rois l'orgueil et l'opulence;
Nous vivons tous, encor, de vos bienfaits obscurs,
Des trésors de vos flancs répandus en silence;
Le sage honore en vous la source des biens purs.

Tandis que notre sang se corrompt dans les villes,
Que nous changeons de soifs, d'ivresse et de douleurs,

Votre lait et ce miel, issus des mêmes fleurs,
Ont gardé leurs vertus sur ces gazons tranquilles.

Elle apparaît ton œuvre, ô Nature, en tout lieu!
Dans mon cœur altéré des choses éternelles,
La paix et la douceur coulent de tes mamelles,
Et, par de frais sentiers, tu me conduis vers Dieu:

Vers lui dont j'entrevois partout la Providence,
Vers lui qu'à travers tout j'adore en ces déserts...
Et j'entoure en son nom, de l'encens de mes vers,
La vache aux larges flancs, mère de l'abondance.

Égayé du son clair de ce cuivre argentin,
Baigné des feux vermeils du couchant qui s'allume,
La saine odeur du lait, de la sauge et du thym
A ma lèvre irritée ôte son amertume.

Autour de ces troupeaux calmes comme ces bois,
Mon âme se repose, et j'y respire à l'aise;
Et, tandis que mon sang s'enrichit et s'apaise,
L'infini de mon cœur déborde avec ma voix;

Et j'oublie un moment l'heure sombre où nous sommes,
Et, peut-être, au milieu de ces fraîches senteurs,
Ma pensée à longs flots coule de ces hauteurs,
Plus pure devant Dieu, plus douce pour les hommes.

Septembre 1866.

XL

NOS MORTS NOUS AIDENT

L'homme n'est jamais seul dans sa peine ou sa joie :
Des témoins, des amis, sont là, sans qu'il les voie;
Un regard attentif nous observe en tout lieu :
Le regard de nos morts après celui de Dieu.
Vivons avec nos morts, et prenons-les pour juges;
Ayons-les chaque soir pour conseils, pour refuges;
Sachons que nos combats sont livrés sous leurs yeux,
Qu'un secours éternel nous vient de nos aïeux,
Et qu'à travers les temps chaque effort méritoire
Établit d'eux à nous un partage de gloire.
Non, la mort ne rompt pas pour le père et l'enfant
Le commerce du faible avec le triomphant;
Ils peuvent s'entr'aider vaillamment l'un et l'autre,
Et les mondes meilleurs touchent encore au nôtre.

J'assisterai d'en haut à vos moindres soucis,
Au nom de votre père ils seront adoucis;
Et, grâce à vous, le Dieu qu'on prie et qui pardonne,
Chers petits, me rendra plus que je ne vous donne.

Ayez dans votre cœur, ayez vos morts présents;
Les pleurs qu'on donne aux morts sont des pleurs bienfaisants
Gardez-moi bien, amis, ma place tout entière,
Et ma si douce part d'amour et de prière,
Et cet autel secret chaque soir rallumé...
Ainsi que je les garde à l'aïeul tant aimé.
Heureux qui vit dans l'ombre, à ses tombeaux fidèle,
Et trouvant chez ses morts son guide et son modèle;
Une chaîne d'aïeux, c'est une chaîne d'or
Qui s'enlace à nos flancs et nous dirige encor,
Et par qui, sans broncher, soutenus à la taille,
Nous marchons droits et forts à travers la bataille;
Par qui l'on prend au ciel un invincible appui,
Par qui Dieu nous soulève et nous attire en lui.

Décembre 1873.

XLI

PRIÈRE DU SOIR

Nous avons travaillé tous, chacun de son mieux;
Nous avons fait notre journée,
Et nous avons joué tous, vaillants et joyeux,
Après la tâche terminée.

Mais sommes-nous bien sûrs tous, durant nos leçons,
Nos jeux, nos ébats côte à côte,
D'avoir toujours été doux, sages, bons garçons,
De n'avoir pas fait une faute?

Le soir, c'est le moment de regarder en soi,
De faire un examen suprême,
Et de dire au bon Dieu : « Père, pardonnez-moi,
Si j'ai bien pardonné moi-même. »

Ouvrez vos petits cœurs à ce maître clément;
Courbez, amis, vos jeunes têtes.
Pour devenir meilleurs, parlez-lui franchement
Et montrez-vous tels que vous êtes.

Puis, avant de dormir, dans votre lit bien chaud,
De ce doux sommeil que j'ignore,
Pensez aux grands parents, à ceux qui sont là-haut,
A ces deux que je pleure encore.

Si vous saviez comment ils faisaient leur devoir,
Combien ces âmes étaient belles!...
Dieu, qui nous les reprit, nous les fera revoir;
Priez-les et priez pour elles;

Afin qu'à chaque aurore elles montent en Dieu,
Dans ce bonheur qui croît sans cesse,
Et que sur leurs enfants elles versent un peu
De leur force et de leur sagesse.

Priez pour moi... j'ai tant besoin de leur secours!
J'ai connu des peines amères!
J'ai lutté, j'ai souffert, j'ai travaillé toujours...
Priez aussi pour vos deux mères!

Embrassez-moi... le soir, je suis trop sérieux,
Mais il ne faut pas que je pleure;
Vos chers petits baisers rafraîchiront mes yeux,
Et me feront la nuit meilleure.

Allez dormir, ayant sur les lèvres encor
Un mot d'amour et de prière;
Et qu'à mes yeux, demain, après vos rêves d'or,
Dieu vous rende avec sa lumière!

Juillet 1876.

XLII

PÈLERINAGE

Après le cher pays où dorment les ancêtres,
Ayez vos lieux sacrés, charme du souvenir,
Où, sans cesse appelé, l'on aime à revenir
Sous les toits des amis, sur les traces des maîtres.
Le soir tombant, c'est là que l'on peut rajeunir,
Qu'on retrouve la joie avec le don des larmes;
Là qu'après le combat on retrempe ses armes,
Que la voix du passé nous parle d'avenir.
J'ai refait, pas à pas, le chemin de mon père;
Vous referez le mien, chers enfants, je l'espère;
Vous reviendrez pour moi, pour l'aïeul vénéré,
Partout où j'ai souri, partout où j'ai pleuré.

Sous un ciel lumineux comme celui d'Attique,

J'ai ma ville de joie et de deuil, ville antique,
Aix, la cité latine, — un nom doux à mon cœur, —
De la grecque Marseille heureuse et jeune sœur;
Sol aimé de Pallas et doté de l'olive,
Ville du gai savoir, chanteuse accorte et vive,
Où le roi troubadour, joyeux infortuné,
Se nomme encor partout : « Notre bon roi René. »

C'est là, grâce au soleil, que j'ai repris la force
Et l'ardeur de mon sang qu'éteignait le brouillard;
Qu'après un long collège et des maux de vieillard
Ma tardive jeunesse a brisé son écorce.
Sous ce ciel toujours bleu, dans ces bois toujours verts,
J'ai senti mon cœur battre et fait mes premiers vers.
Puis, sous ce même azur qui m'avait fait renaître,
Parmi le souvenir des compagnons joyeux,
Perdant loin du foyer mon père, mon vrai maître,
J'ai mené mon grand deuil et me suis senti vieux.
C'est ainsi que j'ai vu, sur cette douce terre,
Commencer mon printemps et ma saison austère.
Ce sol nous garde, enfants, le plus rare trésor;
Une amitié de race et datant du vieux monde,
Riche en mâles douceurs, en exemples féconde,
M'appelait en Provence et m'y ramène encor.
Sitôt qu'un rude hiver de nos brouillards m'exile,
Ce ciel, tout de lumière, auprès d'un cœur tout d'or,
A mon âme, à mon corps, offre un aimable asile.

Là-bas tout fleurit mieux, tout, jusqu'à l'amitié;
Des illustres amours c'est la terre choisie;
Dans leur joie ou leur deuil la muse est de moitié.
J'ai là, sans l'y chercher, trouvé ma poésie.

C'était alors pour nous, pour tout un peuple heureux,
Le temps des longs espoirs et des vastes pensées;
Tous ardents citoyens, tous rêveurs généreux,
Fils du siècle, alliés aux fils des anciens preux,
Dans une égale foi nous tenions embrassés
La liberté nouvelle et les gloires passées.
Les arts, après les lois, venaient de rajeunir;
Tenant nos rêves d'or pour suprême richesse,
Nous devisions sans fin d'idéal, d'avenir...
Tout n'était pas perdu dans nos jours de paresse.
Mais nous avions, hélas! un dangereux travers:
Pauvres, sans nul souci, nous faisions tous des vers!

Je voudrais, par vos noms, vous faire tous revivre,
Vous que Dieu m'a repris, vous les premiers témoins
Qui, dès mes premiers pas, m'excitiez à poursuivre!
Moi, je croyais en vous, et j'osai faire un livre,
Objet de tant d'orgueil, œuvre de tant de soins!
S'il eût été de vous, vous l'eussiez aimé moins...
Je voudrais par vos noms vous faire tous revivre.

Toi qui de ce beau ciel aimais tant la chaleur,
Dors, mon bon Gaszinski, dans la terre adoptive,
Doux exilé, poète à la grâce naïve,
Simple dans l'héroïsme et gai dans le malheur!
Ta Pologne a livré sa dernière bataille;
Tu n'assisteras pas à l'heure du réveil.
Tes neveux et nos fils ne sont plus de ta taille;
Tout vieillit et s'épuise... excepté le soleil...
Dors sous les oliviers d'un paisible sommeil!
Et toi le confident, toi l'ami de collège,
L'ami sensé, Mentor de tous ces jeunes fous,

Toi par qui la raison se montrait parmi nous;
Cœur tendre, aimable esprit, comment te dépeindrai-je?
L'estime et le respect entouraient tes vingt ans;
Les fleurs de la sagesse ornèrent ton printemps,
Et tu n'as pas cueilli leurs doux fruits en automne!
Tu mourus le premier, hélas! en plein bonheur...
Le premier, le plus jeune, et ta part fut la bonne:
Ils finissent ainsi, les élus du Seigneur.
Le succès à ton nom n'a pas mis de couronne;
Mais tu mourus sans tache et tu n'as pas souffert,
Toi qui m'aimais si bien, mon pauvre Guillibert!

Ailleurs je t'ai pleuré, toi le sombre poète,
Penseur mort au même âge et de nous seul connu,
De ton berceau brumeux sous cet azur venu
Sans y rasséréner ta grande âme inquiète,
Que de soirs, cher Tisseur, autour des chênes verts,
Jamais lassés d'errer et de causer sans trêves,
Avec toi, mon émule et maître en l'art des vers,
Avons-nous voyagé dans le pays des rêves!
Mon poème avec nous s'avançait en chemin,
T'empruntant une rime, une idée, une image,
De cette œuvre en commun je garde un témoignage,
Mon livre entier relu, noté de page en page,
Psyché, cinq mille vers copiés de ta main!
Ami, j'ai mieux encor que ces pages si chères;
Pour ton vieux compagnon tu revis dans tes frères,
Et ton nom, prononcé dans tous nos entretiens,
Me rend mes plus beaux jours entremêlés aux tiens,

Que d'autres chers acteurs, dans cette douce histoire,
Des printemps écoulés sous ce ciel généreux!

Ceux-là me survivront et je compte sur eux
Pour protéger mon œuvre et garder ma mémoire.
Je n'écris pas leurs noms, et je fais sans remords,
Comme ils feront un jour, la grande part aux morts,
Mais tous de ma jeunesse ont embelli la fête;
Tous ont de mon esprit secondé le réveil...
C'est pour m'être avec eux enivré de soleil
Et d'ardente amitié que je devins poète.

Coteaux pierreux, chargés d'arbustes toujours verts,
Tièdes vallons de l'Arc aux bastides fleuries,
Dans vos étroits sentiers, durant ces quatre hivers,
Que vous avez ouï de folles causeries,
Que vous avez caché, bercé de rêveries,
Que vous avez prêté de couleurs à nos vers!
Puis, dès que les hauts lieux tentaient mon cœur malade,
Quand l'ardeur du désert tout à coup me prenait,
Que de fois, dans la nuit, fuyant tout camarade,
A travers champs, après la halte au *Tholonet*
J'ai de Sainte-Victoire accompli l'escalade!

Plus tard, sous d'autres cieux, les esprits tentateurs,
Mont fait goûter l'ivresse et l'orgueil des hauteurs,
Et, lisant près de Dieu sa vivante écriture,
J'ai commencé mon hymne à la grande nature;
Plus tard j'ai respiré la sainte horreur des bois.
Mais, sur ces monts, pareils à ceux que vit Homère,
Sous ces pins élégants dorés par la lumière,
Du rythme harmonieux j'appris les douces lois.
La muse de Platon fut ma muse première;
J'entrevis sur ses pas l'idéale beauté,
Et c'est l'hymne du cœur que j'ai d'abord chanté.

Terre où, jeune et joyeux, je vivais comme un sage,
Faisant d'un art chéri le long apprentissage,
Après vingt ans et plus, nul souvenir chagrin,
Nul ennui, nul remords d'un passé sans nuage
Ne ternissait en moi ton ciel toujours serein.
Chez toi chaque retour, ô terre fraternelle,
Se marquait pour mon cœur d'une fête nouvelle;
Mais tu devais aussi m'apporter mon grand deuil;
De nos heureux printemps l'image est effacée,
Et quand je te reviens je n'ai qu'une pensée :
Je demande mon père et revois son cercueil.

Me voilà, dès ce jour, au point de la carrière,
Où le doute et l'ennui s'emparent des plus forts,
Où l'on jette, hésitant, un regard en arrière,
Où l'on a commencé de vivre avec les morts;
Où l'on n'a d'aiguillon que la dure pensée
D'achever au plus tôt la tâche commencée.
Afin de s'endormir sans joie et sans remords.

Mais à mes yeux lassés quand tout se décolore,
Tu sais me rendre un peu de vie et de chaleur;
Sans pouvoir à ma nuit promettre une autre aurore,
Ville des souvenirs, tu m'es bien douce encore!
Tu me tiens par l'attrait d'une sainte douleur :
J'accomplis dans tes murs comme un pèlerinage;
J'y revois un par un mille endroits consacrés...

Si vous voulez, enfants, me rendre témoignage,
Si vous gardez mon culte et mon nom d'âge en âge,
Vous aimerez ces lieux et vous y reviendrez!

Mars 1874.

XLIII

TRAVAILLONS

Mes enfants, il faut qu'on travaille !
Il faut tous, dans le droit chemin,
Faire un métier, vaille que vaille,
Ou de l'esprit ou de la main.

Nul ici-bas ne se repose.
Il n'est rien d'inerte et d'oisif,
Ni l'oiseau, ni même la rose,
Ni ce vieux front chauve et pensif.

La fleur travaille sur la branche;
Le lis, dans toute sa splendeur,
Travaille à sa tunique blanche,
L'oranger à sa douce odeur.

Si la sève, oisive et sans force,
Dormait sans aider au soleil,
Comment, sur cette noire écorce,
Apparaîtrait un fruit vermeil!

Voyez cet oiseau qui voltige
Vers ces brebis, sur ces buissons...
N'a-t-il rien qu'un joyeux vertige?
Ne songe-t-il qu'à ses chansons?

Il songe aux petits qui vont naître
Et leur prépare un nid bien doux;
Il travaille, il souffre peut-être,
Comme un père l'a fait pour vous.

Ce bon cheval qui vous ramène
Sur les sentiers grimpants des bois,
Croyez-vous qu'il n'ait point de peine
A vous porter quatre à la fois?

Et pourtant c'est comme une fête
Lorsqu'il vous sent tous sur son dos;
Les autres jours, la pauvre bête
Traîne de bien plus lourds fardeaux.

Entendez crier la charrue
Tout près de vous, là, dans ce champ;
Voici l'attelage qui sue
Et qui fume au soleil couchant.

Ils y vont de toutes leurs forces,
Et de la tête et du poitrail,

Ces deux grands bœufs aux jambes torses...
Certes, c'est là du bon travail!

Là-bas, le chien court, saute, aboie
Et poursuit brebis et béliers...
Croyez-vous que c'est de la joie,
Qu'il folâtre sous les halliers?

Il va, grondé, battu peut-être,
De l'un à l'autre en s'essoufflant;
Il va, sur un signe du maître,
Rassembler le troupeau bêlant.

Mais qui bourdonne à mes oreilles?
Regardez bien! vous pourrez voir
Nos chères petites abeilles
Qui butinent dans le blé noir.

C'est pour vous que ces ouvrières
Travaillent de tous les côtés;
Sur les jasmins, sur les bruyères,
Elles vont cueillir vos goûters.

En rentrant vous serez bien aises
De trouver votre couvert mis,
D'avoir encore, après les fraises,
Un miel brun sur votre pain bis.

Quand, pour mieux finir la journée,
Le soir, allumant un bon feu,
Près de la grande cheminée
Vous inventerez quelque jeu;

Si, dans un coin, seul, en silence,
Penchant la tête et fermant l'œil,
Pendant que l'on rit, que l'on danse,
Je m'étends sur mon vieux fauteuil;

A me voir sans parler ou lire,
Sans plus faire un geste, un effort,
Vous direz, avec un sourire:
Voilà le père qui s'endort.

Non, je ne dors pas, je voyage
Avec vous en maints lieux divers;
Et, pour vous prêcher le courage,
Chers petits, je vous fais ces vers.

Ils ne vont pas tout d'une haleine,
Ils ne me tombent pas du ciel;
Et ce n'est pas non plus sans peine.
Que les abeilles font leur miel.

Sachez qu'une belle pensée,
Qu'une image aux vives couleurs,
N'est pas cueillie ou ramassée
Comme un fruit ou comme une fleur.

Quand j'ai rencontré, d'aventure,
Un grand vers, des traits éclatants...
Dans mon âme et dans la nature,
C'est que j'avais fouillé longtemps.

Dieu seul a le travail facile.
L'univers est toujours dispos

Sous ses doigts, et toujours docile...
Et Dieu n'est jamais en repos.

A toute heure il ordonne, il crée
Un astre, un monde, un cœur béni;
Il étend son œuvre sacrée,
Sans fin, dans l'espace infini.

Et nous, qu'il fit à son image,
Armés de l'esprit créateur,
Nous avons tous un noble ouvrage,
Un monde à faire en notre cœur.

Nous pouvons agrandir la vie,
L'emplir de lumière et d'amour,
Rien qu'en travaillant, purs d'envie,
A notre pain de chaque jour.

Il n'est point de peine perdue
Et point d'inutile devoir;
La récompense nous est due,
Si nous savons bien la vouloir.

Le moindre effort l'accroît sans cesse,
Surtout s'il a fallu souffrir.
Travaillez donc, et sans faiblesse.
Ne plus travailler, c'est mourir.

Avril 1875.

XLIV

SOYEZ DES HOMMES

J'ai trop souvent, mes doux lecteurs,
Parmi les bruyères fleuries,
Parmi les bois, sur les hauteurs,
Conduit vos jeunes rêveries.

J'aimais à cueillir, à genoux,
Au bord des neiges les fleurs roses,
Sous mes doigts exprimant pour vous
Les parfums intimes des choses.

Je voulais, seul, dans ces beaux lieux,
Loin du monde, à côté des nues,
Nourrir vos cœurs purs et joyeux
Du miel des plantes inconnues;

Et dans le calme des forêts,
Aux feux des aurores vermeilles,
Vous faire adorer de plus près
Le Dieu qui créa ces merveilles.

Ce Dieu nous appelle, aujourd'hui,
Autre part que dans la nature:
Il nous faut pour marcher à lui
Revêtir une forte armure.

Notre poste est dans les cités,
Dans ces combats à toute outrance
Où l'on blesse des deux côtés,
O Christ! votre soldat... LA FRANCE.

Déserts visités en rêvant,
J'aspirai, du moins, sur vos cimes,
Dans le souffle du Dieu vivant
L'espoir et les désirs sublimes.

C'est lui que nous allions chercher
Sous les sapins, sur la bruyère;
Nous grandissions sur le rocher,
Dans l'art sacré de la prière;

Et nous rapportons des sommets
Mieux que des vers et des fleurs vaines,
Une foi qui ne meurt jamais,
Et l'amour, ce sang de nos veines.

En cueillant les lis frais éclos,
Ma muse, à ces heures champêtres,

Taillait aussi des javelots
Dans les frênes et dans les hêtres.

Montrez, amis, à quoi vous sert
D'avoir habité son domaine;
Sortis plus vaillants du désert,
Entrez dans la bataille humaine.

Élevez vos cœurs et vos yeux
Vers les sommets de notre histoire;
Saluez l'œuvre des aïeux
Et leurs noms rayonnants de gloire.

Pour exciter votre vigueur
Nourrissez-vous de leurs exemples;
Humbles comme eux près du Seigneur,
Soyez fiers au sortir des temples.

Fuyez, oubliez pour toujours,
Tout prêts à de sanglants baptêmes,
Les fleurs, les chansons, les amours,
Mes chères Alpes elles-mêmes,

Le bleu des lacs si doux à voir,
Les bois, ma vieille idolâtrie...
Tout ce qui n'est pas LE DEVOIR,
Tout ce qui n'est pas LA PATRIE.

Ne soupirons plus mollement.
Fuyons toute lyre énervante.
Arrière le faux sentiment!
Place à la foi ferme et vivante!

Il faut de plus mâles sauveurs
Dans l'affreux orage où nous sommes.
Nous avons eu trop de rêveurs.
Soyez des hommes.

1878.

XLV

L'ESCALADE

I

Du sommet, vierge encor, but de notre journée,
Et d'où la plaine immense est au loin dominée,
Un taillis nous sépare, ardu, planté de houx,
Hérissé de bruyère entre de noirs cailloux.
Las de gravir, assis sur un roc de basalte,
Avant l'heure, aux trois quarts du chemin je fais halte.
Tourné vers ces hauts lieux d'où je me sens banni,
J'étanche la sueur de mon front dégarni.
Mais eux! comme enivrés d'être seuls et sans guide,
Dressant vers l'inconnu leur jeune tête avide,
Et par de joyeux cris l'un l'autre s'animant,
Les deux vaillants garçons grimpent allègrement.
Moi, je les suis du cœur, et, comme dans un rêve,
Je crois que mon désir les porte et les soulève;

Quand mon regard les perd sous le taillis plus noir,
Je les devine encore en cessant de les voir.

Voici qu'un vent rapide écarte un peu les branches:
Le vert sombre des houx trahit leurs vestes blanches.
Un rocher, par moment, me les cache, et soudain
J'ai revu, bondissants, le chevreuil et le daim.
On s'arrête; et vers moi, durant la courte étape,
Prompt à me rassurer, un long hourra s'échappe.
Et j'applaudis, heureux témoin de leur essor;
Et du fond de mon cœur je les exhorte encor.

I

Courage! enfants, montez où je ne puis atteindre!
J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai montré le chemin;
Je suis las, l'heure approche où mon feu va s'éteindre;
C'est à vous de me tendre une vaillante main.

C'est à vous d'emporter mon âme sur vos ailes,
D'annoncer une aurore au soir qui va finir;
C'est par vous, par vos yeux, ô mes oiseaux fidèles,
Que mes yeux et mon cœur plongent dans l'avenir.

A vous voir sur ces monts, souples, joyeux, alertes,
Altérés d'inconnu, fuir à travers les bois,
Je sens, avec l'air vif de ces cimes désertes,
Courir dans mon vieux sang les ardeurs d'autrefois.

Ma jeunesse revient, mais sereine, apaisée;
C'est la même chaleur avec un jour plus pur,
C'est un ciel à midi, s'humectant de rosée,
C'est l'arbre encore en fleur couronné de fruit mûr.

Un flot de vie en moi de partout s'insinue,
Comme un présent du ciel et comme un don de vous;
Je sens, de ma saison tout à coup revenue,
La verdure aussi fraîche et le parfum plus doux.

Quand le chêne au tronc creux n'a d'entier que l'écorce,
Ainsi l'abeille y fait sa divine liqueur;
Il sera consolé d'avoir perdu sa force...
Le chêne, au lieu de sève, a du miel dans le cœur.

Volez donc, posez-vous sur toutes ces merveilles,
Sur ces fleurs des hauts lieux qui vous restent ouverts,
C'est de vous que j'attends, ô mes chères abeilles,
La sève de mon âme et le miel de mes vers.

Allez sur les sommets d'où la clarté ruisselle,
Cueillir plus haut que moi votre part d'idéal;
Emportez de ces bois quelque vertu nouvelle,
Pour en faire aux aïeux un tribut filial.

Chantez, jeunes oiseaux, le chêne va se taire!
Ce qu'ébauchait ma vie, à vous de le finir.
Puisse grandir en vous notre âme héréditaire,
Et mon père, attendri, par vos mains me bénir.

Que m'importent mes jours si près de disparaître,
Enfants, mes seuls objets d'espérance ou d'effroi!

J'aime en vous l'avenir, tous ceux qui doivent naître
Et tous ces morts sacrés que je sens vivre en moi.

De ma mère aux doux yeux vous êtes le sourire,
A travers nos soucis, la grâce et le bonheur;
Sang de l'auguste aïeul qui se plut à m'instruire,
Vous êtes le devoir et vous serez l'honneur.

Marchez donc vaillamment pour que je me repose,
Et partis de la pierre où lassé je m'assieds,
Parvenus sur ce pic baigné de vapeur rose,
Voyez-moi de bien haut et dans l'ombre à vos pieds.

Que cet âpre sentier sourie à votre audace!
Prenez pour but ces lieux d'un difficile accès,
Où les intérêts vils n'ont pas marqué leur trace.
La gloire est dans l'effort. Qu'importe le succès!

Le pèlerin d'en haut souvent tombe ou chancelle;
Il se heurte, il se brise à l'obstacle maudit;
Mais, tandis que son corps s'use à la rude échelle,
Son esprit la dépasse et son âme grandit.

Montez dans la douleur, sûrs de la récompense;
Quand le but invoqué s'enfuirait devant vous,
Vers le faîte entrevu de tout homme qui pense,
Montez d'un pas plus ferme et plus hardi que nous.

Saisissez donc, enfants, ce flambeau de la vie;
Tandis que les vieillards se querellent entre eux,
Partez, jeunes coureurs, purs de crainte et d'envie,
Éclairant sous vos pas l'avenir ténébreux.

Montez jusqu'où visait le rêve de vos pères;
Et sans rien accepter dans ce temps odieux,
Tâchez, dans vos combats, sous des astres prospères,
De venger notre injure et d'absoudre nos dieux.

Prenez la voie étroite, et pour prix de vos peines,
En plein azur, assis sur ce rocher vermeil,
Attirez de vos mains, vers ces hauteurs sereines,
Mon âme qui vous suit du côté du soleil.

III

Encor quelques degrés franchis de ce pas ferme,
Et de l'âpre escalade ils atteindront le terme.
Le sommet désiré va leur livrer ses fleurs.
Des cieux mélangés d'ombre et de sombres couleurs
Le soleil plus rapide embrasse au loin la voûte:
Il s'abaisse; on dirait qu'il veut, las de sa route,
Choisir, pour s'y poser dans le calme du soir,
Ce faîte où deux enfants ont rêvé de s'asseoir.
Du rocher qui flamboie aux deux coureurs que j'aime,
Mesuré par mes yeux, l'intervalle est le même
Qu'entre ce trône ardent et les pieds d'or du Dieu
Le terme de la course apparaît au milieu.
Or, songeant au duel de Jacob et de l'ange,
Moi j'assistais d'en bas à cette lutte étrange.

Cependant les troupeaux, les hommes de labour,
Se hâtent vers la plaine avant la fin du jour.

A travers la bruyère et les taillis en pente,
Sur la roche inégale où le sentier serpente,
Les chèvres, les brebis, les vaches au poil roux,
Passent en longue file en contournant les houx.
Des rebords du plateau jusque vers la colline
Tinte à chaque détour la clochette argentine.
Voici, tout près de moi, le chien et le berger.
Je ne suis plus pour eux un bizarre étranger.
Le vieux pâtre interrompt sa ballade ingénue;
Il s'approche, il m'adresse un mot de bienvenue.
Il sait de quoi je songe, et, d'un geste joyeux,
Lève un bras vers la cime où se tournent mes yeux.
Il sourit, et, flattant l'orgueil qui me travaille,
Il vante de mes gars la souplesse et la taille;
Et jamais à mon cœur, jamais si douce voix
Ne vaut ce mâle éloge en son rude patois.
Mais le soleil déjà touche à l'ardente roche,
Et le basalte aigu s'enflamme à son approche.
Tout à coup, s'affaissant sur le sombre plateau,
— Comme un bloc de fer rouge écrasé du marteau
S'éparpille en éclairs contre la noire enclume, —
L'astre en feu rejaillit, et tout l'azur s'allume.
Or, du même coup d'œil qui saisit dans les airs
Les jets de l'incendie et le vol des éclairs,
J'aperçois, dessinés en silhouette noire,
Mes gars, les bras levés en signe de victoire.
Voilà le globe d'or descendu derrière eux.
Un trait rouge a bordé le profil ténébreux
Du rocher dominant la montagne aux flancs sombres.
Dans le ciel bleu je vois s'agrandir les deux ombres;
Et, de là-haut, deux cris serrés et triomphants
M'apportent le salut et l'orgueil des enfants.

Alors, bénissant Dieu de mon œuvre achevée,
Heureux d'ouvrir l'espace à ma chère couvée,
Je songe que le jour du combat va venir
Pour eux, et qu'il s'agit pour moi de bien finir;
Et je me réjouis par-dessus toute chose,
De laisser après moi des soldats à ma cause,
Au droit, à l'idéal, à tout ce que je crois;
Des fidèles, enfin, au Dieu mort sur la croix.
Le passé disparaît dans ce rêve suprême,
Et je sens tout mon cœur, détaché de moi-même,
S'envoler vers mes fils dans ces champs lumineux,
Pour vivre de leur vie et s'absorber en eux.

Avril 1866.

XLVI

LA SŒUR CADETTE

Il faut nous aimer encor mieux,
Chère petite abandonnée!...
Pour faire au loin d'autres heureux,
Elle s'en va, la sœur aînée.

On la chérit, je le sais bien,
Là-bas dans sa maison nouvelle;
Mais c'était mon ange et le tien;
Que ferons-nous tous deux sans elle?

Tu viendras t'asseoir plus souvent
Près du fauteuil héréditaire
Où j'écrivais auparavant,
Où je rêve, hélas! sans rien faire.

Ce joyeux bonjour d'autrefois,
A mon cœur pressé de l'entendre,
Chaque matin ta douce voix
Saura le dire encor plus tendre.

Je puis encor me reposer
Sur la Muse active et discrète
Qui fait, sans y perdre un baiser,
Le ménage de ma chambrette;

Qui rend aux rayons, au tiroir,
Papiers, brochures entamées,
Et me dicte, sans le savoir,
Toutes mes meilleures pensées.

On nous a pris ta grande sœur!
Mais déjà tu sais, ma chérie,
Près du père et près du rêveur,
Être, à la fois, Marthe et Marie.

Jadis dans vos soins partagés,
Dans l'utile emploi de chaque heure
Souriante et les doigts légers,
Tu prenais la part la meilleure:

Les crayons, les airs de Mozart,
Les livres qu'on peut lire ensemble,
Les beaux fruits rangés avec art,
Les fleurs... tout ce qui te ressemble.

Sans y laisser ta bonne humeur,
Tu savais de ta fine plume,

Rendre lisible à l'imprimeur
Le brouillon d'un futur volume.

Déchiffrer mes vers d'un œil sûr
Et copier jusqu'à ma prose,
C'était ton métier le plus dur...
A présent, c'est bien autre chose!

Il ne suffit pas de charmer;
Il faut, en bonne ménagère,
Prévoir, compter, ouvrir, fermer,
Être lieutenant de la mère;

Contenter de mille façons,
Sans que nul ne geigne, ou ne grogne,
Un vieux père et trois grands garçons...
Ce n'est pas petite besogne!

Et tu la fais d'un ton si doux,
Avec une bonté si pleine,
Que le cœur seul souffre chez nous
De l'absence de notre Hélène.

Et c'est toi le plus longuement
Qui, parmi tes grandes affaires,
Viens écouter, esprit charmant,
Mes radotages littéraires.

Où trouverai-je une douceur
Après ce jour que j'appréhende,
Lorsque Adda, la petite sœur,
Nous manquera comme la grande?

Et vous savez, mon Dieu, pourtant,
Si je le veux, si je l'appelle
Ce cruel, cet heureux instant,
Ce cœur qui sera digne d'elle!

Dût-elle habiter loin de nous,
Vous lui réservez, je l'espère,
Comme à sa sœur, un brave époux,
Un fils pour moi, pour tous un frère.

Et vous me permettrez, Seigneur,
Ayant uni ce couple tendre,
De voir, quelques jours, son bonheur;
Mais après... vous pouvez me prendre.

1878.

XLVII

LA VIEILLE MAISON

Enfants, je laisse un héritage
Modeste, comme de raison ;
Mais, quand vous ferez le partage,
Gardez cette vieille maison !

Les beaux messieurs de grande ville
Ne lui trouvent guère d'appas...
Ma petite maison tranquille,
Amis, ne la méprisez pas.

Heureux, si le bon Dieu vous donne
Ce qu'elle abrita de bonheur !
Là, sans faire ombrage à personne,
On vivait simple avec honneur.

A plus de cent ans en arrière
Du jour où vint mon fils aîné,
On posait sa première pierre...
Et c'est là que mon père est né.

Ce toit sacré, je le respecte!
J'aime à l'embellir en rêvant;
L'antique aïeul son architecte
Fut un soldat, puis un savant.

Cadet de race, un peu rebelle,
Il préférait aux grands partis
Femme sans dot, mais bonne et belle:
C'est d'eux que nous sommes sortis.

Dieu nous a gardé leur demeure,
Honorez donc, à votre tour,
Ces murs où j'appris, de bonne heure,
La paix, le travail et l'amour!

J'y passai trop peu de journées:
Le devoir m'appelait ailleurs,
En d'autres sphères moins bornées,
Mais d'où l'on ne sort pas meilleurs:

Naguère, écoliers, dans l'attente,
Vos congés vers l'humble manoir
Vous ramenaient chez la grand'tante
Toute heureuse de vous avoir.

Là, plus rien n'était à la mode
Et j'y trouvais une douceur:

Tout était vieux, simple et commode
Et tous les dons venaient du cœur.

Dans un jardin de quelques mètres
Des fleurs, un arbre, un filet d'eau...
Et vous étiez les joyeux maîtres
Du cerisier et du ruisseau.

Tandis que vous jetiez la ligne
A des poissons toujours absents,
Un canard blanc, que dis-je, un cygne
Coulait vos vaisseaux menaçants.

Moi, plus que vous enfant, peut-être,
Le cœur et les yeux grands ouverts,
Je vous suivais de ma fenêtre
Tout en griffonnant quelques vers.

Pour aimer ces vieux murs que j'aime,
Songez à vos premiers ébats,
A la bonté, toujours la même,
Qui nous rappelait tous là-bas.

Vous serez fidèles, j'espère,
Aux souvenirs que je défends:
Amis, comme votre vieux père
Restez toujours, restez enfants.

Hélas, après des funérailles,
Voilà que des indifférents
Vont remplacer dans ces murailles
La dernière des grands parents.

Tous ces vieux meubles que j'enlève
Aux chères places d'autrefois,
Avec nous, sans repos ni trêve,
Vont voyager sous d'autres toits.

Mais vous êtes encor les maîtres
Du petit manoir consacré.
Certes, ce toit de vos ancêtres
Ce n'est pas moi qui le vendrai!

Chacun va suivre sa carrière,
Puisque Dieu nous a dit : marchez!
Donc, sans regarder en arrière,
Tous au travail! allez, cherchez,

Dispersez-vous, la terre est grande!
Mais lorsque après un fier labeur
Vous aurez fait ce que demande
Le besoin, et surtout l'honneur,

Si l'un de vous, tendre et modeste,
Fidèle, épris du souvenir,
Dans l'humble maison qui nous reste
S'applique, un jour, à revenir;

S'il se fait, sous ces vieilles pierres,
Un nid pour deux vrais amoureux,
Celui-là, parmi tous ses frères,
Ne sera pas le moins heureux.

Septembre 1877.

TABLE

PERNETTE

Pages.

Dédicace 3

CHANT PREMIER

Les Fiançailles. 7

CHANT DEUXIÈME

Le Soldat de l'an II. 22

CHANT TROISIÈME

Les Réfractaires. 32

CHANT QUATRIÈME

Pierre et Pernette. 45

CHANT CINQUIÈME

L'Invasion. 65

Pages

CHANT SIXIÈME

Les Francs-chasseurs 86

CHANT SEPTIÈME

Les Noces 101

ÉPILOGUE

La Veuve 118

LE LIVRE D'UN PÈRE

I. Le Petit Garde-malade 137
II. L'Enfant grondé 140
III. A Versailles 142
IV. Petit enfant, petit oiseau 146
V. Les Petites Sœurs 148
VI. Ambition 150
VII. A un grave écolier 154
VIII. Le Petit Ménage du Père 157
IX. Inquiétudes 161
X. Le Bon Cheval gris 165
XI. La Sœur ainée 170
XII. Les Deux Portraits 174
XIII. Le Droit d'ainesse 182
XIV. Le Chateau de mes songes 185
XV. Petits ingrats 189
XVI. Soleil d'hiver 193
XVII. Remords 195
XVIII. Rendez-vous 199

Pages

XIX. La France 201
XX. Loin du foyer. 203
XXI. Le Printemps d'un pere. 209
XXII. Diane 212
XXIII. Menace. 216
XXIV. Serment 219
XXV. Les enfants sont partis 223
XXVI. Dans l'insomnie. 227
XXVII. Ils sont ma vie 230
XXVIII. De la-haut 232
XXIX. L'Absent 234
XXX. Le Petit Soldat 236
XXXI. Les Vacances 240
XXXII. Dans le doute. 245
XXXIII. La Ruche 248
XXXIV. Morts pour la patrie. 256
XXXV. La Grand'Gerbe. 260
XXXVI. Prière du matin. 265
XXXVII. En Provence 268
XXXVIII. Petit Docteur 271
XXXIX. Les Vaches 273
XL. Nos morts nous aident. 282
XLI. Prière du soir 284
XLII. Pèlerinage 287
XLIII. Travaillons. 293
XLIV. Soyez des hommes. 298
XLV. L'Escalade. 302
XLVI. La Sœur cadette. 309
XLVII. La vieille maison. 313

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

PQ
2330
L44A17
1878
v.3

Laprade, Victor de
Oeuvres poétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY